N° 118

BATAILLES & BLINDÉS

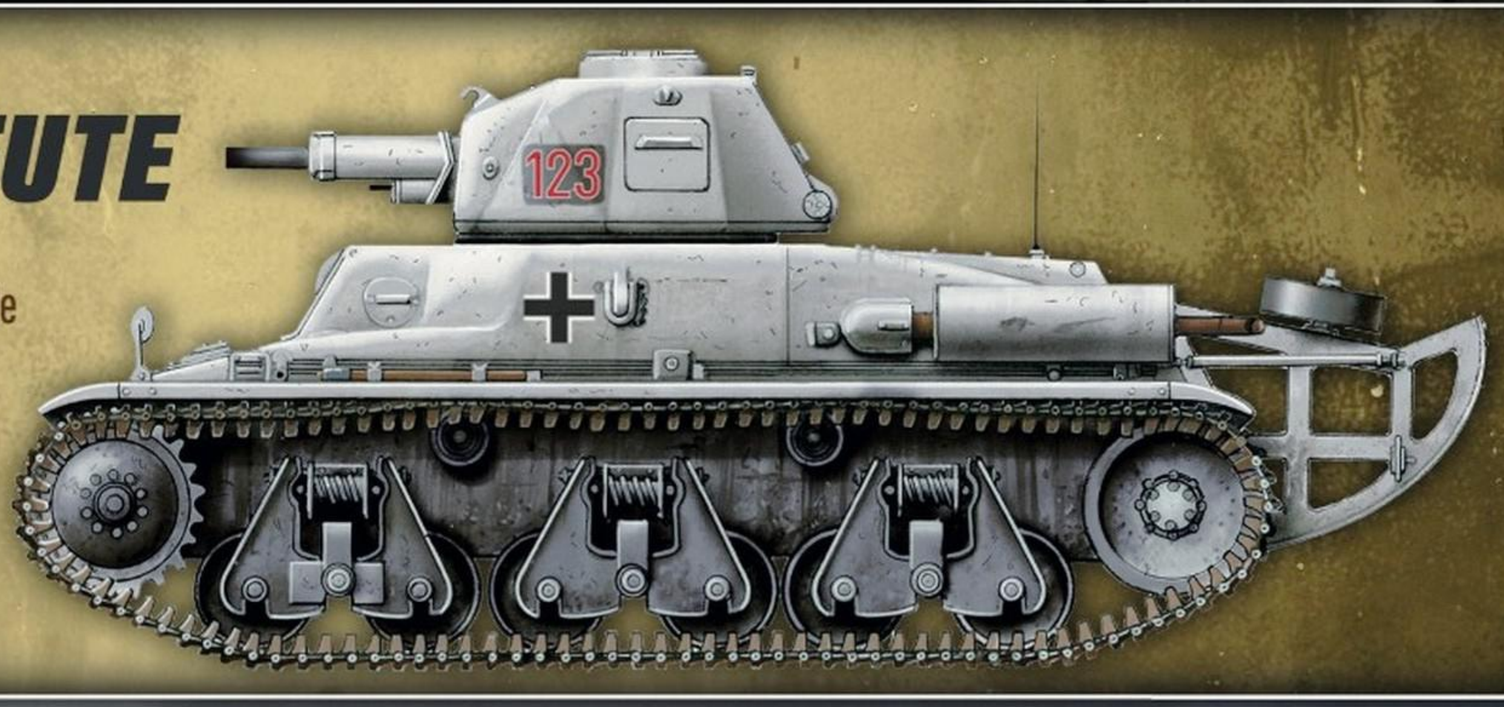
ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

BATAILLES & BLINDÉS

+ **T-26 CONTRE BEUTE**

La dernière bataille de chars en Finlande



« BARBAROSSA » :
l'Armée rouge contre-attaque - PARTIE 2

DESSERRER L'ÉTAU ALLEMAND !
L'opération Leningrad – Novgorod

LA TOURELLE MONOPLACE
Un non-sens français

LA « FELDHERRNHALLE »
DANS L'ENFER DE BUDAPEST

Un magazine des éditions Caraktère

L 18284 - 118 - F: 7,80 € - RD

Batailles & Blindés n°118
Février / Mars 2024

FRANCE : 7,80 € - BELUX : 8.80€
ESP/IT/GR/PORT.CONT : 8.80€ - CH : 14.40 CHF
CAN : 13.50 $CAD

caraktère presse & éditions

FÉVRIER MARS 2024

EN KIOSQUE

Aérojournal n° 98

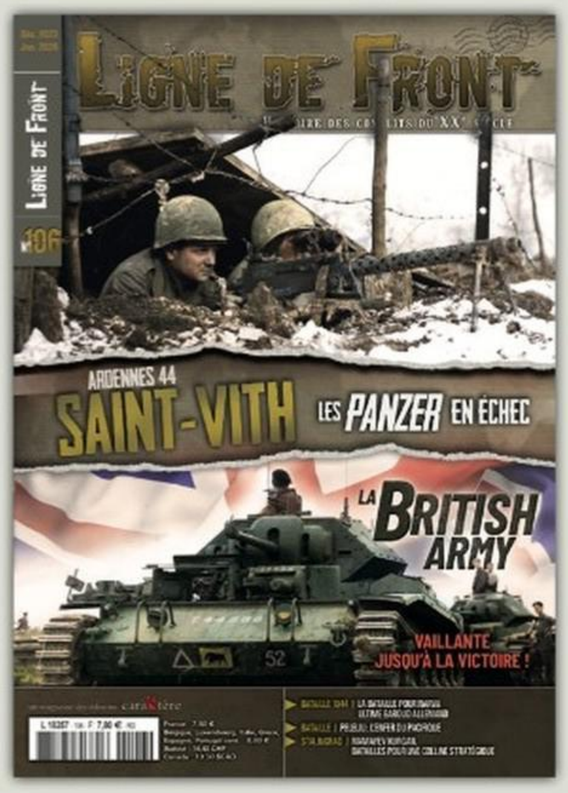
UNE HISTOIRE AMÉRICAINE
Les As polonais de l'*US Air Force*

Batailles & Blindés n° 118

LA « FELDHERRNHALLE » DANS L'ENFER DE BUDAPEST

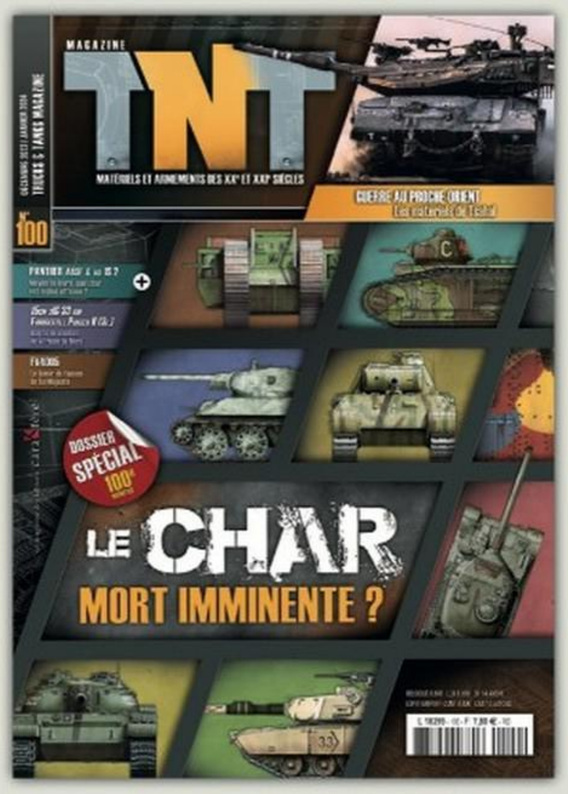
Ligne de Front n° 106

ARDENNES 44 - SAINT-VITH
Les *Panzer* en échec



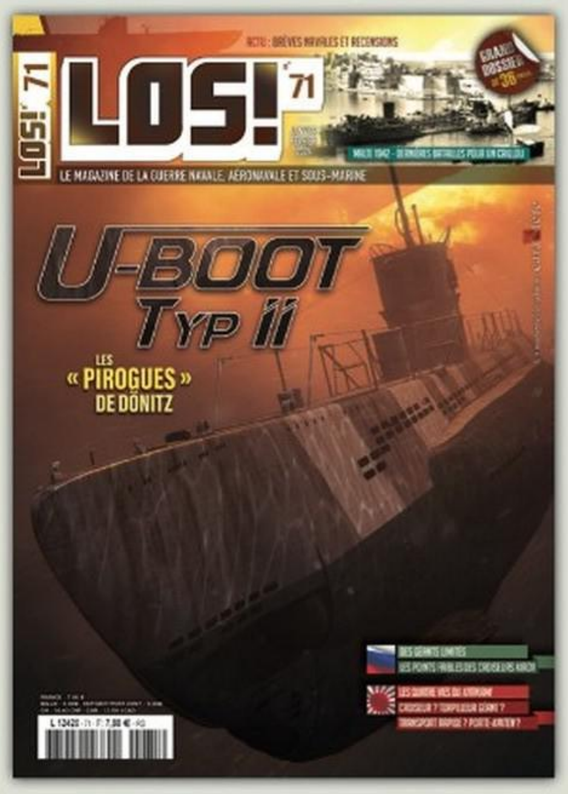
Trucks & Tanks n° 100

LE CHAR, MORT IMMINENTE ?



LOS! n° 71

U-BOOT TYP II
Les « pirogues » de Dönitz

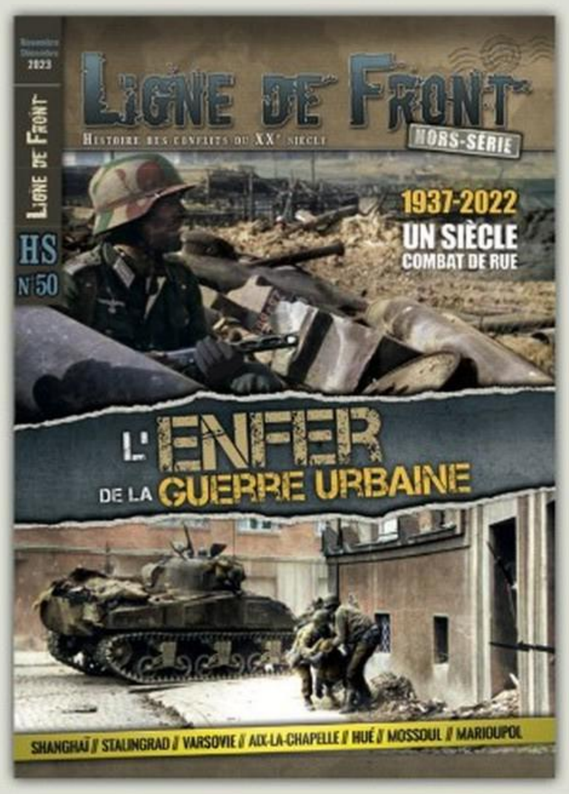


AJ Hors-Série n° 47

la JG 77 « Herz AS »
L'escadre aux 4 500 victoires

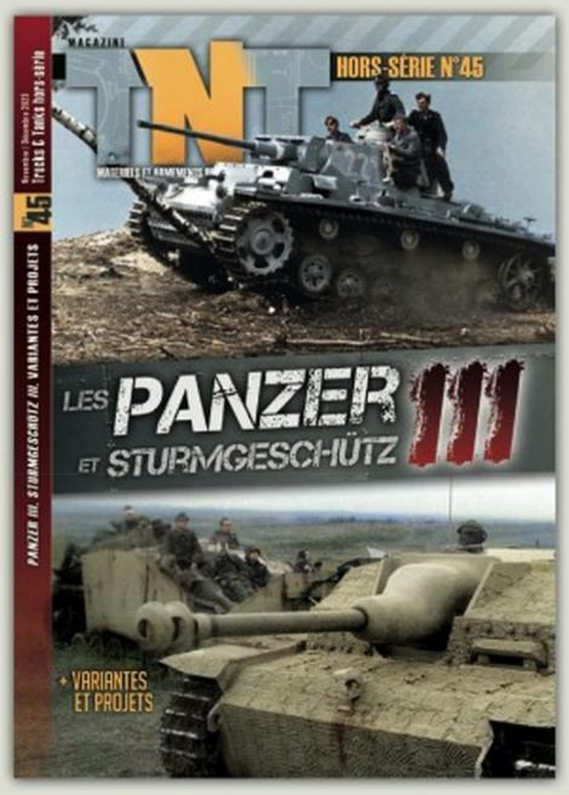
LDF Hors-Série n° 50

L'ENFER DE LA GUERRE URBAINE



Trucks & Tanks n° 45

LES *PANZER* ET *STURMGESCHÜTZ* III



LOS! Hors-Série n° 35

LE GROUPE AÉRONAVAL
la force de frappe de la Marine Nationale

Renseignements : Éditions Caraktère - Résidence Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

ÉDITO

Tradition oblige, nous ouvrons cet édito en vous souhaitant à vous, chers lecteurs et ami(e)s, une belle année 2024. Qu'elle vous soit favorable sur tous les fronts et qu'elle vous apporte pleine satisfaction ! Cela fait près de 20 fois qu'on vous souhaite, dans cette revue, de tels vœux. Et tout ça n'aurait pas pu être possible sans vous ni votre soutien. Un grand merci, donc, encore une fois !

Pour nous, chez Caraktère, l'année est déjà pleine de projets (plus ou moins) avancés. En plus des différents hors-séries (nous démarrons le travail sur le 54e de *Batailles & Blindés*), notre programme de livres est très chargé ! Certains ont déjà été annoncés dans notre lettre d'informations et peuvent être précommandés sur notre site, tandis que d'autres restent encore dans l'ombre. Chaque chose en son temps, mais à n'en pas douter, vous allez les apprécier ! De même, nous pourrons vous retrouver pour le 80e anniversaire du débarquement en Normandie, en juin prochain. Comme l'an passé, la rédaction fera un saut pour quelques jours près des plages normandes afin d'échanger avec vous lors d'événements dans des musées partenaires. Bien entendu, nous communiquerons à ce sujet en temps et en heure, mais les derniers préparatifs battent leur plein ! Il est maintenant temps de vous laisser découvrir ce nouveau numéro de *Batailles & Blindés*, avec des thématiques hivernales entre la fin du siège de Leningrad et l'ultime combat de chars en Finlande – sans oublier l'expédition de Narvik encore trop mal connue et sur laquelle nous revenons ici. Éclipsée par la campagne de France, l'opération marque pourtant la première défaite des forces allemandes, quand nos Alpins (sans oublier légionnaires et chasseurs polonais) damaient le pion aux *Gebirgsjäger* !

Bonne lecture,
Loïc Becker

RETROUVEZ **BATAILLES & BLINDÉS**, **AÉROJOURNAL** ET **LOS!** EN NUMÉRIQUE
sur l'App Store Apple et Google Play.

Un magazine Caraktère en numérique, c'est l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

04 ACTUALITÉS & RECENSIONS

14 OPÉRATIONS // 1941
« BARBAROSSA » : L'ARMÉE ROUGE CONTRE-ATTAQUE
OPÉRATIONS UTILES OU FUTILES ? PARTIE 2
Dans la suite de l'article paru dans le numéro précédent, Nicolas Pontic revient sur les contre-attaques soviétiques déclenchées lors de l'opération « Barbarossa » et trop souvent mal connues. La progression allemande n'a pas été une sinécure, loin de là !

26 OPÉRATION // JUIN 1940
NARVIK
LA PREMIÈRE DÉFAITE ALLEMANDE
Alors que la « drôle de guerre » touche à sa fin, une force hétéroclite composée de soldats norvégiens, français, polonais et britanniques remportent la première victoire de la guerre en repoussant les *Gebirgsjäger* à Narvik, dans le grand Nord !

36 OPÉRATION // 1944
DESSERRER L'ÉTAU ALLEMAND !
L'OPÉRATION LENINGRAD - NOVGOROD
Au début de l'année 1944, l'Armée rouge lance une offensive afin de desserrer définitivement l'étau autour de la ville de Leningrad, assiégée depuis septembre 1941 par les forces de l'Axe. Planifiée méticuleusement, l'offensive va bousculer les troupes allemandes sur place et les repousser de plusieurs centaines de kilomètres.

46 BATAILLE // 1944
T-26 CONTRE *BEUTE*
LA DERNIÈRE BATAILLE DE CHARS EN FINLANDE
Au début de l'automne 1944, la Finlande est contrainte de signer la paix avec Moscou. Malgré une entente informelle de quelques semaines, les Finlandais devront lancer une offensive contre les Allemands au mois d'octobre, ce qui mènera au dernier affrontement chars contre chars dans le Nord !

56 BATAILLE // 1944
LA « FELDHERRNHALLE » FACE À L'ARMÉE ROUGE
BUDAPEST, DÉCEMBRE 1944
Fin 1944, la division « Feldherrnhalle » est jetée dans la bataille pour défendre la capitale hongroise. L'affrontement va être particulièrement sévère, avec de lourdes pertes dans les deux camps. Retour sur cet événement grâce à des sources croisées !

70 CONCEPT // 1940
LA TOURELLE MONOPLACE
UN NON-SENS FRANÇAIS
Symbole de la défaite de 1940, la tourelle monoplace des chars français a fait couler énormément d'encre ces dernières décennies. Mais quelle est l'origine d'un tel concept ? Était-il si répandu qu'on ne le dit lors de la campagne de France ?

74 TÉMOIGNAGE // 1944
« MA CHANCE TIENDRA-T-ELLE ? »
UN TANKISTE BRITANNIQUE DANS L'ENFER NORMAND
Fin juillet 1944, les Britanniques lancent l'opération « Bluecoat » dans le sud du Calvados afin de porter l'estocade aux forces allemandes qui s'y trouvent. Le *2nd Lieutenant* Hills, des *Sherwood Rangers*, se trouve au centre des combats avec son char Sherman !

Batailles & Blindés n°118 – Bimestriel // Février / Mars 2024
ISSN : 1765-0828 / Dépôt légal (BNF) : à parution / Commission paritaire : 0924 K 86317

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Résidence Maunier
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 100 000 euros
RCS de Marseille B 450 657 168
redaction@caraktere.com
Rédaction : 04 42 21 62 63

Service Commercial :
Téléphone : 04 42 21 06 76
contact@caraktere.com
www.caraktere.com

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : L. Becker
Service commercial : B. Watellier
Conception graphique : N. Bélivier

Une lettre d'information accompagne votre magazine. Cette dernière est réservée aux abonnés et clients VPC.

Imprimé en Europe par / Printed in Europe by :
Printall

Service des ventes et réassort :
PAGURE PRESSE - 01 44 69 82 82

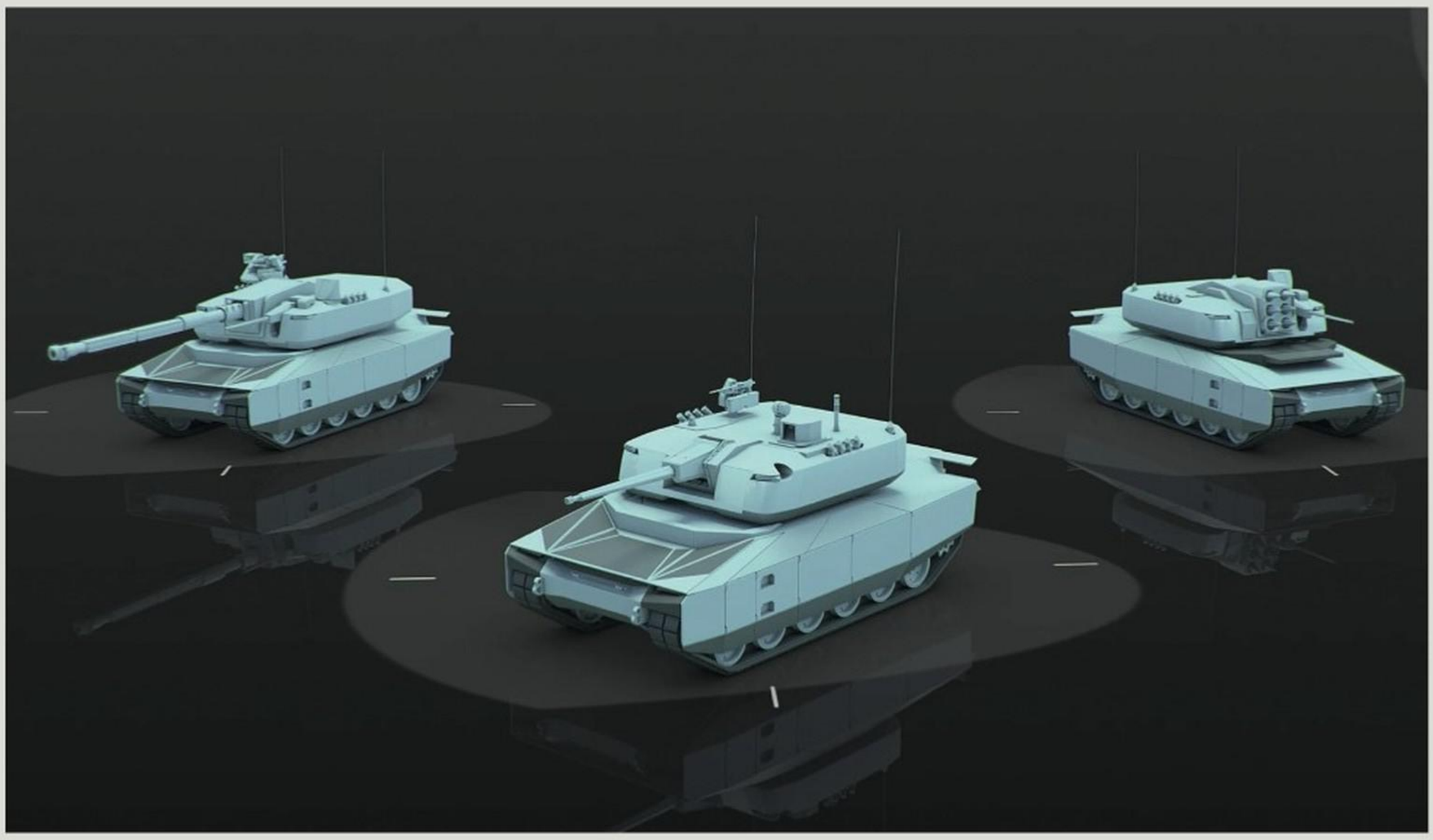
Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion - Avenue F. Van Kalken,
9 / 1070 Anderlecht – Belgique

PAR JORDAN PROUST

LA FIN PROGRAMMÉE DU MGCS

Retour sur un fiasco franco-allemand

Depuis 2017, le programme MGCS (pour *Main Ground Combat System*), coopération entre la France et l'Allemagne, doit permettre la production d'un char de combat principal de nouvelle génération. Mais rien ne va, ou presque : depuis 2019, les visions se distendent et le programme commun s'effrite, au profit d'autres programmes. Si les deux pays clament officiellement que le MGCS est toujours d'actualité, plusieurs experts estiment que le dernier clou dans le cercueil du char franco-allemand a été donné à l'été 2023. Tour d'horizon de ce programme à la trajectoire délicate.



◀ Le concept du MGCS vu par la DGA : la plateforme doit servir à l'élaboration de plusieurs engins. En théorie… ©DGA

◥◥ Page de droite, en haut : Le *Kampfpanzer 70* (ou *MBT-70* chez les Américains) représenté sous la forme d'une maquette. US Nara

◢◢ Page de droite, en bas : La *Bundeswehr* envisage le futur de son arme blindée, d'autant plus qu'elle en est déjà à la septième version du Leopard 2A. Le concept même de l'engin commence à être ancien. ©Bundeswehr

Un précédent historique

Les programmes conjoints internationaux dans l'industrie militaire amènent parfois à des catastrophes. Les exemples récents ne manquent pas : dans les années 1970, le Rafale était à l'origine un programme commun avec l'Allemagne de l'Ouest, le Royaume-Uni, l'Espagne et l'Italie (finalement, la France fait cavalier seule, estimant que ses besoins opérationnels l'emportent sur les besoins des autres pays) ; le programme qui donna naissance à l'AMX 30 était à la base un projet franco-allemand de *MBT*, tandis que le système de combat aérien du futur (SCAF), le nouvel avion de combat était à l'origine … un programme franco-britannique. Cela avant que les sujets de Sa Majesté décident finalement de produire leur propre avion de chasse. Le SCAF avait alors été sauvé … par les Allemands ! Plus loin dans le passé, rappelons-nous du désastre du programme *MBT-70,* dédié à la production d'un nouveau char de combat principal pour l'*US Army* et la *Bundeswehr* !

Cet exemple historique pourrait avoir plusieurs leçons à nous apprendre : dans les années 1960, le programme *MBT-70* (appelé *Kampfpanzer 70* par l'Allemagne de l'Ouest) est signé entre ces deux puissances dans une période de Guerre Froide intense, juste après la crise de Cuba et alors que les deux blocs, est et ouest, sont en pleine opposition. Il s'agit pour l'*US Army* et la *Bundeswehr* de pouvoir s'appuyer sur un nouveau blindé, qui reprend les caractéristiques du char Leopard allemand et de plusieurs blindés américains (comme le M48) mais qui serait capable de s'opposer aux nouveaux blindés de l'Armée soviétique, dont le futur T-64, un char armé d'un canon de 125 mm. L'Allemagne est très intéressée par ce programme, qui vise à doter les deux armées alliées d'un char équipé d'une suspension hydropneumatique, d'une tourelle agrandie et d'un canon de 152 mm XM150, capable de tirer des obus conventionnels et le nouveau missile Shillelagh. Mais le hic, c'est qu'après la lune de miel du début des années 1960, Américains et Allemands ne s'entendent plus sur grand-chose par la suite.

Le programme prend du retard et coûte énormément d'argent. Bonn et Washington n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la conception. L'armée allemande ne voit pas nécessairement l'intérêt d'un canon spécifique. Et finalement, à la fin des années 1960, prétextant un dépassement du budget, le *Bundestag*

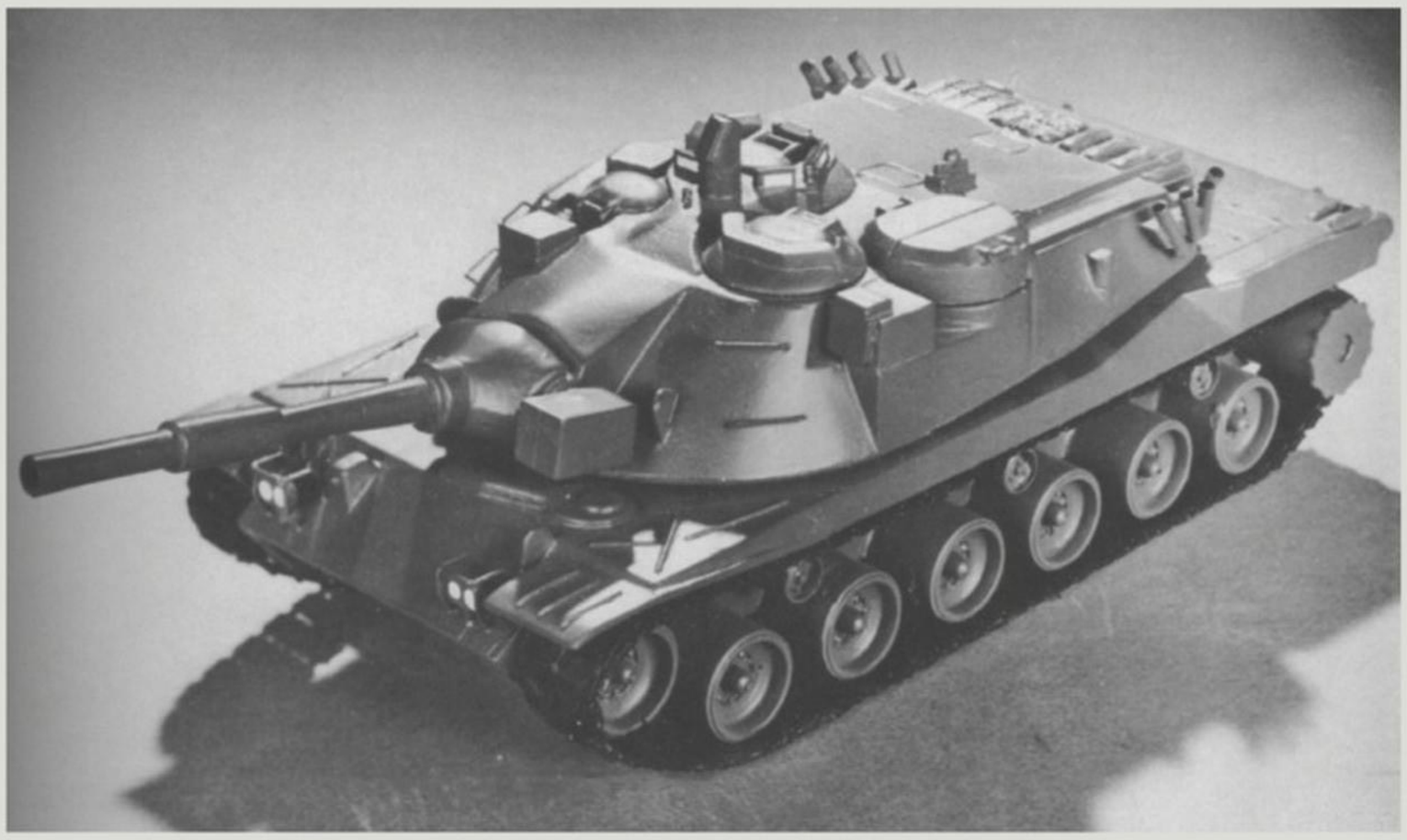
décide de la suspension du partenariat. Les différences d'utilisation du futur blindé ont eu raison du programme.

Retour en 2023 : depuis 2017, les déboires s'accumulent pour le programme MGCS, qui n'est toujours pas entré dans une phase de pré-production de prototypes de première série, loin de là ! Pourtant, le calendrier n'est pas encore catastrophique : la durée du programme MGCS court sur une quinzaine d'années, avec une première phase de 10 ans (dédié aux études, estimations et production d'un prototype), puis une seconde phase de 5 ans (vers la pleine production, les premières livraisons étant prévues en 2035). Comme la première phase s'achève en 2028, il n'y aurait, sur le fond, aucun retard. Mais à l'été 2023, le programme ne montre pourtant pas la moindre avancée majeure.

Il est vrai que les deux nations se sont lancées dans une vision très ambitieuse : des deux côtés du Rhin, il ne s'agit pas seulement de produire un char en série. Mais d'associer deux visions différentes, deux manières de produire de l'armement lourd. Le MGCS se veut binational : chacun amène une vision, mais le programme commun ne souffrira d'aucune production d'un nouveau char Leclerc ou Leopard 2 ! Il s'agit plutôt de produire un système de combat totalement nouveau, dont la conception doit permettre une intégration dans le système de combat allemand et français. Du côté de Paris, il est ainsi obligatoire que le MGCS s'intègre parfaitement avec les autres véhicules blindés de l'Armée de Terre du programme SCORPION : Griffon, Jaguar et Serval. Et dans le même temps, s'intégrer avec les blindés allemands, obligation requise par la *Bundeswehr.*

Au-delà de la complexité d'un tel programme, bien sûr anticipée par les deux états-majors, une problématique bien plus délicate pour l'armée française s'est imposée au gouvernement français : l'Allemagne a pris la tête sur le programme MGCS, comme convenu (*leadership* politique et industriel avec des retours financiers à parité pour les deux pays). Sauf que l'Allemagne refuse de bouger le moindre orteil dans la direction française. Dans l'esprit outre-Rhin, la France vient se greffer à un programme allemand !

L'Allemagne, au travers du MGCS, veut s'imposer comme le principal fabriquant de chars en Europe, en réduisant (voir en neutralisant définitivement) la place des autres chars nationaux européens (la France, le Royaume-Uni et l'Italie sont clairement visées). La puissance commerciale militaire allemande, l'une des plus importantes en Europe (la plupart des pays européens se sont dotés de Leopard I et II), ne doit en aucun cas être remise en question par l'introduction d'un char qui échapperait à la vision allemande (et à son industrie !). Et enfin, dans la continuité des deux autres, l'Allemagne refuserait que le successeur du Leopard 2 soit déclassé dans l'arsenal de l'OTAN : si ce n'est pas Américain, ça ne peut être qu'Allemand. Tous les pays de l'OTAN doivent donc se doter du char voulu et produit par



les Allemands ! Certaines sources estiment même que le MGCS à la sauce allemande pourrait venir marcher sur les plates-bandes de *General Dynamics Land Systems* (qui produit le M1 Abrams, le char de combat principal de l'*US Army*).

Les Allemands ont faim de pouvoir industriel et l'Europe est leur terrain de jeu. Le programme MGCS et SCAF sont traités au sein de la même vision par le pouvoir allemand, qui refuse de se laisser dicter quoi que ce soit par les Français. Mais ne croyez pas que les Français sont sourds ou aveugles à cette attaque industrialo-militaire du savoir-faire à la française ! On peut même dire qu'ils s'y attendaient. Depuis le début, ou presque. En 2018, le général Jean-Pierre Bosser, alors Chef d'état-major de l'armée de Terre s'était confié sur les difficultés à prévoir : coopération difficile, difficultés importantes sur le développement du projet et même … des échanges compliqués dans le cadre de la partie production / industrielle.

Un petit tour et s'en va ?

Dire que le Gouvernement français était préparé est un euphémisme. Mais dans un premier temps, Emmanuel Macron et les officiers généraux vont utiliser le programme MGCS comme une monnaie d'échange : si Dassault mène le programme SCAF et qu'il produit les avions de combat, la France est prête à laisser le MGCS à l'Allemagne. L'accord de 2017 (à savoir la reprise du programme SCAF avec les Allemands après l'abandon des Britanniques) allait dans ce sens. Sauf que… rien ne va depuis ! Les Allemands décident de tout, ce qui a le don d'agacer les membres de la partie française.

Ces derniers ont répondu, avec la manière… trop durement diront certains, mais le pouvoir politique français a voulu faire passer un message. La première a été Florence Parly, alors Ministre des Armées, qui déclarait en mai 2021 que le programme n'avançait pas assez vite, tapant même plus fort : « Rheinmetall [industriel allemand qui est en charge du co-développement du MGCS] a, vis-à-vis de ses deux partenaires industriels Nexter et KMW [Krauss-Maffei Wegmann, industriel allemand associé à Nexter pour le programme], des exigences en contradiction avec les conditions (initiales) ». Une sortie parfaitement maitrisée de la ministre française, qui a énervé en Allemagne. Mais le tir français est double et la seconde prise de parole est dévastatrice.

◀ Proposition de la gamme de MGCS par Hensoldt, entreprise spécialisée dans la défense et partie prenante du SCAF. ©Hensoldt

◣ Le canon ASCALON (pour *Autoloaded and SCALable Outperforming guN*), d'un calibre de 140 mm, doit tirer des munitions téléscopées (projectile enfermé dans une cartouche) dont deux modèles ont jusqu'à présent été développés : un obus-flèche et une munition intelligente NLOS pour des tirs indirects. ©NEXTER

Alors Chef d'état-major de l'Armée de terre (le même poste que le général Jean-Pierre Bosser lors de sa déclaration en 2018), le général Pierre Schill enfonce le clou : « Si le MGCS ne peut pas être réalisé avec l'Allemagne, il faudra soit envisager un programme franco-français, soit s'appuyer sur la communauté SCORPION tournée vers le Benelux. De toute façon, il faudra aboutir à la construction d'un nouveau char ». Pour de nombreux observateurs, c'est à ce moment-là que le programme MGCS est mort-né. Comment continuer le développement d'un programme commun, avec des divergences structurelles, idéologiques, stratégiques et industrielles aussi imprégnées ? Même si l'officier français rappelle qu'il sera « primordial de redonner l'impulsion nécessaire à l'avancement du MGCS » dans les prochains mois, difficile d'y voir clair. Mais en coulisse, les pouvoirs politiques cherchent une solution.

Car pendant ce temps, le programme MGCS n'avance plus : la phase d'étude papier (à savoir les propositions de plans, de visions d'armement et de blindage) doit être prolongée ! La SADS1 voit son terme repoussé à l'été 2022. Une date prise au hasard ou presque, aucune avancée ne permettant de justifier la fin de la période d'étude. En janvier 2023, le programme est stoppé depuis plusieurs mois. Et officiellement, la SADS1 s'est achevée en avril 2023. Alors, en ce premier semestre 2023, l'heure est à l'immobilisme.

Il n'est plus question de la phase SADS 2 et la notification de 13 prototypes de démonstration technologiques. Alors, les industriels cherchent une piste de sortie, à leur niveau : le tout puissant Rheinmetall est confronté à un bloc mené par KNDS, à savoir le regroupement de Nexter et KMW (société commune franco-allemande paritaire). Ces derniers ont une idée : proposer à la firme italienne Leonardo, puissante industrie militaire, de la faire entrer dans le programme MGCS via la société Otomelara, qui fabrique d'excellents canons lourds. Ainsi, l'Italie serait associée au programme, permettant un meilleur dialogue entre les trois nations. Cette solution est encouragée par la France : au-delà du soutien italien, Leonardo pourrait concurrencer Rheinmetall sur la fabrication de la tourelle et de l'armement, remettant chaque industriel à une certaine égalité dans le programme.

Au-delà de la complexité inhérente à l'apparition de nombreuses firmes à l'international (avec les milliers de sous-traitants), la très grande rivalité entre ses partenaires ne peut déboucher que sur un conflit industriel : la firme KNDS, qui a produit le char Leclerc (via Nexter) et le char Leopard 2 (via KMW), n'envisage pas un instant perdre la production du nouveau programme. De son côté, Rheinmetall, comme *outsider*, estime que sa vision doit être privilégiée (elle vient de proposer le char Panther KF51, destiné à l'export). Surtout, la France voit d'un mauvais œil que Rheinmetall, firme 100% allemande, soit chargée seule de la pleine production du char. Chose que le gouvernement allemand aimerait encourager, afin de garder la main sur la fabrication ! Pire encore, Rheinmetall propose de racheter les parts de KMW dans l'association KNDS afin d'être certaine de remporter le contrat, une manière de faire que les Français n'apprécient guère.

Un dernier coup de poignard ?

Comme dans un mauvais mélo-drame dont le dévouement ne s'écrit qu'au bout de la 10e saison, l'été 2023 marque une étape importante dans le programme MGCS. Pour certains, c'est le dernier clou au cercueil du char commun. Pour d'autres, une autre problématique qui peut être régler facilement par les industriels. Ce qui est sûr, c'est que le signal envoyé est catastrophique, quelques semaines après que les ministres français des Armées et allemand de la Défense se soient mis d'accord pour la production, d'ici fin 2023, d'un document préparatoire sur les capacités du futur char. Tragique trahison allemande ? La presse allemande rapporte que le gouvernement allemand s'est rapproché de plusieurs pays européen pour la production d'un nouveau char commun : l'Espagne, la Suède et … l'Italie, privant la France de son allié. Ces sont les firmes KMW et Rheinmetall, associées pour l'occasion, qui seraient en charge du développement et de la production du futur char. Pour l'Allemagne, l'occasion de produire un « Leopard III » dédié à toute l'Europe, via des ventes à l'étranger assurées par les partenaires au projet, est une occasion en or !

Pour la France, c'est un coup dur : il sera désormais très difficile aux industriels français de s'associer avec les firmes embarquées dans ce nouveau projet : KMW, Rheinmetall, Saab (Suède) et Leonardo (Italie). C'est la conclusion logique d'années de difficultés, exacerbées selon la presse allemande par des derniers échanges houleux sur les caractéristiques même du programme MGCS : la France, consciente de l'évolution de l'environnement mondial (notamment en Ukraine), préconise la production

d'un char lourd innovant au poids convenable, qui travaillerait surtout avec d'autres systèmes d'armes. L'idée serait de ne pas approcher le poids du Leclerc (un maximum de 50 tonnes). L'Allemagne désire elle produire le successeur du Leopard 2, à savoir un char adapté à 19 armées et qui s'impose comme un char très lourd (60 tonnes).

Néanmoins, plusieurs voix dissonantes viennent apporter quelques éléments de contexte qui peuvent permettre de garder l'espoir dans le programme MGCS. D'abord, le nouveau programme pour ce char, appelé *Future Main Battle Tank* (FMBT) est totalement financé par la Commission européenne à hauteur de 20 millions d'euros. Il ne s'agit pas d'un État, mais bien de l'instance européenne, qui ne doit pas donner suite à une pleine production. Il s'agit en effet d'un appel à évaluation du Fonds européen de défense dans des objectifs d'études et d'analyse.

Le programme *FMBT* doit ainsi être terminé… dans quatre ans ! Pas le temps de produire un char complet. Mais plutôt des visions technologiques et des « briques » qui seront par exemple associées à un programme plus vaste … comme le *MGCS* ! Ce qui fait dire à certains qu'il s'agit ici d'une première étape pour le nouveau conglomérat européen !

Pour autant, la France ne s'est pas portée candidate au programme *FMBT*. Elle s'est donc exclue d'elle-même. Est-ce que le gouvernement français pense que les dés sont pipés et que la France n'a que du temps et des moyens à perdre dans un simulacre ? Si dans un premier temps, Nexter et Thales devaient concourir, le ministère des Armées a finalement refusé d'aller plus loin. Au vu de la manière dont le programme MGCS se déroule, sous leadership allemand, la réaction semble compréhensive.

Selon certaines sources, les Français auraient finalement décidé de se lancer dans le *FMBT*, mais en créant un nouveau consortium. Mais *quid* des participants ? Vers qui la France peut se tourner au niveau de ses alliés les plus importants ? Le Royaume-Uni n'est plus dans l'Union Européenne, l'Allemagne et l'Italie sont ensembles dans le camp d'en face … il resterait l'Espagne, la Belgique, voire l'Autriche… La première et la dernière sont des utilisatrices du Leopard 2 et la Belgique n'a pas de chars de combat, si ce n'est des Leopard 1 totalement obsolètes.

Faire un pas au bord du gouffre

Le programme MGCS n'est officiellement pas mort. Mais il semble aujourd'hui très difficile d'imaginer qu'il puisse continuer dans des conditions optimales. L'ajout d'un troisième joueur, à savoir l'Italie, semble même désormais être une mauvaise idée, les deux nations étant liées dans un autre programme !

◥ Le KF51 Panther de Rheinmetall, présenté en 2022, n'est qu'un démonstrateur armé d'un canon de 130 mm. Conçu sur les fonds propres de la firme, il est théoriquement destiné aux marchés étrangers. ©Rheinmetall

▲▲ En haut : L'*Enhanced Main Battle Tank* (EMBT) est dévoilé pour la première fois en juin 2022. Le châssis reprend une version de celui du Leopard 2A7+ tandis que la tourelle est une version modifiée de celle du Leclerc. ©KNDS

Mais alors, que ferait la France ? Est-ce qu'un plan B pourrait voir le jour ?
Pourtant, coup de tonnerre le 21 septembre dernier. Lors d'un déplacement sur la base d'aérienne d'Évreux, les officiers français et allemands ont tapé du poing sur la table. Leur cible ? Les industriels, notamment allemands, qui tentent d'accaparer le MGCS pour leur seule gloire. Si Rheinmetall n'a pas immédiatement répondu, c'est vers cette firme que les regards se sont immédiatement tournés !
À Évreux, la nouvelle impulsion est avant tout politique : les États décident des besoins opérationnels et les industriels obéissent. Surtout, le chef d'état-major de l'Armée de Terre (le général Pierre Schill) et son homologue allemand ont paraphrasé un document essentiel : le *High Level Common Operational Requirements Document*, qui fixe, selon le ministre français des Armées Sébastien Lecornu, les « exigences opérationnelles communes », à savoir la préfiguration du « cahier des charges » des deux forces armées. Un pas dans le bon sens pour le programme MGCS, près de 7 ans après son lancement en 2017.
Prochaine étape ? Définir de chaque côté du Rhin les besoins technologiques à développer et la responsabilité propre de chacun des deux États. Presque une sinécure, lorsque l'on sait la difficulté à s'entendre sur le MGCS. Mais Sébastien Lecornu a prévenu : il va suivre le dossier et sera en Allemagne le 9-10 octobre. Histoire de surveiller de près l'avancée du projet ?
Mais si le MGCS n'allait pas à son terme, fluctuant entre visions politiques et industriels, réalités économiques et sociétales ? Avant de développer les solutions potentielles pour les forces tricolores, retour sur le cadre français, qui limite *de facto* les pays partenaires pour un potentiel développement d'un nouveau programme. La première limite réside dans l'utilisation de l'argent public français : il est nécessaire qu'il finance exclusivement un programme qui sert la vision nationale et non pas celui d'une autre partie. Il faut donc trouver des partenaires qui partage les objectifs et la finalité du programme. La seconde limite réside dans le partenariat stratégique : les autres nations doivent pouvoir fournir un tissu industriel, une compétence, mais également une influence et une position géo-stratégique pertinente. Enfin, dans le cadre d'un programme, il faut pouvoir respecter un calendrier exigeant, qui se réduit le temps passant : produire bien, et assez rapidement, pour que l'objectif 2040 puisse être tenu. Car la France n'a tout simplement pas le choix : le Leclerc rénové devrait être au niveau jusqu'à cette date.
La vision française veut que le nouveau char devra être « léger » (45/50 tonnes), bien armé (canon ASCALON de 140 mm), multiplateformes, moins coûteux, mieux blindé mais moins lourdement. Il devra être avancé technologiquement, mais également ne pas en être totalement dépendant. Et ce afin d'être évolutif, adaptable au terrain, capable d'être rapide mais également de remporter un duel.
Si l'on écarte rapidement la question de l'achat d'un char principal à l'étranger (sujet sensible, la France n'ayant pas déployé de chars principaux étrangers depuis les années 1960 et les Patton américains), il reste la solution d'un programme franco-étranger, voir même franco-français !
Dans le premier cas, la question des partenaires est essentielle. Naturellement, les Émirats arabes unis semblent être le pays idéal : utilisateur du Leclerc, pays très riche, géopolitiquement puissant dans sa région et dans le monde, avec une industrie moderne et compétente. De plus, ils partagent la vision stratégique française. Problèmes de taille : l'utilisation future du char (la question du Yémen se pose) et la taille du marché, conséquente avec 400 exemplaires potentiels, mais qui limite les ventes dans la région. D'autres nations, au second plan, cochent de nombreuses cases, mais possèdent également des limites : l'Inde est un partenaire majeur dans la région, mais les difficultés rencontrées dans d'autres programmes (l'État défaillant, financements limités, déjà des programmes très coûteux en cours dont le Rafale) pourraient être des problèmes ; l'Espagne n'est engagée dans aucun autre programme majeur et possède tout ce qu'il faut (et notamment un besoin important, de près de 500 chars), même si le pays ne s'est pas positionné comme pays cadre d'un programme de chars ; l'Italie, dans une image assez semblable à l'Espagne, était le choix n°1 des Français, jusqu'à ce que le pays rejoigne le projet allemand au niveau européen (choisissant ce camp plutôt qu'un autre ?) ou encore le Royaume-Uni, qui va à moyen terme se retrouver sans char (son Challenger 2 s'approche de la fin de vie) mais qui rencontre des difficultés financières importantes dans le financement de son industrie de défense.
Un pays pourrait néanmoins être pertinent dans le développement d'un nouveau char français intégré à l'architecture SCORPION : la Belgique ! L'armée belge est engagée dans une imbrication de ses forces avec celle de l'Armée de Terre française, dans le cadre du partenariat stratégique Capacité Motorisée (CaMo), qui voit la Belgique acheter des Griffons et des Jaguars, mais également rejoindre la vision stratégique française à long terme. Surtout, la Belgique pourrait amener certaines des meilleures entreprises mondiales de l'armement (FN Herstal et John Cockerill pour ne citer qu'elles) dans le programme. Néanmoins, un défaut énorme serait intrinsèquement lié à ce partenariat : la Belgique n'est qu'un petit marché d'environ 300 blindés. Mais quid d'un partenariat entre la France, la Belgique et les Pays-Bas, qui ne possèdent plus qu'un nombre réduit de chars et qui sont dépendants de l'Allemagne aujourd'hui ?
Dernière solution : la France se lance seule, comme souvent, dans ce nouveau chantier militaro-industriel. Toujours coûteux et politiquement risqués, ces programmes ont pourtant donné naissances aux armes et aux véhicules les plus aboutis de la planète (Leclerc, Rafale…). Il faudra pour l'armée française et le Gouvernement se pencher sur les avantages et inconvénients d'une telle décision. Ce qui est sûr, c'est que 2040, c'est après-demain à l'échelle industrielle militaire d'une nation. Il faut donc réfléchir maintenant à un plan B, voir C. Et pourquoi pas offrir à ses forces armées un nouveau char d'exception, nommé Brosset, Tassigny ou Kœnig ? ■

◀ L'*US Army* est elle aussi confrontée à l'obsolescence de son M1 Abrams, malgré les nouvelles versions mises en œuvre. Il demeure notamment trop gourmand en carburant, ce qui a poussé à la création de l'Abrams X, un démonstrateur

LOCKHEED-MARTIN
VA PRÉSENTER UNE VERSION AMÉLIORÉE
DU M142 HIMARS À L'ALLEMAGNE

PAR LAURENT LAGNEAU

Comme plusieurs pays européens, l'Allemagne envisage de moderniser les capacités de feux dans la profondeur de la *Bundeswehr*, lesquelles reposent actuellement sur le système MARS II, dont cinq exemplaires ont été cédés à l'Ukraine en 2022. Pour ce marché, qui n'a pas encore fait l'objet d'un appel d'offres, deux groupements d'industriels sont en lice. En effet, Krauss-Maffei Wegmann (ou KNDS Deutschland) s'est *associé avec l'israélien Elbit Systems pour proposer l'Euro PULS (*Multi-Purpose Universal Launching System ou système de lancement universel polyvalent) tandis que Rheinmetall a signé un accord avec l'américain Lockheed-Martin pour produire une version allemande du M142 HIMARS, désignée GMARS (G pour « Germany »).

En juin, la presse d'outre-Rhin a rapporté que le ministère allemand de la Défense avait une préférence pour le PULS, étant donné que les Pays-Bas venaient d'annoncer leur intention d'en commander vingt exemplaires. L'idée était alors de pouvoir renforcer la coopération entre la *Heer* (composante terrestre de la *Bundeswehr*, ndlr) et l'armée royale néerlandaise en mutualisant leurs moyens, notamment en matière de maintien en condition opérationnelle, voire d'achat de munitions.

Pour autant, le tandem formé par Lockheed-Martin et Rheinmetall n'a pas encore dit son dernier mot. Selon *Defense News*, le groupe américain envisage une démonstration du GMARS en Allemagne, dans le courant de l'année 2024.

« Nous sommes probablement à environ douze mois d'une démonstration en Allemagne mais je ne peux pas préciser en quoi elle consistera », a déclaré Tom H. Stanton, le directeur du développement commercial à l'international pour les missiles tactiques chez Lockheed-Martin. Pour remporter le marché, l'industriel mise sur la puissance de feu accrue qu'offrira le GMARS.

« Les Allemands sont intéressés par ce que nous appelons une double capacité de chargement sur le GMARS. Cela permet d'utiliser deux modules de munitions », a expliqué Howard Bromberg, le vice-président de la stratégie et du développement commercial de l'industriel américain. « Cela permet au lanceur de porter deux missiles ATACMS (*Army Tactical Missile System*), 12 GMLRS ou GMLRS ER (*Guided Multiple Launch Rocket System*) ou quatre *Precision Strike Missiles* (PrSM, d'une portée de 499 km) », a-t-il ajouté.

Pour rappel, l'accord scellé entre Lockheed-Martin et Rheinmetall vise à développer des « solutions sur mesure » afin de fournir à la *Bundeswehr* un système d'artillerie « unique », avec des composants « éprouvés au combat » et « produits en Allemagne ».

« Pour Rheinmetall, l'accord offre la possibilité de sécuriser des technologies clés et une part significative dans la chaîne de valeur ajoutée pour l'Allemagne », avait souligné Armin Papperger, le PDG du groupe allemand.

▲ Le M142 HIMARS a gagné ses lettres de noblesse en Ukraine après que Washington en a fourni à Kiev. Les capacités de l'engin sont intéressantes avec notamment une capacité de frappe en profondeur très importante. DR

▲▲ Le MARS II est une modernisation européenne du M270 américain, toujours en service au sein de la *Bundeswehr*… malgré son âge avancé. ©Bundeswehr

Plusieurs pays européens ont choisi le M142 HIMARS pour moderniser leur artillerie, dont la Pologne, la Roumanie, l'Estonie, la Lituanie, la Lettonie (qui vient de signer une commande portant sur six lanceurs, pour 180 millions de dollars) et, plus récemment, l'Italie. ■

L'actualité de la défense et de la sécurité,
en partenariat avec :
zone militaire
opex360.com

PAR LAURENT LAGNEAU

LA *BUNDESWEHR* N'A PAS LES MOYENS DE DÉPLOYER UNE BRIGADE EN LITUANIE

Le 18 décembre, le ministre lituanien de la Défense, Arvydas Anusauskas, et son homologue allemand, Boris Pistorius, ont signé un accord portant sur la présence permanente d'une brigade blindée – la *Panzerbrigade 42* – de la *Heer* (composante terrestre de la *Bundeswehr*, ndlr) en Lituanie. « Le flanc oriental s'est désormais déplacé vers l'est et il est du devoir de l'Allemagne de le protéger », a fait valoir M. Pistorius, en saluant un « accord historique ».

Le Puma est théoriquement la nouvelle monture des *Panzergrenadiere*… mais les engins sont perclus de défauts, s'avérant même dangereux pour leur équipage. Leur premier emploi lors de manœuvres a exposé au grand jour leurs difficultés. Sauf mention contraire, toutes photos Bundeswehr

Cette brigade sera formée par deux unités existantes, à savoir le *Panzergrenadier-Bataillon 122* et le *Panzer-Bataillon 203*, et complétée par un bataillon « tournant ». Ses premiers éléments devraient être envoyés en Lituanie, au plus tôt, en 2025, l'objectif étant qu'elle soit déclarée pleinement opérationnelle deux ans plus tard. Seulement, le commandant de la *Heer*, le général Alfons Mais, nourrit des doutes sur la viabilité d'un tel projet. Doutes qu'il a exprimés dans un courrier adressé à l'inspecteur général Carsten Breuer, le chef d'état-major de la *Bundeswehr*. L'hebdomadaire *Der Spiegel* vient d'en révéler la teneur. « La couverture est tout simplement trop petite », a ainsi estimé le général Mais. En clair, déployer la *Panzerbrigade 42* en Lituanie l'obligera à déshabiller Pierre pour habiller Paul… Et encore, il n'est pas certain d'avoir un costume entier pour cela.

« Seulement 60% de l'armée est suffisamment équipée. La situation ne fera qu'empirer à mesure que l'Allemagne mettra en oeuvre son projet de déployer une brigade de 5000 hommes en Lituanie d'ici 2027. La création d'une nouvelle grande brigade sans investissement supplémentaire réduirait ce chiffre à 55% », a en effet estimé le général Mais… Et cela alors que la *Heer* manque de tout, de « A à Z », de « l'artillerie aux tentes ».

« Malheureusement, je ne peux m'empêcher de souligner à nouveau que les ressources matérielles de l'armée […] sont actuellement plus que marginales et continueront à être sous-financées à l'avenir, malgré tous les efforts positifs », a encore insisté le commandant de la *Heer*. Et de souligner que les coûts engendrés par l'implantation de la *Panzerbrigade 42* n'ont

pas tous été pris en compte. Ainsi, aucun budget n'aurait encore été prévu pour financer les unités de soutien nécessaires à son bon fonctionnement.

Ce n'est pas la première fois que le général Mais tire la sonnette d'alarme. En avril, dans une note interne publiée par le quotidien *Bild*, il avait prévenu que la *Heer* n'était pas en mesure de remplir ses obligations à l'égard de l'OTAN… Et que, en raison de son sous-équipement, elle ne pourrait pas « soutenir des combats de haute intensité ».

À noter que le chef de la *Bundeswehr* partage cet avis. « Nous devrons peut-être mener une guerre défensive un jour » mais « l'armée allemande n'est pas encore suffisamment équipée pour cela », a-t-il confié, dans les pages de l'édition dominicale du *Frankfurter Allgemeine*, le 10 décembre.

Pourtant, en novembre, M. Pistorius a promis de faire de la *Bundeswehr* la « colonne vertébrale de la défense collective en Europe ». Promoteur de la « Zeitenwende » (changement d'ère), le chancelier allemand, Olaf Scholz, avait peu ou prou dit la même chose, un an plus tôt, préférant l'expression de « pierre angulaire ». Le fonds spécial de 100 milliards d'euros devait y aider. Seulement, pour le moment, la *Heer* n'en a pas beaucoup vu la couleur, cette enveloppe ayant jusqu'à présent servi à acquérir des chasseurs bombardiers F-35A, des hélicoptères CH-47F Chinook, des avions de patrouille maritime P-8A Poseidon et le système de défense aérienne Arrow 3. ■

▲ En haut : La *Bundeswehr* a souffert depuis les années 1990 d'une diminution des crédits ayant fortement marqué la formation des unités – notamment des *Panzergrenadiere*. Depuis l'annexion de la Crimée par la Russie en 2014, Berlin tente cependant de redresser la barre.

◥ Au milieu : Le Marder (ici un modèle 1A3) est loin de satisfaire toutes les exigences d'une guerre moderne. Sa conception remonte en effet à la décennie 1960 et l'empêche de répondre efficacement aux menaces actuelles.

◥◥ En bas : L'invasion russe de l'Ukraine en février 2022 a fait l'effet d'une douche froide sur le gouvernement allemand et l'état-major de la *Bundeswehr*. Les rapports sur l'état catastrophique de la *Bundeswehr* se sont depuis enchaînés, mais il est difficile de rattraper près de deux décennies de sous-financements en quelques années…

L'actualité de la défense et de la sécurité,
en partenariat avec :
zone militaire
opex360.com

ACTUALITÉ DU LIVRE

Par Loïc Becker et Max Schiavon

DE LA GUERRE / MARÉCHAL FOCH

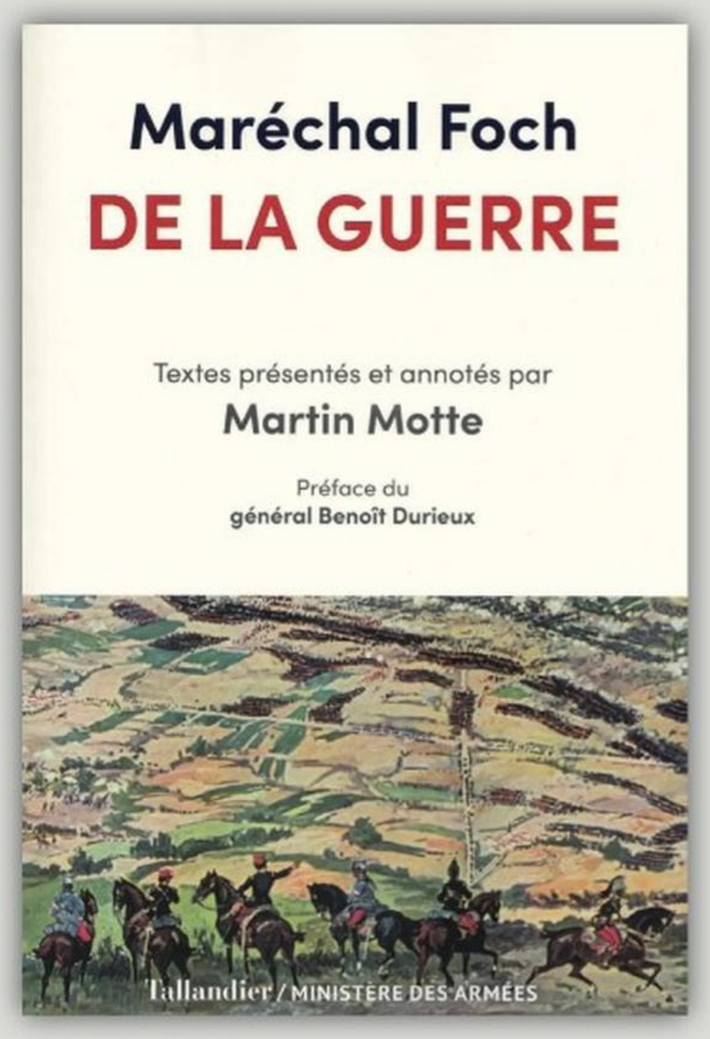
Textes présentés et annotés par Martin Motte

Foch, qui n'était encore qu'un modeste chef d'escadron, professeur à l'École supérieure de guerre, avait entrepris à partir de 1895 de théoriser la guerre et de la présenter à ses élèves sous forme de conférences. Rassemblant celles-ci, ajoutant de nouvelles études et réflexions, il publia coup sur coup deux livres *Les Principes de la guerre* en 1903 puis *De la conduite de la guerre* en 1904. Très étudiés jusqu'en 1939, ces textes sont depuis passés de mode alors qu'ils méritent toujours d'être lus et médités. Dans cette réédition commentée, Martin Motte, normalien spécialiste reconnu du monde militaire, a rassemblé les deux ouvrages après avoir élagué le superflu.

Le bouillant Foch savait que la guerre n'est pas une science exacte, aussi ne cherchait-il en aucun cas à inculquer à ses élèves des théories définitives et infaillibles. Au contraire il voulait développer chez eux la curiosité historique et la réflexion personnelle, en particulier au sujet des forces morales et matérielles. Il était persuadé que le savoir acquis procure des convictions, de la confiance, et donc en fin de compte la faculté de décider de façon éclairée.

S'il a théorisé trois principes devenus célèbres : l'économie des forces, la liberté d'action et la concentration des efforts, il tenait à préciser que ceux-ci sont à « appliquer d'une façon variable, suivant les circonstances, à chaque cas qui est toujours particulier ». En effet, au combat les officiers devront toujours faire preuve d'initiatives face à des situations imprévues et c'est à ce moment que le savoir et leurs réflexions antérieures seront particulièrement utiles.

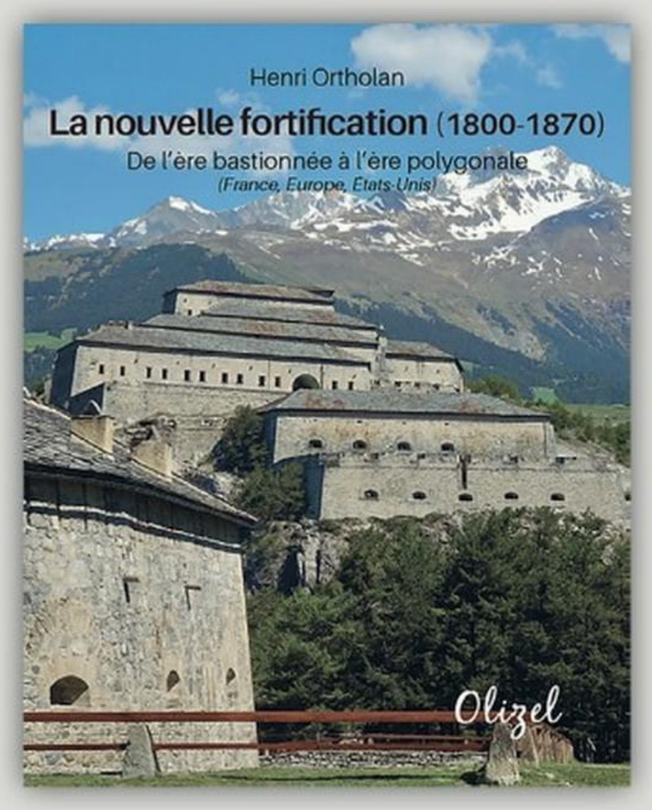
Accessibles, ces écrits sont le résultat final d'intenses et longues réflexions. Au demeurant, nombre de maximes et d'aphorismes demeurent aujourd'hui pertinents. Il faut relire Foch ! MS



Tallandier, 2023
525 p., 26,50 €
ISBN : 979-10-210-5834-7

LA NOUVELLE FORTIFICATION (1800-1870)

Henri Ortholan



Olizel, 2023
399 p., 49 €
ISBN : 978-2-4901-0157-3

Les fortifications, encore visibles de nos jours, sont un témoignage des tensions et conflits du passé. Elles parsèment le paysage européen et même une partie de l'Amérique.

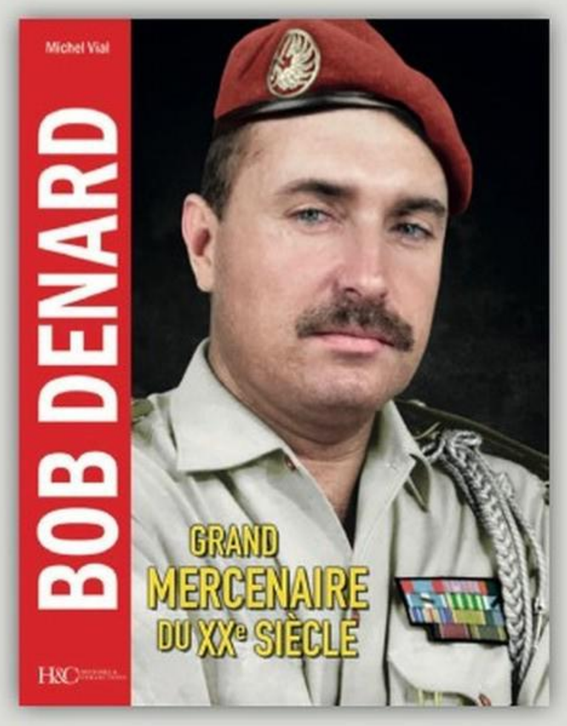
En France, les ouvrages ont été principalement construits lors de trois grandes périodes : d'abord par Vauban et ses successeurs au XVIIe et XVIIIe siècle, ensuite par Serré de Rivières dans le dernier quart du XIXe siècle, enfin durant les années 1930 la ligne Maginot a vu le jour. Remarquons en passant que seules les fortifications réalisées par Vauban (le fameux le pré-carré) ont permis de remporter des batailles.

Il se trouve que l'étude des constructions fait presque systématiquement l'impasse sur la période allant de 1800 à 1870, que les spécialistes nomment « la fortification polygonale » et qui succède à « la fortification bastionnée ». Or celle-ci ne manque pas d'intérêt et fait précisément l'objet de ce livre.

Le concert des nations ayant a fixé en 1815 le tracé des frontières pour les décennies suivantes, et la guerre de mouvement semblant terminée, chacun se fortifie pour se protéger d'une invasion toujours possible, en tous cas, pour gagner du temps et des effectifs. L'artillerie n'a que peu évolué depuis la dernière moitié du XVIIIe siècle : les canons d'une puissance limitée conservent une portée pratique de moins de 2 500 mètres. Aussi la fortification peut être réalisée à base de pierres et de briques, ce qui aboutit à de très belles réalisations architecturales.

L'auteur, Henri Ortholan, traite son sujet très logiquement de façon chronologique. Il présente l'évolution des constructions, les différentes écoles et les « querelles » techniques. S'il traite pour l'essentiel de la France, il aborde aussi les fortifications érigées en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Italie, en Russie, en Suisse et nous amène même au Canada, au Mexique et aux États-Unis. Dans ce cadre, il consacre deux chapitres aux ingénieurs de place de ces principaux pays.

Ce superbe livre était attendu depuis longtemps et comble un manque. Grand format, entièrement en couleur, il comporte 300 photos et 300 schémas et cartes. Didactique, lumineux, il nous en apprend beaucoup. Sa lecture est vivement conseillée. MS

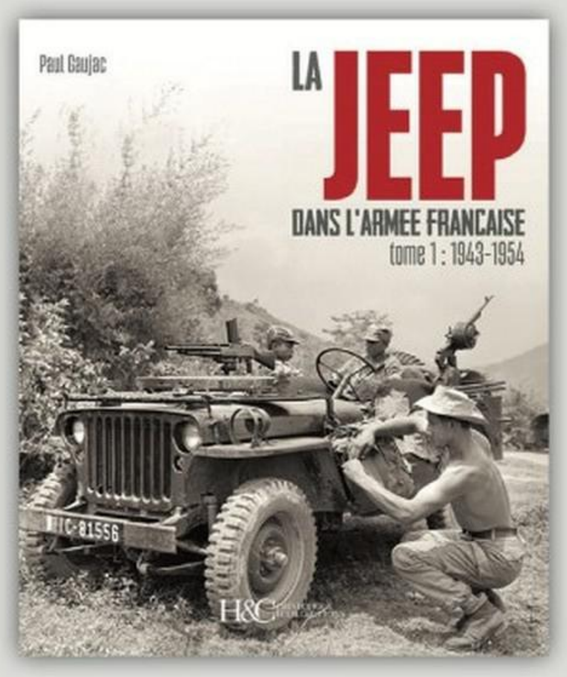


BOB DENARD, GRAND MERCENAIRE DU XXe SIÈCLE

Michel Vial

Rarement un personnage aura tant fait parler de lui au cours de la Ve république que Bob Denard. Soldat au comportement sulfureux, ce véritable mercenaire des temps modernes sera actif sur le continent africain pendant de longues années, trempant dans coups d'États et aux affaires plus ou moins sombres. Mais qui dit légende noire dit aussi nombreux faits plus ou moins véridiques, d'autant plus que Bob Denard a soigneusement veillé à son image jusqu'à sa mort. L'auteur revient avec brio sur la carrière de ce *condottiere* au service de la République française, dans un ouvrage richement illustré avec de nombreux clichés originaux et rares. Même si l'on aurait pu apprécier un peu plus de texte (difficile avec une figure si paradoxale et entourée de secrets), les différentes étapes de la carrière de Bob Denard sont relatées avec un intérêt certain. L'ouvrage de Michel Vial lève un voile sur un pan de l'Histoire de la Ve république et permet de comprendre plus facilement le rôle de la France sur le continent africain, loin des mythes et légendes âprement diffusés depuis. LB

Histoire & Collection, 2023
208 p., 39,95 €
ISBN : 979-1-0380-1345-2

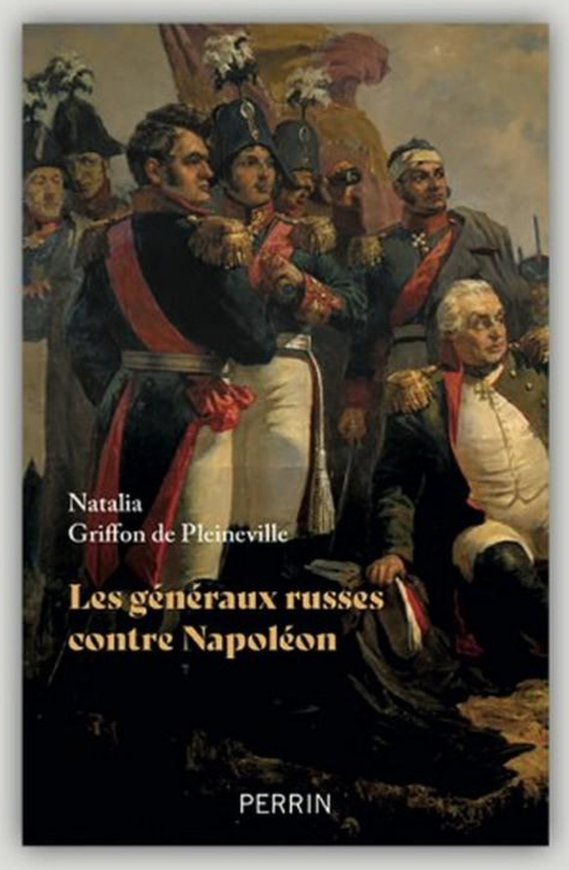


LA JEEP DANS L'ARMÉE FRANÇAISE, TOME 1

Paul Gaujac

Difficile de passer outre la Jeep dans l'Histoire de l'Armée française après 1945 : ce petit véhicule tout-terrain arrivé depuis les États-Unis lors du second conflit mondial a durablement marqué les armées occidentales. Facile à réparer et à entretenir, robuste et fiable, la Jeep a surtout été un atout important pour l'Armée française lors de sa remontée en puissance. De celles aux couleurs françaises libres (les premières que l'auteur, Paul Gaujac, a vues) aux sables d'Algérie, les Jeep ont été un souvenir inoubliable pour les civils mais aussi les militaires français, appelés comme soldats d'active. Il fallait donc bien un livre pour revenir sur son histoire sous nos couleurs ! Illustré avec de nombreuses photos d'époque (rares et moins rares), l'ouvrage va ravir n'importe quel passionné de la Jeep en sortant des sentiers battus. LB

Histoire & Collection, 2023
144 p., 26 €
ISBN : 979-1-0380-1376-6

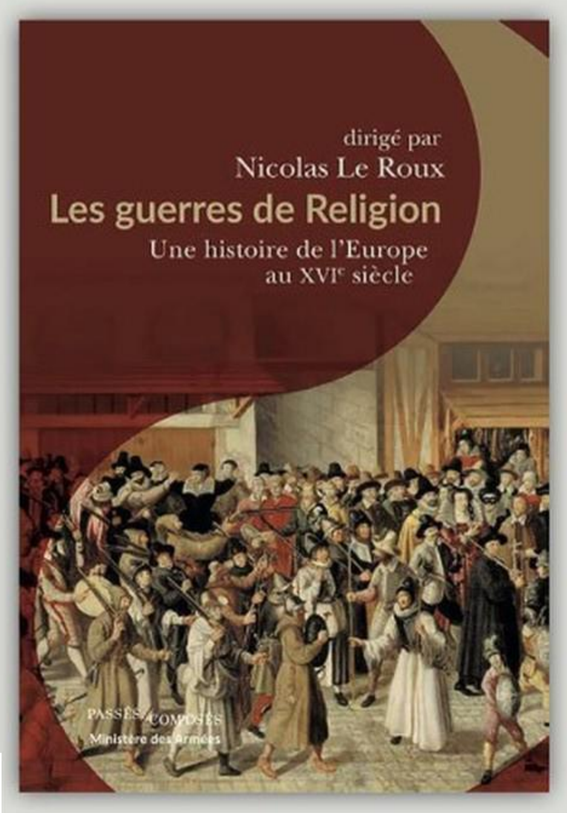


LES GÉNÉRAUX RUSSES CONTRE NAPOLÉON

Natalia Griffon de Pleineville

Voilà un titre qui sait accrocher son lectorat ! Beaucoup de livres en langue française sur le Premier empire se concentrent (logiquement) sur Napoléon Ier et « sa » Grande Armée, et notamment ses têtes d'affiche. S'il est toujours vital de s'intéresser au pan français de cette époque troublée, s'écarter un peu de ce chemin a des vertus non négligeables… d'autant plus quand il s'agit des généraux russes, en général très mal connus et éclipsés par leurs homologues prussiens, autrichiens voire anglais. Et pourtant : les armées tsaristes ayant combattu Napoléon Ier ont été commandées par certains des meilleurs généraux de l'époque, aux origines diverses. Comment ne pas évoquer Barclay de Tolly (issu d'une famille germano-balte ayant ses racines en Écosse), mais aussi les non moins fameux Bagration ou Koutouzov ? L'ouvrage ne serait cependant pas complet sans d'autres portraits des généraux moins connus, comme le chef cosaque Platov, ou encore le flamboyant Miloradovitch, souvent présenté comme l'équivalent russe de « notre » Murat. L'autrice a su tirer partie de sources russes abondantes mais très peu (voire mal) connues du lectorat français pour offrir un ouvrage mémorable, qui revient à faire la lumière sur certains des adversaires les plus coriaces des généraux français. Un excellent cru qui a le mérite de se lire très facilement ! LB

Perrin, 2023
432 p., 24 €
ISBN : 978-2-2620-9519-2



LES GUERRES DE RELIGION

Nicolas Le Roux (dir)

Nicolas Le Roux, professeur d'histoire moderne à La Sorbonne, s'est déjà fait connaître par ses écrits à propos des guerres de religion. Dans cet ouvrage qu'il a dirigé et qui comporte huit autres auteurs, il revisite les troubles (le mot est de l'époque) qui ensanglantèrent non seulement la France mais toute l'Europe au XVIe siècle.

L'abondance des sources, mémoires, journaux, écrits de toute nature, permet heureusement de décortiquer les évènements et de raconter avec précision ce qui s'est passé.

Cette période peu connue, qui voit la « rupture religieuse » déboucher sur des conflits armés, aboutit notamment à une remise en cause générale de l'autorité, qu'il s'agisse du roi, de l'église, ou du père au sein de la famille. En outre, on découvre que la ruse, le mensonge, le déguisement, la corruption ont joué un rôle crucial et rarement atteint les siècles précédents. Les auteurs, qui disposent du recul nécessaire, prennent le temps de bien expliquer et d'analyser les tenants et les aboutissants de tous ces affrontements. Ils nous font bénéficier dans ce livre très savant d'une érudition impressionnante. MS

Passés/composés, 2023
400 p., 24 €
ISBN : 979-2-3793-3415-3

PAR NICOLAS PONTIC

« BARBAROSSA »

L'ARMÉE ROUGE CONTRE-ATTAQUE

Profils couleurs © Caraktère, 2023/2024
Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

OPÉRATIONS UTILES OU FUTILES ? (PARTIE 2)

Alors que les contre-attaques soviétiques au nord de l'immense front de l'est sont déjà nombreuses et furieuses, les *Heeresgruppe Mitte* et *Sud* vont aussi faire face à des contre-offensives menées par des Corps blindés ennemis. Les Allemands vont en effet avoir fort à faire avec les unités mécanisées de l'Armée rouge qui vont tenter, par tous les moyens, de protéger Smolensk. Plus au sud, une bataille gigantesque, la plus grande bataille de chars du début de cette nouvelle campagne allemande, va avoir lieu dans le « triangle sanglant » Doubno-Rovno-Brody, dans lequel 728 Panzer vont affronter cinq Corps mécanisés soviétiques.

▲Des chars d'accompagnement d'infanterie soviétiques T-26 ont été détruits dans la région de Loutsk. Ces chars, dépassés, forment le plus gros des unités mécanisées soviétiques en juin 1941. DR

HEERESGRUPPE MITTE

GRODNO

Au nord du théâtre d'opérations du *Heeresgruppe Mitte* du *Generalfeldmarschall* von Bock, une première contre-attaque soviétique est tentée dans la région de Grodno, dès les premiers jours de « Barbarossa ». En à peine 24 heures, les défenses soviétiques sont partout enfoncées par le *Panzergruppe 3* de Hoth. Cependant, tout ne se passe pas parfaitement bien : par exemple, au nord du front, la *20. Panzer Division*, qui se dispute la même route d'accès pour son attaque sur Vilnius que la *7. Panzer Division*, doit retarder son offensive par manque de carburant. Les premiers problèmes commencent donc dès le 23 juin. Le général soviétique Pavlov, en charge du Front Ouest, ayant reçu l'ordre de « défendre Grodno par tous les moyens », n'a pas d'autre choix que de lancer une vaine contre-attaque vers la ville. Mais celle-ci est sous le feu constant des batteries de la *8. Infanterie Division*, et l'attaque de Hoth un peu plus au nord élargit le trou entre sa 3e armée et la 11e armée du Front Nord-Ouest. N'ayant plus de contact avec cette dernière et maîtrisant à peine ses propres armées, il n'a que peu d'espoir de pouvoir lancer la contre-attaque attendue par la *Stavka*. Tentant le tout pour le tout, Pavlov missionne son adjoint, Boldin, pour rassembler une force d'attaque afin de tenter d'atteindre Grodno, dans le but théorique de menacer le flanc sud de Hoth, dont l'avance rapide risque d'encercler Minsk par le nord.

Dans ce contexte, Boldin parvient à rassembler un « groupe de choc » comprenant les 6e (4e et 7e divisions blindées, 29e division d'infanterie motorisée) et 11e corps mécanisés (29e et 33e divisions blindées, 204e division d'infanterie motorisée) ainsi que le 6e corps de cavalerie (6e et 36e divisions de cavalerie). Cette force de frappe doit donc avancer vers Grodno, avec pour objectif Augustovo, 60 km plus à l'ouest… soit derrière les lignes de départ des unités allemandes !

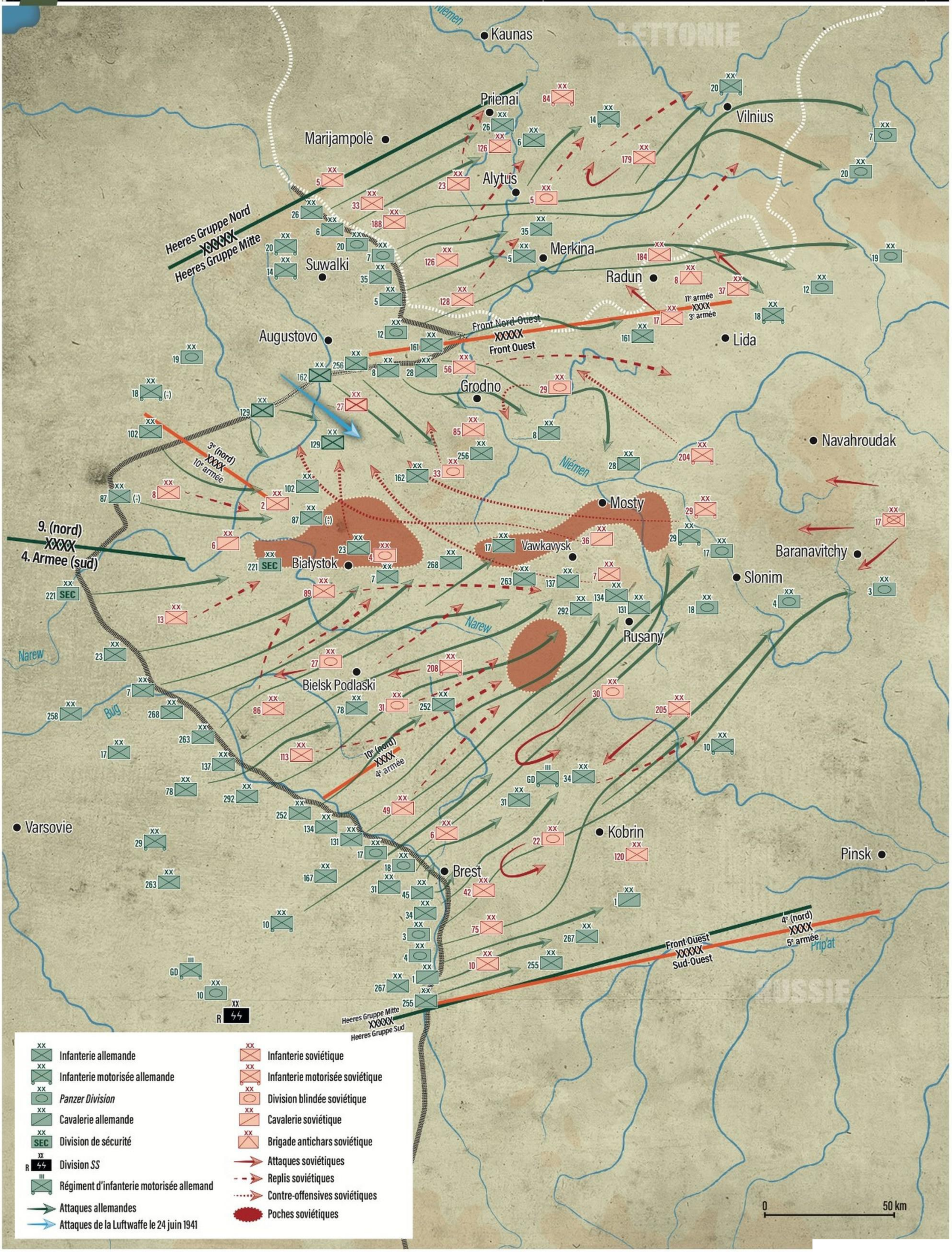
▲ Si les T-34 se révèlent de redoutables machines pour les Panzer allemands, la Luftwaffe va faire la différence. Ici, un T-34 a été littéralement « retourné » par une attaque de Ju-87 « Stuka ». DR

▼ Une pièce d'artillerie allemande, un 105 mm *LeFH 18*, traverse un cours d'eau, en Ukraine. L'artillerie allemande ne sera pas le plus gros problème posé aux Corps blindés soviétiques : la Luftwaffe est beaucoup plus dangereuse. DR

PANZER 38(t) AUSF. F

20. Panzer-Division
Wehrmacht
URSS, été 1941

BATAILLE DE GRODNO



Les reconnaissances aériennes de la *Luftwaffe* regardant plus en arrière du front soviétique loupent le rassemblement des forces de Boldin, permettant à ce dernier de surprendre initialement la *9. Armee* (les forces de Hoth sont déjà plus loin, au nord). Mais ici comme ailleurs, les troupes soviétiques souffrent d'un déficit de commandement et de contrôle, d'un soutien aérien inefficace, de mauvaises tactiques interarmes et d'une logistique inadéquate. Résultats : la *Luftwaffe* détruit en moins de 24 heures 70 % de la 36e division de cavalerie et, même si l'attaque de Boldin crée un moment de crise au sein de la *256. Infanterie Division* qui défend le front de Grodno, elle ne peut en aucun cas divertir l'avance du *Panzergruppe 3*. Pourtant, presque la moitié des chars du 6e corps mécanisés sont de modernes T-34 et KV-1, mais ceux-ci sont arrivés en unité seulement un mois auparavant, empêchant les équipages d'acquérir suffisamment d'expérience sur leur nouvelle monture. Le 25 juin, la contre-attaque de Boldin échoue, à 1,5 km du centre de Grodno, par manque de carburant et de munitions, sans avoir le moins du monde gêné la progression allemande. En à peine 4 jours, le 11e corps mécanisé a perdu 275 de ses 305 chars et la quasi-totalité de son infanterie. Boldin et les 2 000 hommes restants de son « groupe de choc », coincés derrière les lignes ennemies, entament alors un périple de 40 jours, avant qu'ils ne rejoignent leurs lignes.

▲ Les unités de reconnaissance allemandes, principalement composées de motocyclistes à ce moment-là, font un travail inestimable lors de ces premiers mois du conflit : toujours en pointe, dépassant les premières lignes pour voir ce qui se passe derrière, elles permettent aux *Panzer-Divisionen* d'avancer rapidement. DR

BORISOV

29 juin 1941 : le *Panzergruppe 2* de Guderian clôt l'encerclement de Minsk. La Biélorussie est perdue. Pour faire un exemple et tenter de reprendre la situation, le commandant du Front Ouest, qui a échoué, le général Pavlov, est démis de ses fonctions, exécuté, et remplacé par le général Yeremenko, avant que celui-ci ne devienne l'adjoint du maréchal Timoshenko, envoyé par Staline. Mais, du fait des atermoiements stratégiques du haut commandement allemand (les forces blindées de von Bock doivent-elles, conformément au plan initial, foncer vers Leningrad, au nord, ou continuer à avancer vers l'est, où il n'y a plus d'opposition ?), les deux *Panzergruppe* restent l'arme au pied. Cependant Guderian prend l'initiative de continuer rapidement les opérations vers l'est : on lui a signalé que jusqu'à Bobrouïsk, il n'y avait plus de troupes soviétiques. Cependant, outre un environnement hostile au nord du front (*Panzergruppe 3*), avec des marais, de nombreux cours d'eau traversés par de longs et fragiles ponts en bois, le fait de devoir à la fois résorber la poche de Minsk et de s'étirer vers Smolensk tend à réduire la cohésion des deux groupements mécanisés allemands. C'est plus particulièrement vrai pour le groupement de Guderian, qui vise Yelnia, situé à plus de 250 km de son point de départ.

Entre le 30 juin et le 1er juillet, les *3.*, *18.* et *17. Panzer-Divisionen* foncent cependant plein est, rencontrant quelques résistances à Bobrouïsk, Borisov et sur les lieux de franchissement de la Berezina. Mais la défense soviétique est bien enfoncée. Cependant, le général Yeremenko, ayant reçu son renfort, ordonne le déploiement de la fraîchement arrivée 1re division motorisée de Moscou à Borisov, sur un front de 50 km le long de la rive orientale de la Bérézina. L'unité est alors subordonnée au 44e corps de fusiliers, et comprend à cette date 10 955 hommes, 205 chars rapides BT-7M, 14 chars amphibies T-37/T-38, et 39 automitrailleuses. Le 1er juillet en milieu de journée, un groupement tactique de la *18. Panzer Division* réussit à franchir la Bérézina sur un pont négligemment non détruit par le génie soviétique, et s'empare de Borisov.

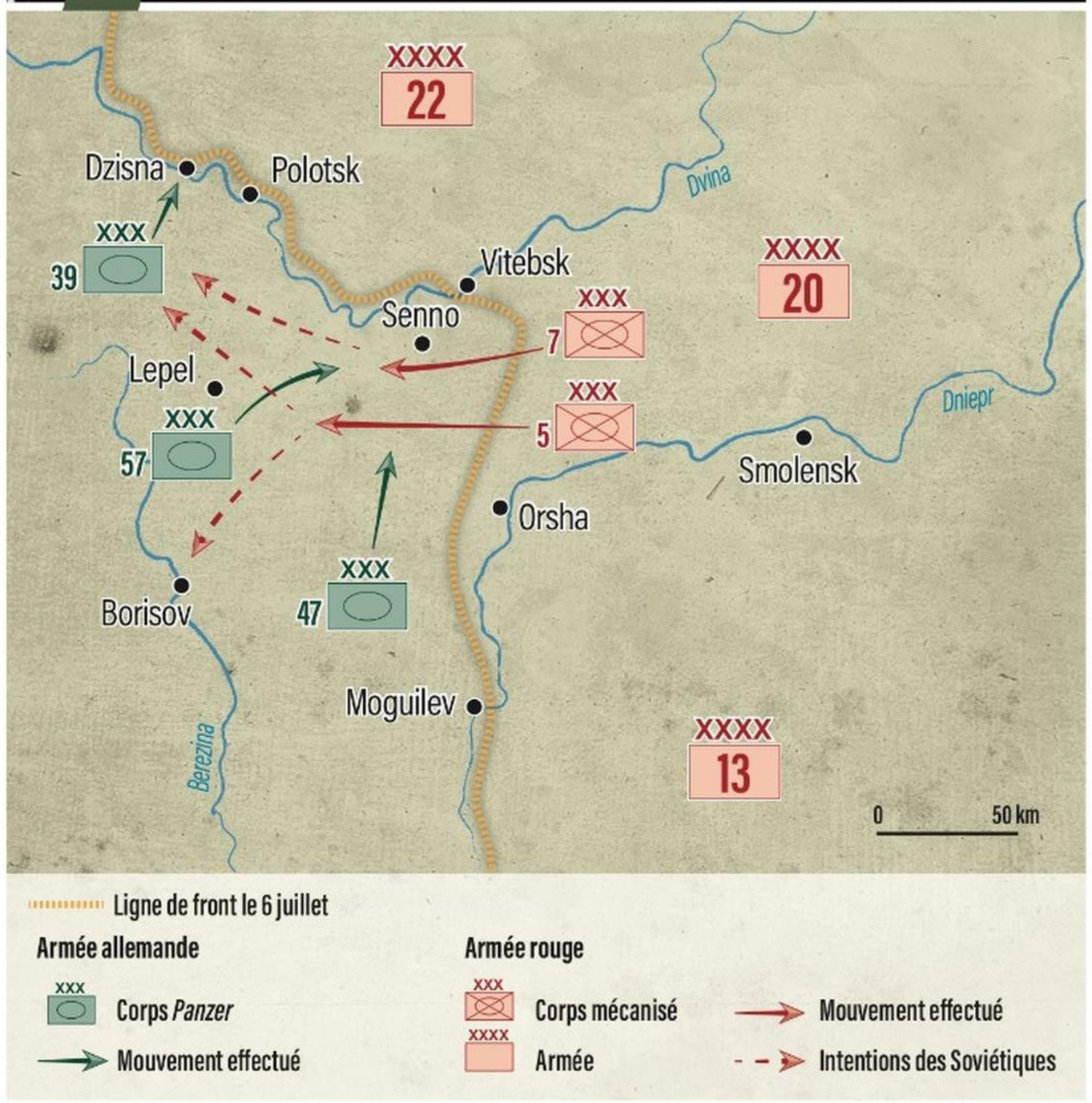
▼ Un *Sturmgeschütz III* allemand traverse une rivière. Les Allemands avancent, mais les contre-attaques téméraires soviétiques leur montrent que l'adversaire ne va pas se laisser faire, loin de là. DR

▲ Un T-26 M1931 a été mis hors de combat lors de l'attaque de Lepel. Il est armé de deux mitrailleuses en tourelle, ce qui ne peut pas grand-chose contre les *Panzer*. Un impact de petit calibre (37 mm *Pak* ?) est visible sous la fente de vision du conducteur. DR

Le 2 juillet, en fin de journée, la tête de pont de la division blindée allemande fait 8 km de profondeur sur 12 km de large. Le lendemain, alors que la tête de pont continue de grandir, les Allemands interceptent une communication soviétique ordonnant une contre-attaque blindée contre Borisov : les Allemands se mettent en défense et, en milieu d'après-midi, plusieurs colonnes motorisées et une colonne de 100 chars (dont 10 KV-1) sont signalées par la *Luftwaffe*, progressant vers les lignes allemandes. À 14h40, les unités engagées par la 1re division de fusiliers motorisés déclenchent l'attaque contre la *18. Panzer Division*. Les Allemands sont d'abord surpris et décontenancés par l'apparition des KV-1 qui semblent inarrêtables. Mais la conjonction des tirs meurtriers des canons de 88 mm antiaériens avec leurs obus à haute vitesse initiale, et des bombardements concentrés de la *Luftwaffe*, finissent par en avoir raison. Le manque de coordination et de communication au sein des autres unités soviétiques permet aux Allemands de finalement repousser l'attaque sans trop de pertes. Dans la nuit du 3 au 4 juillet, la 1re division d'infanterie motorisée se retire à l'est, au-delà de la rivière Nacha, prenant de nouvelles positions défensives sur un front à 24 km, au nord et au sud de la ville de Krupki.

Après avoir traversé la Berezina à Borisov, le *XXXIX. Armee Korps (mot.)* du *Panzergruppe 3* (flanc gauche) et le *XLVII. Armee Korps (mot.)* du *Panzergruppe 2* (flanc droit) foncent vers Vitebsk et Orsha, afin de s'en servir de tremplin pour l'assaut final contre Smolensk. Le 4 juillet la *7. Panzer Division* du *XXXIX. Armee Korps (mot.)* prend Lepel, sur le flanc gauche de l'avance allemande. À cette date, les Allemands interceptent des communications soviétiques sur la préparation d'une contre-attaque menée dans la région par deux nouveaux corps mécanisés, les 5e et 7e, qui totalisent alors plus de 1 400 chars et 330 automitrailleuses (927 et 507 chars, dont 47 KV et 49 T-34). L'attaque, qui doit débuter le 6 juillet, consiste en un assaut frontal sur les deux corps d'armées allemands, qui doivent être enfoncés de plus de 140 km, afin d'atteindre la Bérézina. Ce sont les *7.* et *17. Panzer Divisionen* qui reçoivent de plein fouet cette attaque, alors qu'elles disposent respectivement de 149 et 80 *Panzer*. Prévenues, elles ont eu le temps de se mettre sur la défensive et de déployer leurs armes antichars. Elles auront de plus le soutien, à partir du 9 juillet, des 209 chars de la *12. Panzer Division* du *LVII. Armee Korps (mot.)*. En raison du manque de coordination entre les corps mécanisés soviétiques, et même entre les divisions au sein des corps, la bataille est réduite à un ensemble d'engagements dispersés sur le fleuve Tchernogostnitsa, dans la région de Senno (7e corps) et de Tolpino (5e corps). Le 9 juillet, en raison de l'offensive allemande qui se déroule au nord de Vitebsk (la ville tombe entre les mains de la *20. Panzer Division* du *XXXIX. Armee Korps (mot.)*) et des pertes subies, les deux corps soviétiques reçoivent l'ordre de stopper leur attaque et de se replier sur Orsha, pour s'y mettre en défensive. Au total, les deux corps auront perdu 832 chars, soit la majorité de

BATAILLE DE BORISOV / 5-9 JUILLET 1941

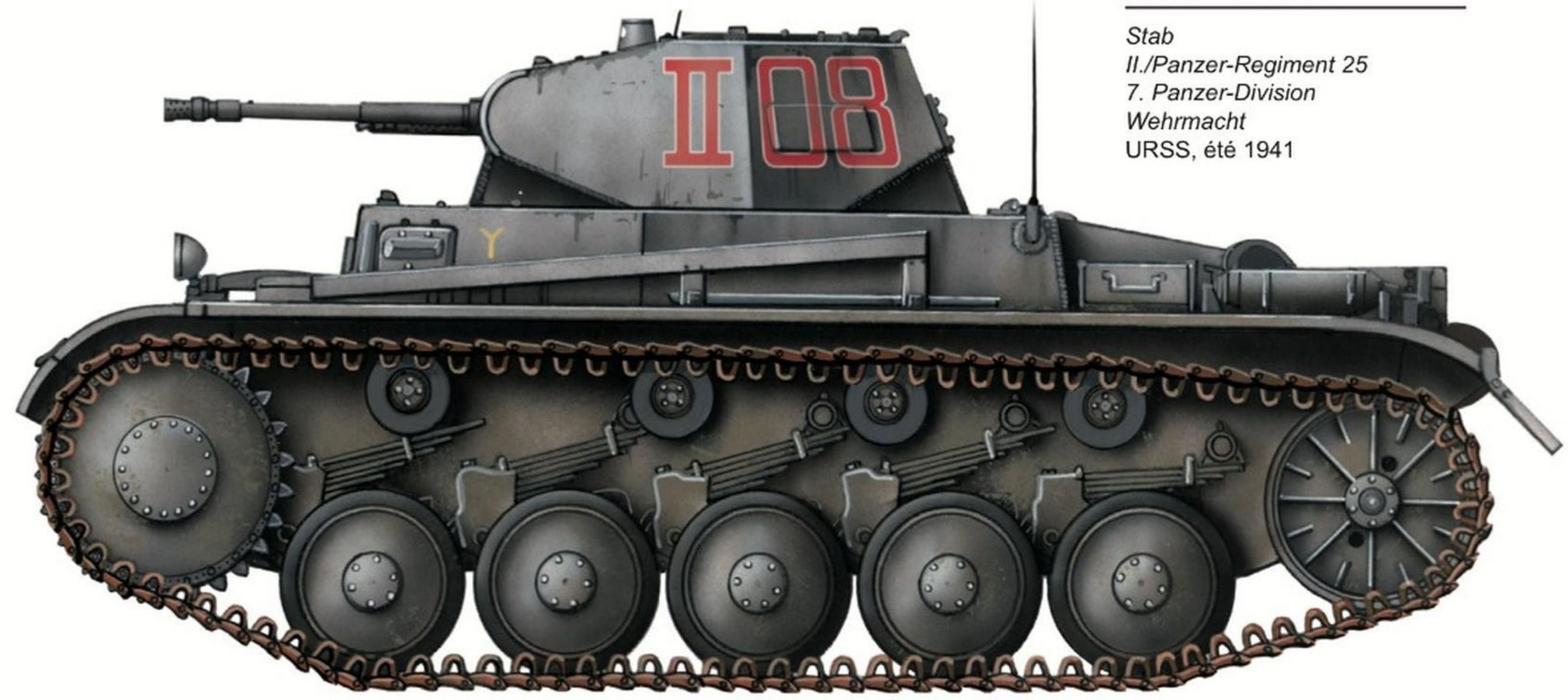


◥ Dans la région de Borisov, deux *Panzer IV* tentent de passer un pont en bois, comme il s'en trouve beaucoup en URSS. Mais le premier a fait une mauvaise manœuvre et est sorti du tablier, bloquant le passage. Or, l'avance rapide des *Panzer-Divisionen* est primordiale pour coller à la planification de la campagne par la *Wehrmacht*. DR

▶ Un char lourd KV-1 a été détruit dans la région de Borisov. Il manque une chenille à l'engin. En effet, pour la *Pak* allemande et même nombre de *Panzer*, c'est le seul moyen de neutraliser efficacement ces monstres d'acier. DR

PANZER 38(t) AUSF. F

7. Panzer-Division
Wehrmacht
URSS, été 1941



PANZER II AUSF. C

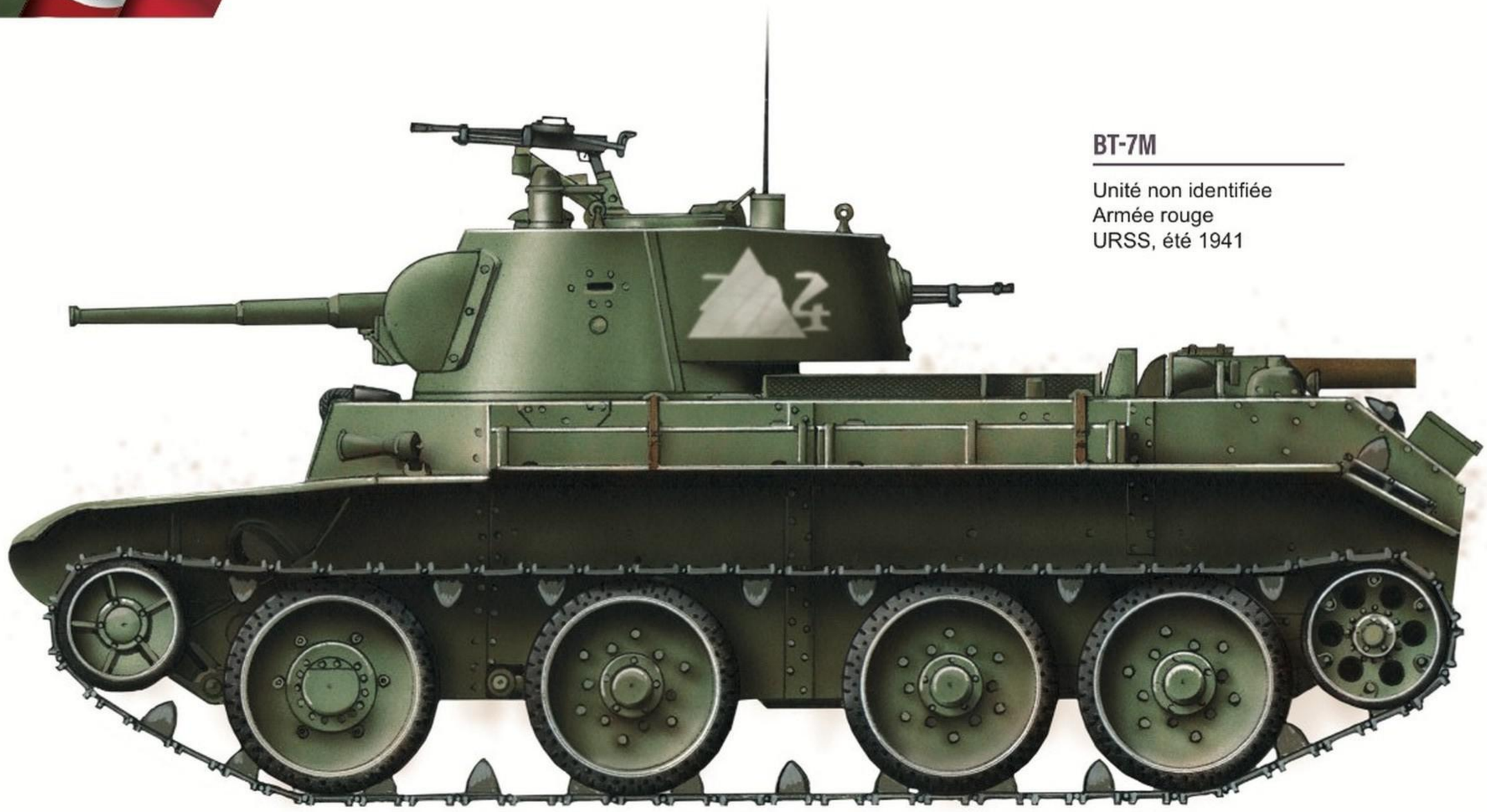
Stab
II./Panzer-Regiment 25
7. Panzer-Division
Wehrmacht
URSS, été 1941

◢ Dans le centre-ville de Smolensk, la carcasse d'un T-26 soviétique sert de poteau d'indication pour les forces d'occupation. DR

leurs forces. Cette contre-attaque est donc un échec, puisque les Allemands restent sur leurs positions et reprennent leur avance dès le 9 juillet, traversant la Dvina et s'emparant de Vitebsk le même jour. En conclusion, cette action n'a pas modifié d'un iota les plans allemands, qui prévoyaient une offensive vers Smolensk pour le 10, et les pertes allemandes ont été insignifiantes ; au contraire, les pertes des deux corps mécanisés soviétiques sont telles que les Allemands pourront pénétrer les défenses soviétiques plus facilement les jours qui suivent.

BOBROUÏSK

La contre-offensive de Bobrouïsk se déroule du 13 au 20 juillet et fait partie de celle, plus large, de Smolensk. Le 28 juin, la *3. Panzer Division* de Model conquiert Bobrouïsk après avoir repoussé la 4e armée soviétique. Le 10 juillet, le *XXIV. Armee Korps (mot.)* du *Panzergruppe 2* de Guderian, opérant au sud du *Heeresgruppe Mitte*, perce les défenses soviétiques le long du Dniepr, dans la région de Stary Bykhov, 75 km au nord-est de Bobrouïsk, et crée une tête de pont sur la rive est le lendemain. La *1. Kavallerie Division* occupe Rogatchev, 55 km à l'est de Bobrouïsk, sur la rive gauche du Dniepr. Le 13 juillet, ordre est donné à la 21e armée du général Fedor Kuznetsov (63e, 66e et 67e corps de fusiliers et 25e corps mécanisé) de contre-attaquer en direction de Bobrouïsk. Le Dniepr est franchi et les troupes soviétiques avancent de 80 km vers l'ouest, repoussant la division de cavalerie allemande, tandis que la tête de pont de Stary Bykhov est attaquée. Les Allemands sont contraints de divertir de nombreuses troupes, à savoir pas moins de 5 divisions d'infanterie, pour contrer cette action soviétique.



BT-7M

Unité non identifiée
Armée rouge
URSS, été 1941

L'offensive de l'Armée rouge dans la région est finalement stoppée le 17. Elle reprend cependant le 22, afin de lever le siège de Moguilev, un peu plus au nord. Finalement, la 21e armée bute sur les défenses allemandes et, la garnison de Moguilev étant parvenue à s'extirper de la nasse, elle reçoit l'ordre de se mettre sur la défensive le 29. Si les Soviétiques n'ont pas réussi à conserver Bobrouïsk et à résorber la tête de pont de Stary Bykhov, leur offensive a permis de contraindre les Allemands à divertir de nombreuses forces, les détournant de la prise rapide de Moguilev et de l'attaque sur Roslav (172 km plus à l'est). Enfin, le centre de gravité du *Heeresgruppe Mitte*, suite à cette bataille, s'écarte ensuite encore un peu plus vers le sud, au détriment de l'axe plein est, soit vers Moscou.

SMOLENSK

Alors que les mâchoires du *Heeresgruppe Mitte* se referment sur Smolensk en ce début du mois de juillet, le 13, le commandant du Front Ouest, le général Timoshenko, reçoit l'ordre de la *Stavka* d'effectuer une grande contre-attaque avec un maximum de troupes afin de liquider la percée de Hoth à Vitebsk, à l'est de Smolensk. Mais les troupes allemandes progressent encore et le 16 juillet, les deux pinces, celle du *Panzergruppe 3* au nord, du *Panzergruppe 2* de Guderian au sud, se referment sur la cité. Il faudra attendre le 5 août pour que, enfin, la bataille soit effectivement gagnée et la ville définitivement entre les mains allemandes. 20 jours au cours desquels le chef du Front Ouest, Timoshenko, va tenter de contrecarrer les plans allemands. La *Stavka* lui ordonne en effet de faire son maximum pour regagner l'initiative dans la région. Timoshenko se plaint de ne pas avoir assez de troupes pour couvrir ses flancs et Moscou, et surtout qu'il manque de chars, ce à quoi Joukov (envoyé de la *Stavka*) lui répond d'utiliser quatre de ses armées pour tenter d'encercler Smolensk afin de secourir les 16e, 19e et 20e armées qui y sont piégées. Les ordres d'action sont réitérés au Front Ouest le 20 juillet, lui sommant de constituer 5 groupes d'attaques, plus ou moins centrés chacun autour d'une armée (les 29e, 30e, 24e, 28e armées et un groupe *ad hoc*

BATAILLE DE SMOLENSK / JUILLET-AOÛT 1941

commandé par le général Rokossovsky), et de prévoir l'attaque pour le lendemain. Évidemment, les troupes soviétiques ne peuvent commencer leur attaque avant le 23 juillet. Ce jour-là, le groupe de choc de la 28e armée (145e, 149e divisions de fusiliers et 104e division blindée) s'attaque au flanc du *Panzergruppe 2* et, le 27, manque d'enfoncer un coin entre la *10. Panzer Division* et le régiment

« Grossdeutschland ». Pour parer la menace, Guderian lance une contre-attaque vers l'important nœud routier de Roslav le 31 juillet avec le *XXIV. Armee Korps (mot.)* (*3.* et *4. Panzer Divisionen*) et le *VII. Armee Korps* (*197.*, *23.* et *78. ID*), depuis Krichev : les arrières de l'armée soviétique sont alors grandement menacés. Le 1er août, c'est au tour du *IX. Armee Korps* (*263.* et *292. ID*), d'attaquer vers le sud, scellant le sort du groupement de choc soviétique : la contre-attaque de la 28e armée, qui semble être une vraie menace pour le *Heeresgruppe Mitte*, prend fin le 7 août. Les groupements offensifs des 24e et 30e armées attaquent quant à eux le 24, mais leurs missions étant d'exploiter un éventuel succès de la 28e armée, ils sont rapidement obligés de revenir sur leurs positions. Le même jour, un peu au sud de Bobrouïsk, le Groupe de cavalerie du général Gorodovikov (32e, 43e et 47e divisions de cavalerie, 232e division de fusiliers) commence sa propre attaque et, un temps, menace les lignes de communication du *Panzergruppe 3*, mais sans parvenir à les couper. Plus au nord, le groupe de la 29e armée attaque le 29 juillet, mais sans parvenir à percer les lignes allemandes.

Vient enfin le tour du groupe de Rokossovsky : sa mission consiste à stopper l'avance allemande en direction de Viazma et de Moscou, mais il n'a à sa disposition que deux divisions d'infanterie et quatre régiments d'artillerie pour ce faire. Réussissant à récupérer 90 chars, il parvient à émousser puis à repousser l'avance des *7. Panzer Division* et *20. ID (mot.)*.

Von Bock tente bien d'insérer la *17. Panzer Division* pour conclure, mais il n'arrive pas à repousser Rokossovsky ou à combler le trou de Solovevo, qui l'empêche d'encercler de façon hermétique la poche de Smolensk.

Finalement les attaques de la 28e armée et l'entêtement de Rokossovsky ont donné des sueurs froides aux Allemands, même si von Bock avait anticipé les contre-attaques de Timoshenko, puisqu'il avait intercepté les ordres de la *Stavka* du 13 juillet. Il n'a pas eu de mal à bombarder les concentrations de troupes et à repousser les attaques trop faibles, localisées et mal coordonnées des Soviétiques.

▲ Les deux photos :
Les combats pour Smolensk sont terrifiants pour les Landser, qui ne sont absolument pas préparés aux combats de rues de haute intensité. DR

◀ L'officier commandant d'une armée soviétique ainsi que des correspondants de guerre observent le champ de bataille. Les Soviétiques sous-estiment encore trop les forces allemandes et lancent des contre-attaques mal préparées. DR

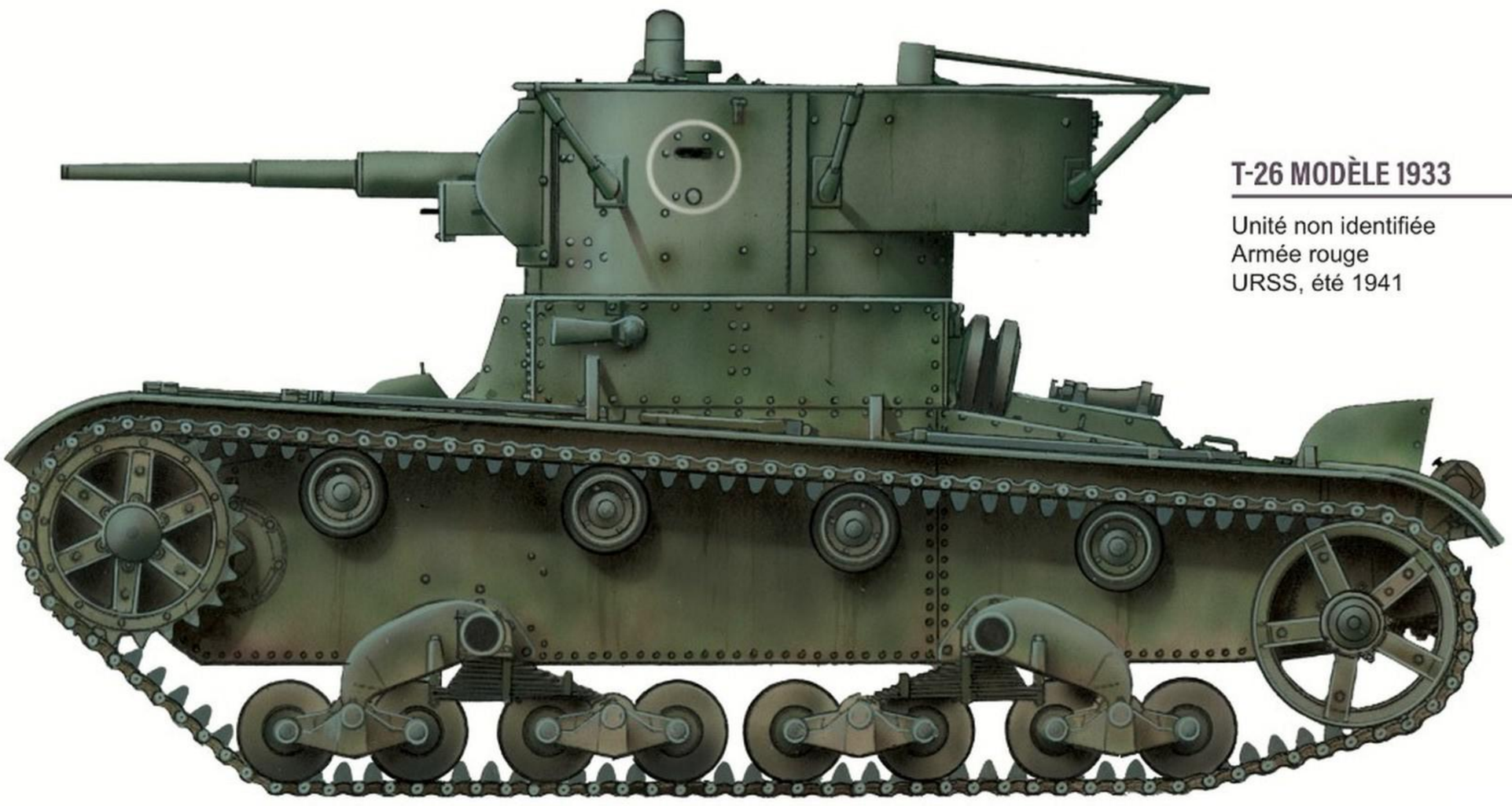
▲ Des *Landser* se ruent sur un T-26 détruit. Malgré leur résistance acharnée, ces blindés sont vite neutralisés et poussés sur le bord de la route pour ne pas encombrer les lignes de ravitaillement. Archives Caraktère

▼ Poussière, chaleur, et dizaines de kilomètres par jour franchis à pied : c'est le lot quotidien des *Landser* lors de ces premiers mois de guerre en URSS. Les unités blindées sont en avant, comme le prouve la carcasse de ce T-26 soviétique détruit lors d'une contre-attaque. Archives Caraktère

YELNIA

Le 20 juillet, le *XLVI. Armee Korps (mot.)* du *Panzergruppe 2* se saisit de la ville de Yelnia, créant une tête de pont à travers la Desna. Elle doit servir de tremplin idéal pour l'ultime poussée vers Moscou, mais, en attendant que l'infanterie ait terminé de résorber les *Kessel* de Smolensk et sa région, le commandement allemand doit ronger son frein. C'est la *10. Panzer Division* et la division *SS* « Das Reich » qui occupent initialement Yelnia. Timoschenko, quant à lui, réussit à développer une contre-attaque contre la tête de pont seulement trois jours après : elle frappe les troupes allemandes durant les deux semaines suivantes, alors même que la tête de pont de Yelnia, qui ne devait être que temporaire, n'a que peu d'atout défensif et n'offre qu'une capacité de ravitaillement ou de renforcement très difficile. Ces contre-attaques ont pour but de soulager les armées piégées dans Smolensk, objectif stratégique irréaliste jusqu'au 8 septembre. Car les Allemands vont montrer leur aptitude à la défensive, d'autant plus que le *Kessel* de Smolensk, proche, se réduisant, cela libère des unités d'infanterie qui peuvent être directement envoyées alimenter la bataille de Yelnia. Les Soviétiques vont pourtant s'acharner sur le saillant, attaquant parfois jusqu'à 12 fois par jour, et alors que les hommes de Guderian n'ont que peu de vivres et de munitions.

Évidemment, avec la chute de Smolensk, l'intérêt des attaques sur la tête de pont se réduit vite pour les Soviétiques. Mais, alors que les Allemands dispersent leurs forces blindées vers le nord et le sud, ainsi que leur aviation, laissant le *Heeresgruppe Mitte* perdre toute initiative sur le terrain, les Soviétiques sont bien décidés à s'en saisir. Ces derniers, reculant pas à pas le long de leurs lignes de ravitaillement, et les Allemands, au contraire, s'en éloignant, c'est le moment que choisissent les Soviétiques pour mener une offensive tout le long du front de von Bock. Ainsi, la 19e armée soviétique, soutenue par l'aviation et la 101e division blindée, réussit à pénétrer le front allemand sur 10 km de profondeur en franchissant le Vop, au nord-est de Smolensk. Tandis que l'artillerie soviétique pilonne le nord du saillant de Yelnia, Joukov, alors commandant du Front de réserve, décide de lâcher la 24e armée sur les défenses allemandes.



T-26 MODÈLE 1933

Unité non identifiée
Armée rouge
URSS, été 1941

Dans le même temps, les 50e et 53e divisions de cavalerie effectuent des raids en profondeur sur les arrières allemands. Les attaques soviétiques sont incessantes et les forces mobiles allemandes, occupées à repousser d'autres attaques vers Roslav, ne peuvent venir en aide aux fantassins allemands coincés dans la tête de pont de Yelnia. Le 30 août, après une préparation d'artillerie de 3 heures, les Soviétiques enfoncent la *23. ID* sur 10 km. Le 2 septembre, l'*OKH* et le *Heeresgruppe Mitte* s'accordent sur la nécessité d'évacuer le saillant : les *IX.* et *XX. Armee Korps* exécutent la retraite le 5 et, dans les jours qui suivent, 4 divisions de fusiliers soviétiques reprennent la ville. Il s'agit ici de la première défaite opérationnelle de la *Wehrmacht* depuis le début du conflit. Cette bataille va encore ralentir l'effort allemand, même si ce ralentissement résulte également de tiraillements stratégiques au sein du commandement germanique, qui n'arrive pas à se décider entre Kiev et Leningrad. Il n'empêche, même si Guderian parvient finalement à traverser le Dniepr ailleurs, il le fait avec deux semaines de retard.

HEERESGRUPPE SÜD

DOUBNO-ROVNO-BRODY

Dès les premiers jours de l'opération « Barbarossa », le *Heeresgruppe Süd* de Gerd von Rundstedt doit faire face à une puissante contre-attaque soviétique à l'ouest de l'Ukraine. En effet, c'est dans cette région que sont déployés une grande partie des corps mécanisés soviétiques et des meilleures unités de l'Armée rouge, Staline craignant que le point d'application principal de l'effort allemand ne se situe sur cet axe. C'est le Front du Sud-ouest du général soviétique Kirponos qui doit mener la contre-attaque, afin de ralentir l'avance du *Panzergruppe 1* du *Generaloberst* von Kleist et ses 728 *Panzer* et canons d'assaut. Ce Front est bien dirigé, dispose de certains des meilleurs équipements de l'Armée rouge et d'autres avantages découlant de la conviction de Staline que le sud sera le théâtre d'action principal des Allemands. Von Klesit a pour objectif Kiev, en passant par Lvov et Rovno. Pour s'y opposer, Kirponos dispose de 907 000 hommes, avec 4 armées (5e, 6e, 12e 26e) et 8 corps mécanisés (19e, 24e, 9e, 22e, 4e, 15e, 16e, 8e). La contre-offensive de Kirponos emploie plus précisément les 5e et 6e armées, et en particulier 5 de ses corps mécanisés, à savoir les 4e, 8e, 9e, 15e et 19e corps. Les corps mécanisés soviétiques doivent former une pince et nord et au sud du *Panzergruppe 1*, afin de le couper de ses arrières, et se rejoindre à Doubno. Les 9e et 19e corps sont déployés au nord-ouest de Rovno, tandis que les 8e et 15e corps mécanisés le sont au sud-ouest et au nord-est de Brody ; le 4e corps, en soutien, se déploie entre Sokal et Radekhov.

▲ Les deus photos : L'avance des unités blindées allemandes est rapide. Trop, même, pour les divisions d'infanterie, qui n'arrivent pas à suivre : la chaleur étouffante de l'été soviétique met à mal les *Landser* qui ne peuvent suivre le rythme. Il faut aux fantassins faire de nombreux arrêts afin de se reposer, laissant les unités mécanisées seules en avant pour tenir le terrain. Archives Caraktère

KV-1

Unité non identifiée
Armée rouge
URSS, été 1941

LES EFFECTIFS EN CHARS DU *PANZERGRUPPE 1*

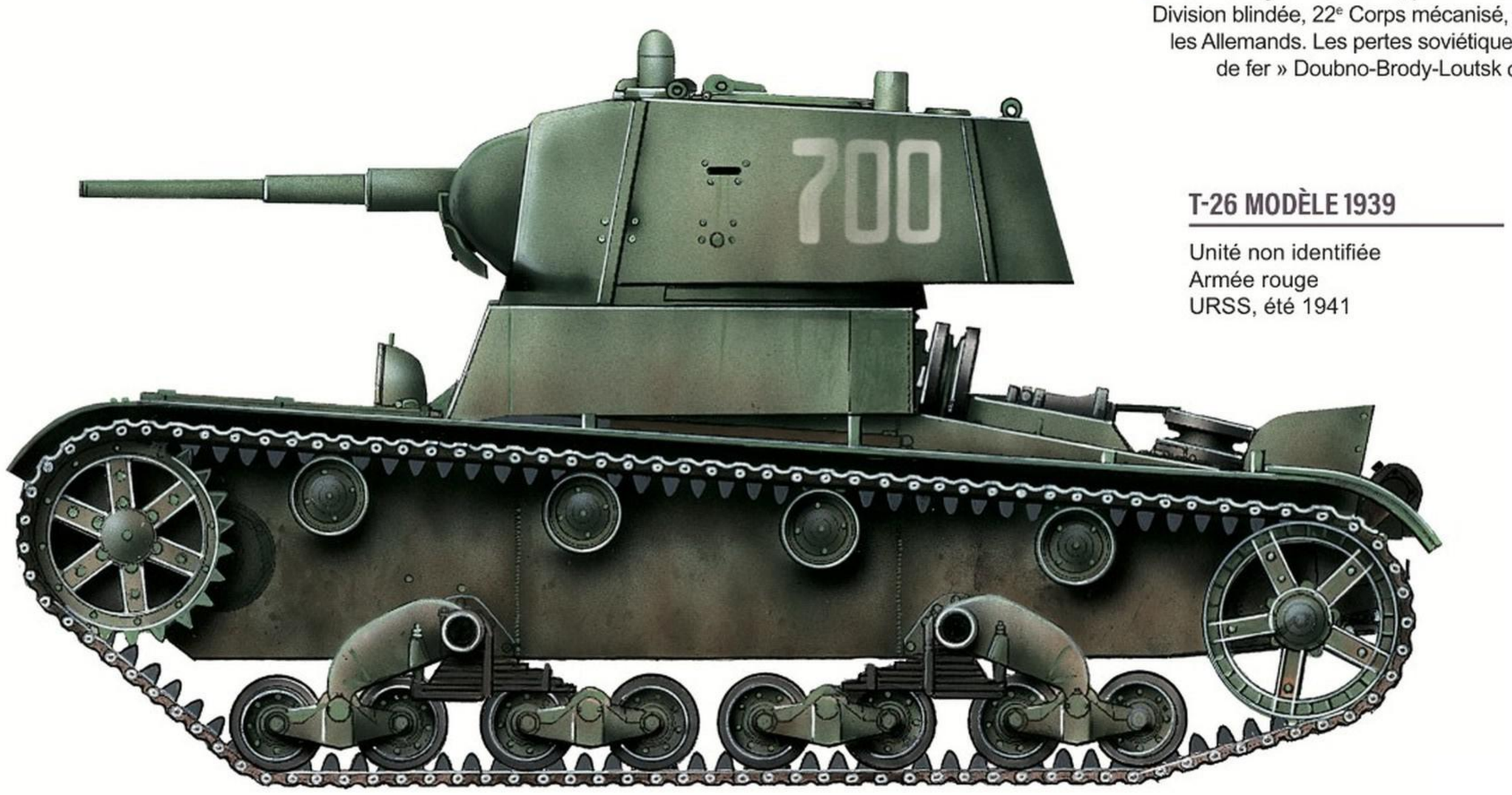
Panzerdivisionen	Unité	*Panzer I*	*Panzer II*	*Panzer III*	*Panzer IV* + chars de commandement	Total
9. Panzer	8	32	71	20	12	143
11. Panzer		45	71	20	10	146
13. Panzer		45	71	20	13	149
14. Panzer		45	71	20	11	147
16. Panzer		44	71	20	8	143
Total	8	211	355	100	54	728

SOURCE : Viktor J. KAMENIR, *The Bloody Triangle. The Defeat of Soviet Armor in the Ukraine*, June 1941, Zenith Press, 2008, p.7 (chiffres tirés de l'ouvrage d'A. Isaiev, *From Dubno to Rostov,* eux-mêmes tirés de Thomas Jentz, *Panzertruppen*).

L'objectif est l'encerclement du flanc nord du *Heeresgruppe Süd*, à savoir les *6.* et *17. Armee* à l'ouest de Doubno (en réalité, les Soviétiques ne semblent pas au courant que c'est bien un groupement de *Panzer* entier auquel ils font face). La bataille fait rage du 23 au 30 juin. Les Allemands se rendent compte que leurs canons antichars et les canons de leurs *Panzer* ne peuvent pas grand-chose contre les T-34/76 et les KV-1. Par contre, la *Luftwaffe* détruit les lignes logistiques et les postes de commandement des différents corps mécanisés soviétiques. La bataille est extrêmement fluide et confuse, en particulier côté Soviétique. En effet, Kirponos n'a que peu de renseignements fiables sur ce qu'il a devant lui. De plus, il attaque sans soutien aérien et, surtout, ses corps mécanisés engagent leurs unités de façon décousue et sans cohésion, les vagues de chars légers (BT-7 et T-26), attaquant frontalement des défenses allemandes qui les détruisent sans peine : les équipages, mal entraînés, peu expérimentés, sans radios pour coordonner leurs mouvements, ne peuvent grand-chose. Les unités blindées soviétiques sont alors isolées les unes des autres par les *Panzer*, bien plus manœuvriers, puis détruites les unes après les autres. Au point que Kirponos suspend l'attaque, car il croit que son flanc sud est tourné et en passe d'être encerclé, alors que ce sont ses troupes qui sont en train de couper en deux les forces allemandes. Cet atermoiement permet aux Allemands de retourner le contexte en leur faveur, et d'encercler et de détruire les forces soviétiques. Kirponos laisse sur le terrain au moins 800 chars, peut-être 1 500, les Allemands déplorant la perte irrémédiable de 80 *Panzer* et canons d'assaut, tandis que 200 sont immobilisés pour un long moment.

Cependant, l'action de Kirponos a permis de refuser à von Rundstedt d'effectuer des percées aussi efficaces que pour les deux autres groupes d'armées allemands. Les batailles autour de Doubno et de Rovno ont ralenti l'avance germanique pendant une semaine entière ; cependant, après la bataille, l'essentiel du corps de bataille mécanisé soviétique est détruit, laissant les mains libres aux Allemands au cours des semaines suivantes. Ainsi, le *Heeresgruppe Süd* se trouve en bonne position pour virer au sud, à l'ouest de Kiev, et tomber sur les arrières des Front du Sud-ouest et du Sud. Il n'y a plus de forces suffisantes pour défendre efficacement Kiev ou mener une contre-attaque en Roumanie comme le prévoyaient les plans d'avant-guerre. Plus aucune contre-offensive coordonnée n'est possible au niveau opérationnel après cette semaine sanglante, et ce, jusqu'en septembre. Cependant, bien que

▲ Dans la région de Loutsk, plusieurs chars T-26 de la 19e Division blindée, 22e Corps mécanisé, ont été détruits par les Allemands. Les pertes soviétiques dans le « triangle de fer » Doubno-Brody-Loutsk ont été terribles. DR



T-26 MODÈLE 1939

Unité non identifiée
Armée rouge
URSS, été 1941

EFFECTIFS DES CORPS MÉCANISÉS SOVIÉTIQUES

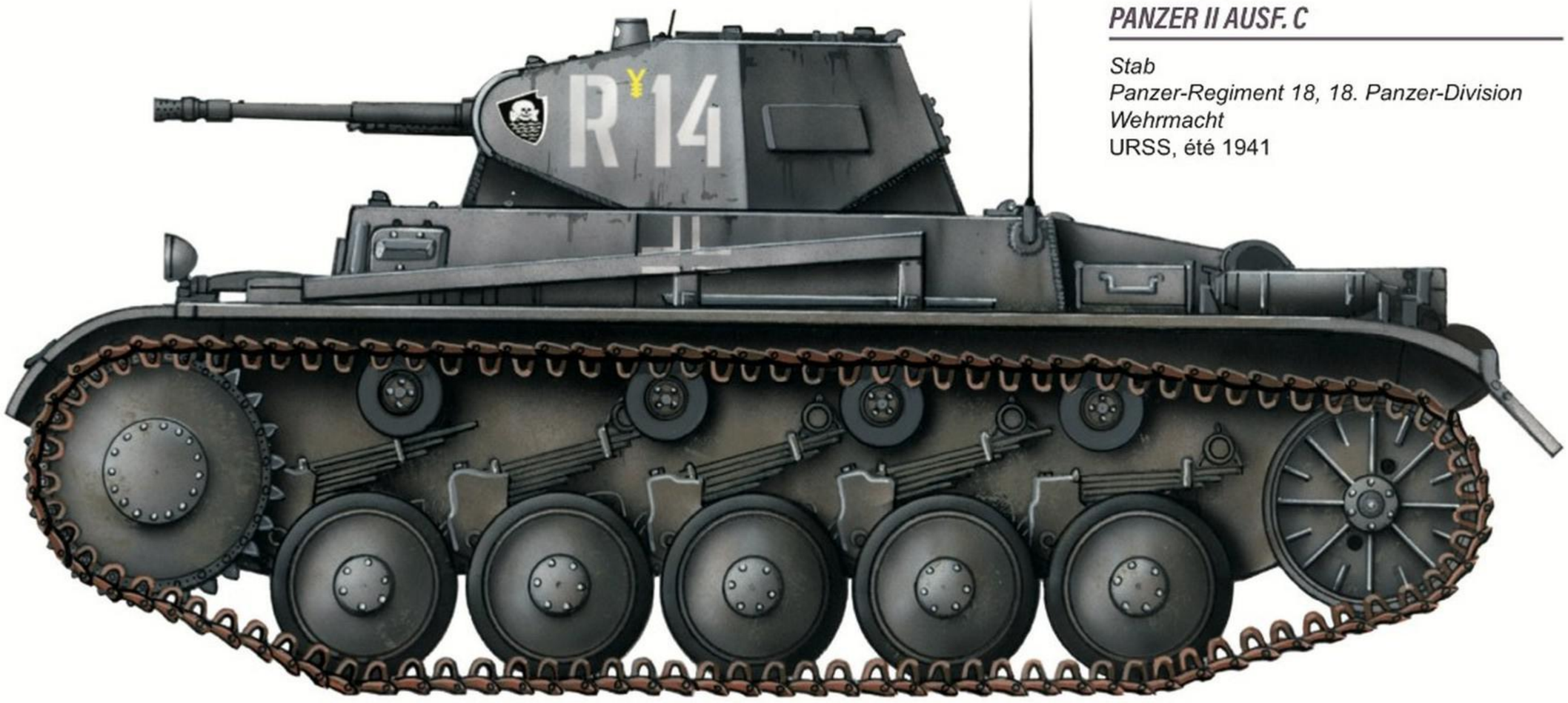
Corps soviétiques	Divisions soviétiques	Total de chars	Dont T-34 et KV
4e Corps mécanisé	8e division blindée	370	190
8e Corps mécanisé	7e division de fusiliers motorisée	132	0
9e Corps mécanisé	131e division de fusiliers motorisés	142	0
15e Corps mécanisé	10e, 37e divisions blindées, 37e et 212e divisions de fusiliers motorisés	749	136
19e Corps mécanisé	40e, 43e divisions blindées, 213e division de fusiliers motorisés	453	5
22e Corps mécanisé	19e, 41e divisions blindées, 215e division de fusiliers motorisés	712	31
Total		2 558	362

la première phase de « Barbarossa » ait vu la destruction du premier échelon stratégique soviétique, les soldats de l'Armée rouge ont fait preuve d'une ténacité qui laissent les Allemands songeurs.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Les contre-attaques soviétiques de la première moitié de la campagne, qui suivent les plans érigés avant-guerre, échouent toutes à cause d'un manque de maîtrise du commandement et du contrôle, d'un manque d'expérience, et d'une plus grande maîtrise tactique et opérationnelle allemande. L'Armée rouge commence alors une seconde phase de contre-mesures, en particulier celles portant le nom de Timoshenko, le long de l'axe visant Moscou. Cependant, ces contre-attaques utilisent des forces normalement dévolues à des manœuvres opérationnelles pour assumer des missions tactiques, gaspillant ainsi des moyens pour des résultats apparemment minces. Ce sont pourtant bien les incessantes et constantes contre-attaques soviétiques, s'apparentant à une technique des mille coupures de couteau entraînant la mort, qui aurait sauvé l'URSS : refusant à la *Wehrmacht* de conclure le conflit en moins de 4 mois, l'Armée rouge a entraîné Hitler dans une guerre d'attrition qu'il devra mener jusqu'en 1945. Une guerre qu'il est impossible, pour le *Reich*, de gagner. La tactique des contre-attaques systématiques, si parfois elle a été appliquée en dépit du bon sens, a bel et bien été le « grain de sable » qui a grippé la formidable machine de guerre allemande, qui s'est lancée dans une entreprise bien trop grande pour ses capacités. Une erreur fatale pour Hitler et le *III. Reich*. ■

▼ Dans la région de Brody, deux T-34/76 M 1941 et un BT-7 ont été perdus alors qu'ils traversaient (?) une rivière. Ils appartiennent à la 27e Division blindée du 7e Corps mécanisé de la 20e Armée. DR



PANZER II AUSF. C

Stab
Panzer-Regiment 18, 18. Panzer-Division
Wehrmacht
URSS, été 1941

PAR LOÏC BECKER

NARVIK

LA PREMIÈRE DÉFAITE ALLEMANDE

Une équipe française de FM 24/29 surveille les environs dans la région de Narvik. Si la cadence de tir n'est pas celle d'une mitrailleuse, ce fusil-mitrailleur améliore néanmoins la puissance de feu de la section française. ©ECPAD/France/Photographe inconnu

Qui se souvient véritablement de la bataille de Narvik, en avril 1940 ? Ce véritable « front oublié », relégué aux oubliettes de l'Histoire par le séisme de la campagne de France, est pourtant à contrepied du désastre franco-britannique de ce printemps 1940. Alors que les deux camps sont en guerre depuis plusieurs mois, c'est sur la côte norvégienne que les Alliés vont affronter pour la première fois les Allemands – et en ressortir vainqueurs. Mais le déclenchement de l'invasion de la France va mettre un coup d'arrêt à cette campagne et forcer les Franco-britanniques à se retirer afin de défendre le territoire national…

POURQUOI LA NORVÈGE ?

Souligner que la première victoire terrestre des Alliés sur les troupes du *III. Reich* a eu lieu à plus de 2000 kilomètres des côtes françaises a de quoi surprendre. De même que l'intérêt d'y déployer plusieurs milliers d'hommes et des dizaines de chars, pour un petit port de pêche tranquille près du cercle polaire. Et pourtant : loin des apparences, le port de Narvik est un point de passage obligé pour un matériau essentiel à l'économie européenne… le minerai de fer. Extraite principalement en Suède, cette ressource est vitale pour les industries européennes toujours plus gourmandes, notamment pour l'Allemagne dans le cadre de son réarmement [1]. Lors des mois d'été, le minerai transite par les ports suédois, mais ces derniers sont pris dans les glaces en hiver et donc impraticables. C'est là que Narvik présente un intérêt majeur : relié aux mines de fer suédoises par une voie ferrée neuve, il reste praticable en hiver pour acheminer ce fameux minerai.

Paris et Londres dépendent moins du minerai de fer suédois, mais comprennent très vite l'intérêt de « couper » cette route aux Allemands afin de les asphyxier. Marqués par le terrible blocus infligé à leur pays lors de la Grande Guerre, plusieurs officiers allemands de haut rang comme l'amiral Raeder souhaitent préserver absolument cette source de minerai. Sur le plan stratégique, Dönitz, le patron de la *U-Bootwaffe*, lorgne avec intérêt sur le port de Trondheim pour que ses sous-marins profitent des côtes norvégiennes morcelées par les fjords. Enfin, au début de l'année 1940, l'*Abwehr* enfonce le clou en fournissant au haut-commandement allemand un extrait d'une réunion ministérielle britannique du 19 septembre 1939 où a été discutée l'intérêt d'une intervention militaire en Norvège. Même si le pays est neutre, les risques sont trop grands : le 5 février 1940, les Alliés tombent d'accord pour occuper Narvik et sécuriser la voie de chemin de fer reliant le port aux mines de fer… Uniquement si les Allemands passent à l'action, car la Norvège est un pays neutre et Paris et Londres redoutent toute action préventive qui pourrait nuire à leur image, notamment auprès des États-Unis. Ironie du sort, les Allemands lancent discrètement le même jour un groupe de travail pour planifier l'invasion du pays…

DES FORCES EN PRÉSENCE DÉSÉQUILIBRÉES

Devant ce risque, les Alliés mettent sur pied un corps expéditionnaire auquel participent Français, Polonais et Britanniques et organisé comme suit :

- **Forces britanniques :**
  24th Infantry Brigade (quatre bataillons)
- **Forces franco-polonaises :**
  1ère division légère de chasseurs (commandée par le général de brigade Béthouart)
  - 27e demi-brigade de chasseurs alpins
  - 5e demi-brigade de chasseurs alpins
  - 2e groupe autonomie d'artillerie coloniale
  - 342e compagnie autonome de chars de combat
  - 14e compagnie antichars
  - 13e demi-brigade de la Légion étrangère (lieutenant-colonel Magrin-Vernerey, qui prendra le nom de Monclar)
  - Brigade autonome de chasseurs de Podhale [3]

▼ Majoritairement originaires d'Autriche, les hommes de la *3. Gebirgsjäger-Division* sont les candidats parfaits pour les opérations autour de Narvik. Cependant, ils sont largement en sous-effectifs par rapport aux Alliés et surtout sous la menace de la *Royal Navy*. NIOD

L'ARMÉE NORVÉGIENNE, DE DIFFICULTÉS EN DIFFICULTÉS

Au début des années 1920, le gouvernement norvégien cherche à réduire ses dépenses militaires et le parti travailliste, prenant le pouvoir une décennie plus tard, a pour projet de remplacer l'armée norvégienne par une force de police [2]. Si cette idée est abandonnée en 1935 au vu de la situation géopolitique, les quinze années de réductions budgétaires ont fortement dégradé l'efficacité des forces norvégiennes : le service militaire est passé de 144 jours en 1918 à 60 en 1935 et le nombre d'officiers a diminué de 60%. L'armement n'a pas été modernisé et demeure quasi-identique à celui du début du siècle. Enfin, sur le plan des effectifs, seuls 90 000 hommes à travers le pays sont mobilisables en cas d'urgence, à un rythme particulièrement lent. Le 8 avril, alors que les Allemands sont aux portes du pays, seuls 13 000 hommes seront appelés à rejoindre leurs unités. Une seule unité, la 6e division d'infanterie (commandée par le général Fleischer), fait office de fer de lance et affiche un niveau de préparation et d'équipement sans commune mesure au sein des forces armées norvégiennes début avril 1940.

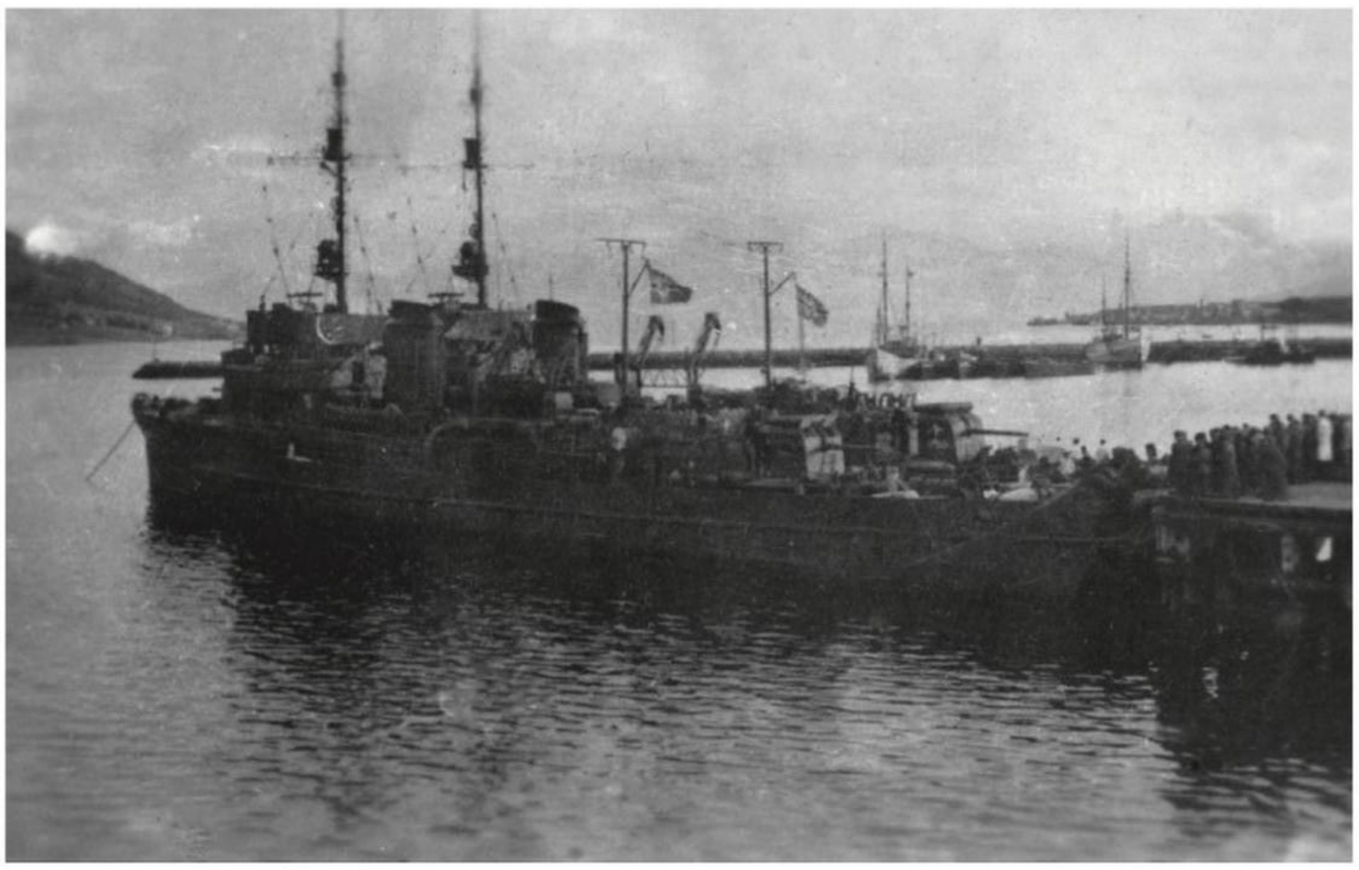
[1] En 1938, 45% du minerai de fer consommé par l'industrie allemande provient de Suède.

[2] Voir Wiacek (J.), « Narvik, la brigade Podhale », *Batailles & Blindés* n°111, Éditions Caraktère, déc. 2022-jan. 2023.

[3] Les travaillistes norvégiens sont alors persuadés qu'une armée faible est la meilleure assurance pour ne pas subir de coup d'État.

▲ L'armée norvégienne est loin d'être la plus moderne du Grand nord en 1940 : elle est encore équipée de nombreux matériels du début du siècle, comme cette mitrailleuse Colt M29. NHM

▼ À leur arrivée, chaque destroyer allemand décharge ses quelques centaines d'hommes afin d'occuper Narvik le plus rapidement possible. L'absence de résistance de la garnison norvégienne va fortement accélérer la capture de la ville. NHM



Ces 24 000 hommes (auxquels il faut rajouter les Norvégiens) sont appuyés par des forces navales franco-britanniques, mais aussi des bâtiments polonais.
Côté allemand, les effectifs sont beaucoup plus faibles puisque le *Gebirgsjäger-Regiment 139* (*3. Gebirgs-Division*) ne débarque qu'avec trois *Abteilungen*, soit environ 2000 hommes commandés par le *Generalleutnant* Dietl [4].

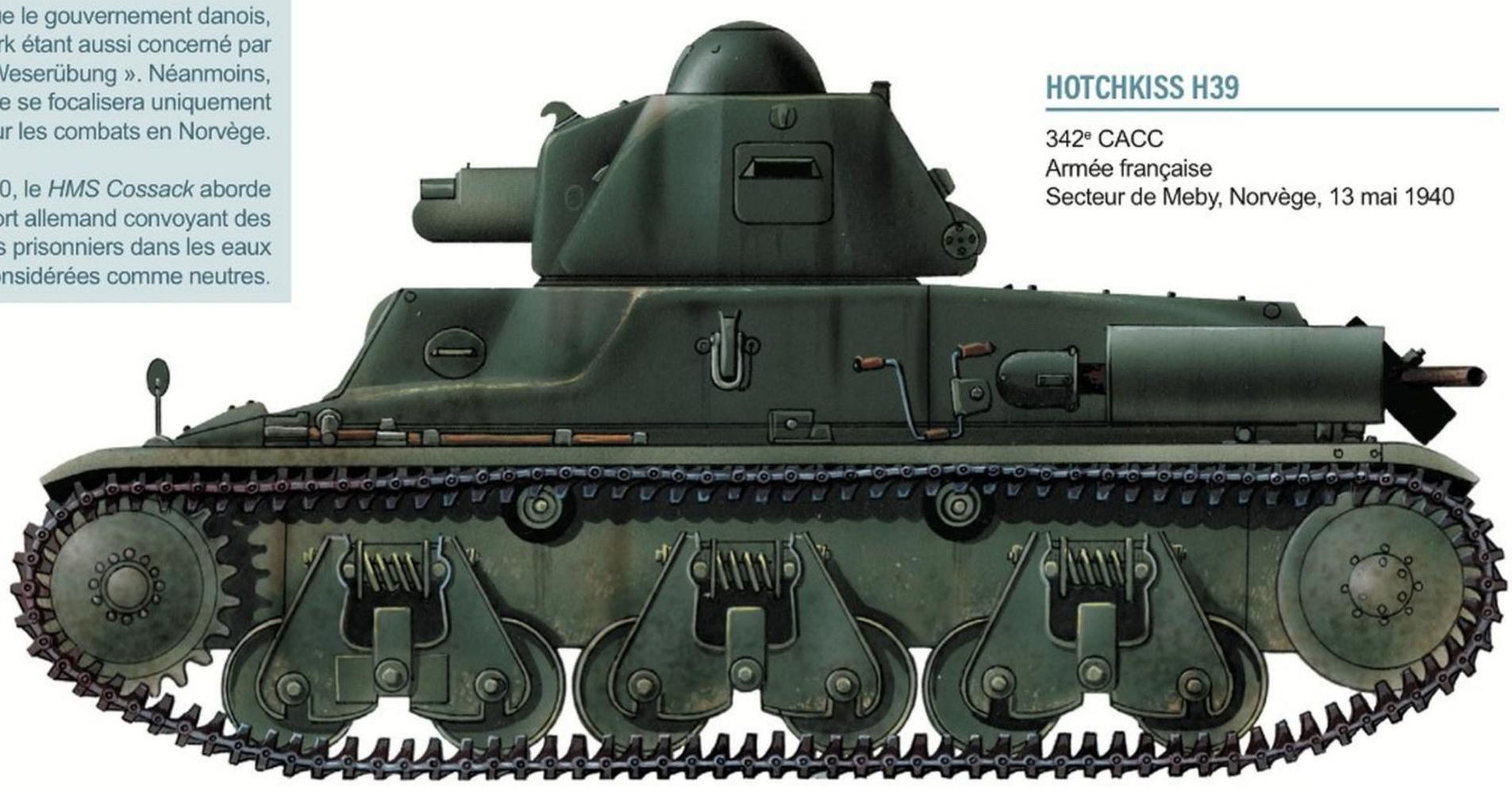
« WESERÜBUNG » EST LANCÉE

Le 9 avril 1940, le gouvernement norvégien [5] reçoit à l'aube un message de Berlin lui annonçant que la *Wehrmacht* (le nom de code de l'opération étant « Weserübung ») allait débarquer sur son sol pour « protéger la neutralité du pays contre l'agression franco-britannique ». Dans les faits, le motif est caduc car ni Londres ni Paris n'a envoyé de troupes sur le terrain, mais il faut souligner que de nombreux incidents entre les marines respectives ont eu lieu dans les eaux norvégiennes depuis le début de l'année – l'incident de l'*Altmark* étant le plus important [6]. Alors que les Allemands se dirigent vers Oslo et y débarquent, dix destroyers battant pavillon à croix gammée (et transportant les *Gebirgsjäger*) se présentent devant Narvik et coulent les deux garde-côtes cuirassés norvégiens (le *Norge* et l'*Eidsvold*).
Dietl et ses hommes débarquent rapidement, accueillis par le consul allemand de Narvik sur le quai, puis se dirigent vers la ville. Il rencontre alors le colonel norvégien Sundlo, responsable de la défense de la ville depuis 1933, et lui donne une demi-heure pour remettre Narvik aux mains des Allemands. Or, le Norvégien affiche une certaine sympathie pour l'Allemagne nazie et hésite à suivre les ordres de son supérieur Fleischer lui ordonnant de résister à l'invasion. Après un coup de téléphone au QG où un officier lui dit de « décider au mieux », Sundlo, impressionné par le déploiement de forces allemand, donne l'ordre à ses hommes de ne pas résister.
Cette décision est mal prise par certains de ses officiers, qui parviennent à contacter Fleischer pour le prévenir de la trahison de Sundlo : ce dernier est alors démis de ses fonctions et le major Omdal reçoit l'ordre de quitter la ville avec son bataillon pour défendre la ligne de chemin de fer. La ville tombe donc sans combats aux mains des *Gebirgsjäger* de Dietl en l'espace de quelques heures, mais ces derniers n'ont pas les effectifs ni les moyens de sécuriser la liaison ferroviaire avec la Suède.

[4] Voir « Eduard Dietl, le Rommel du grand Nord », *Ligne de front* n°39, Éditions Caraktère, nov.-déc. 2012.

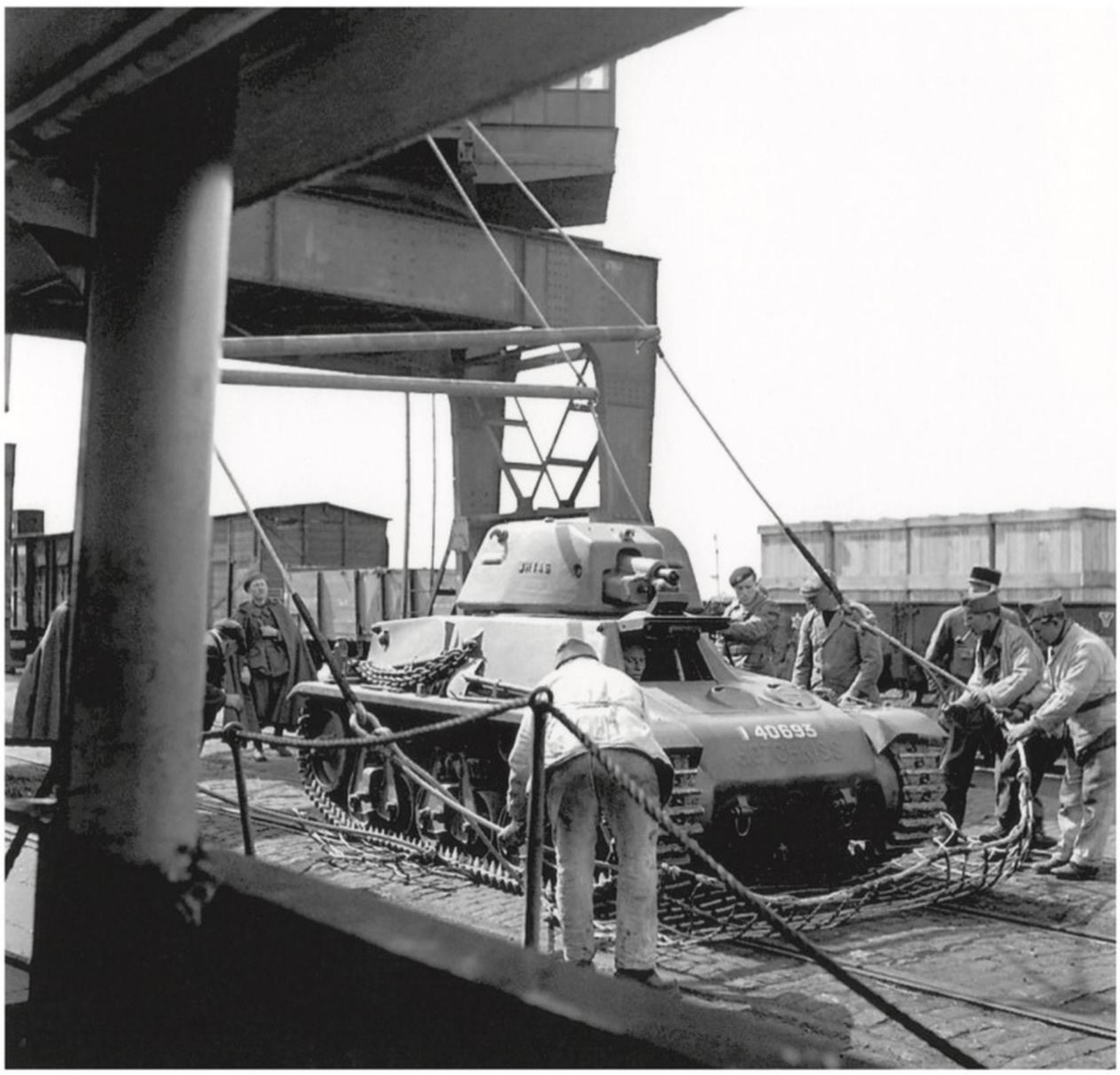
[5] Ainsi que le gouvernement danois, le Danemark étant aussi concerné par l'opération « Weserübung ». Néanmoins, cet article se focalisera uniquement sur les combats en Norvège.

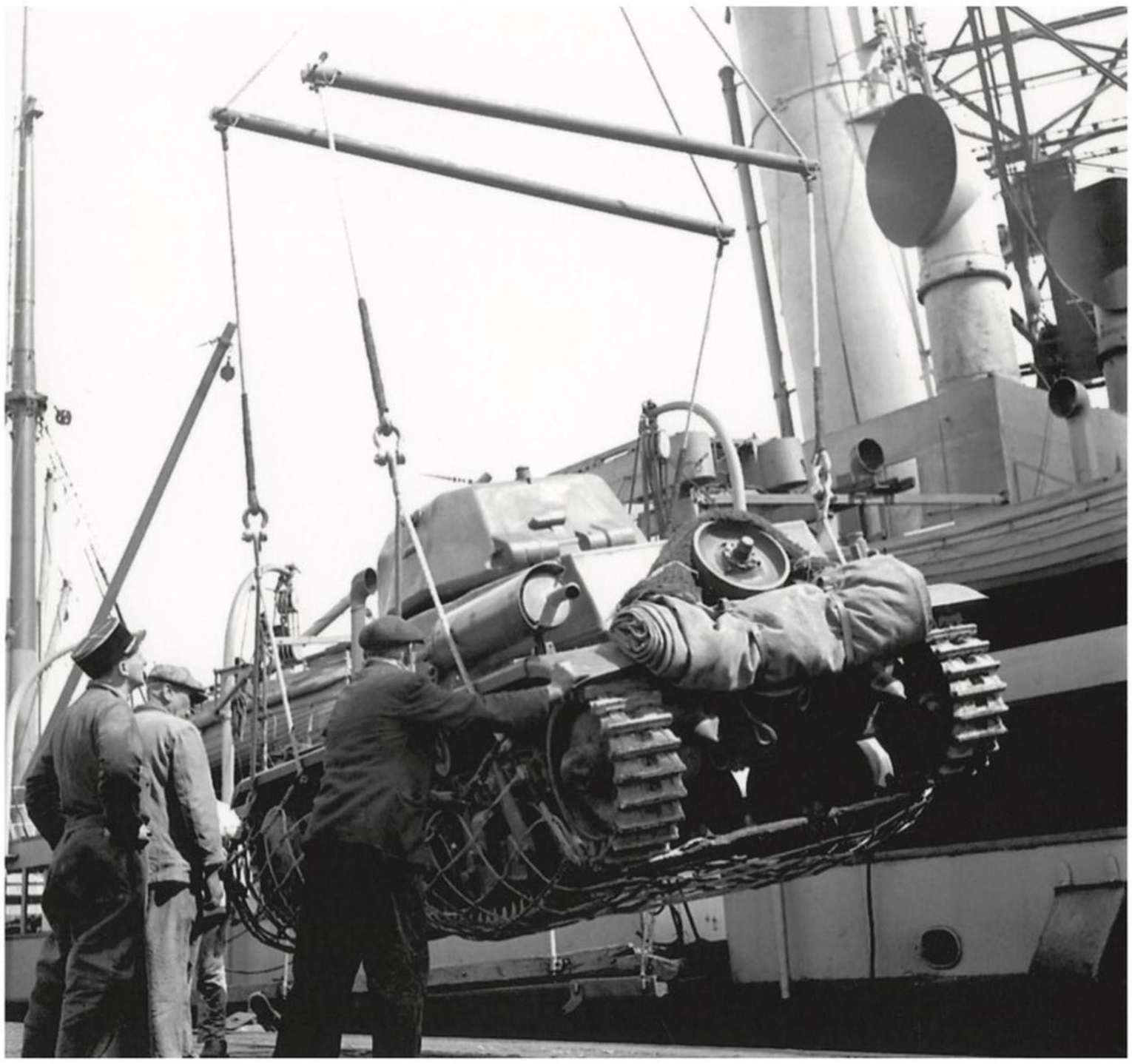
[6] Le 16 février 1940, le *HMS Cossack* aborde l'*Altmark*, un transport allemand convoyant des marins britanniques prisonniers dans les eaux norvégiennes, considérées comme neutres.



HOTCHKISS H39

342e CACC
Armée française
Secteur de Meby, Norvège, 13 mai 1940





▲ Les deux photos : Chargement des Hotchkiss H39 de la 342e CACC avant leur départ pour Narvik. Pour plus de facilités, le tourelleau du chef de char a été retiré. Ce char de 13 tonnes va pleinement jouer son rôle de blindé d'infanterie en Norvège ! ©ECPAD/France/Photographe inconnu

Le 10 avril 1940 à l'aube, cinq destroyers britanniques remontent le fjord de Narvik et surprennent la marine allemande sur place. Depuis le rivage, Dietl assiste au carnage : en l'espace de quelques heures, 9 navires allemands (dont deux destroyers et un navire de munitions) sont envoyés par le fond, quatre autres étant fortement endommagés. Les Britanniques perdent quant à eux deux destroyers, un troisième subissant des dégâts majeurs, mais souhaitent conserver l'initiative. Trois jours plus tard, la *Royal Navy* fait son retour avec un cuirassé (le *HMS Warspite*), neuf destroyers et un porte-avions : de nouveau, la *Kriegsmarine* perd huit destroyers et un *U-Boot* pour trois destroyers britanniques endommagés [7].

UNE SITUATION CATASTROPHIQUE POUR DIETL

Le 13 avril au soir, Dietl a de quoi être inquiet : les éléments de la *Kriegsmarine* présents à Narvik ont été rayés de la carte et les batteries côtières rendues hors service par les canons du *HMS Warspite*. Plusieurs navires de ravitaillement ont aussi été envoyés par le fond avec leur précieuse cargaison. Les marins rescapés sont amenés à terre et mis à contribution, armés grâce à la découverte de fusils norvégiens destinés à la mobilisation.

Après cette victoire, les Britanniques décident de préparer un débarquement tout en profitant de la présence des canons du *HMS Warspite*. Or la météo est loin d'être à l'avantage des assaillants : la neige n'a pas encore fondu… et les Britanniques n'ont pas suffisamment de navires de débarquement. Le second échelon, composé de troupes françaises, ne sera quant à lui sur zone qu'au début du mois de mai. Vers le 20 avril, des éléments des *Irish Guards* se trouvent à quelques kilomètres au nord de Narvik, prêts à intervenir… mais une tempête de neige, qui va durer cinq jours, se lève. Le 24, Narvik est bombée par la *Royal Navy* afin de démolir les positions défensives allemandes. Le commandement franco-britannique signale qu'il pourra démarrer ses opérations de débarquement une fois que les Norvégiens auront monté leur contre-attaque. C'est au nord de Narvik, près de Gratangen, que Fleischer décide de passer à l'attaque dès le 23 afin de couper toute retraite possible aux forces allemandes dans le secteur. Le dispositif allemand s'étend sur plusieurs dizaines de kilomètres, les officiers craignant la mobilité des unités à ski norvégiennes. Le 24, les Norvégiens s'élancent à l'assaut alors que la neige tombe fortement ; si l'attaque échoue, les *Gebirgsjäger* reçoivent l'ordre de se replier et abandonnent le terrain aux assaillants. Épuisés, les Norvégiens se reposent dans des habitations autour de Gratangsbotn et se font surprendre par une contre-attaque allemande, les *Gebirgsjäger* utilisant des civils norvégiens comme boucliers humains.

[7] Les pertes allemandes en destroyers représentent alors 50% de l'effectif de ce type de navire de la *Kriegsmarine*. Pour le détail des combats navals, voir Vangansbeke (L.), « Destroyers contre *Zerstörer*, les deux batailles de Narvik », *Los !* n°35, Éditions Caraktère, nov.-déc. 2007.

Pour le commandement norvégien, la retraite est inévitable, mais les Allemands ne réoccuperont pas Gratangsbotn.

Le signal est cependant donné et les Franco-Britanniques commencent à débarquer autour de Narvik, profitant des fjords au nord et au sud du port pour pénétrer dans l'arrière-pays. Mais sans commandement unifié, Norvégiens, Britanniques et Français ne parviennent pas à définir d'approche commune pour reprendre la voie de chemin de fer. La progression au nord de Narvik est lente, mais couronnée de succès notamment du côté des Norvégiens qui, appuyés par les Français sur leur flanc droit, repoussent les *Gebirgsjäger* petit à petit. La situation est complètement différente au sud du port, où les Alliés ne progressent pas, gênés par le relief et les positions défensives établies par les Allemands.

▲ Les Allemands ne perdront pas uniquement des navires de combat à Narvik, mais aussi plusieurs cargos chargés de ravitaillement destinés aux hommes de Dietl. Le coup sera dur. DR

PARIS ET LONDRES VEULENT DES RÉSULTATS

Malgré la vaillance des chasseurs alpins, des légionnaires, des Polonais et des Norvégiens, les gouvernements alliés trouvent que la progression est trop lente et pressent Béthouart de monter une action plus vigoureuse. Ce dernier s'oppose à une attaque frontale de Narvik, qu'il juge trop risquée, et rejoint ainsi les vues du commandement britannique. Le 9 mai, le commandant français couche ses intentions sur le papier : « Nous procéderons en deux temps. D'abord, nous nous assurerons de la presqu'île d'Oijord, qui borde le fjord où se trouve Narvik, terminus de la voie de chemin de fer apportant le minerai de Suède. Dans un deuxième temps, bondissant au-dessus du *Rombaksfjord*, nous prenons la défense allemande de flanc [...]. Nous allons donc débarquer dans un premier temps à Balangen, sur l'île de Harstad. Ce sera notre base de départ pour notre débarquement sur le continent. »

Pour ce faire, Béthouart va employer les grands moyens et notamment les Hotchkiss H39 de la 342e CACC… qu'il faut cependant amener sur les navires et débarquer. Et en mai 1940, embarquer, transporter puis débarquer un char est loin d'être une sinécure, même s'il s'agit d'un « petit » Hotchkiss H39 de 13 tonnes !

▲ Eduard Dietl (1890-1944), nazi convaincu et fanatique (il fait partie des premiers adhérents du *NSDAP*), est nommé à la tête de la *3. Gebirgs-Division* à partir de 1939. Il combattra en Scandinavie jusqu'à sa mort dans un accident d'avion en 1944. DR

▶ Autre cliché d'un des Hotchkiss de la 342e CACC, avec ses soldats britanniques curieux aux alentours. IWM

▲ Au vu du terrain morcelé et montagneux, la mise en batterie de l'artillerie est loin d'être simple ! Cela laisse toute latitude aux mortiers (ici, un mortier de 60 mm d'un BCA) qui sont beaucoup plus faciles à installer et à manœuvrer. ©ECPAD/France/Photographe inconnu

L'objectif désigné par Béthouart est le village côtier de Bjerkvik, situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Narvik. Le 13 mai 1940, alors que les forces allemandes ont envahi la Belgique et la France, trois H39 débarquent avec le 1er bataillon de la 13e DBLE à Bjervik et écrasent la garnison allemande, incapable de riposter. La situation manque cependant de tourner au vinaigre, car le premier H39 du lieutenant Coloby touche terre trop tôt ; l'équipage est incapable de se repérer à cause des habitations enflammées par les tirs britanniques. Après plusieurs allers-retours dans le village et des échanges de tirs, l'engin du lieutenant Coloby ne retrouvera les légionnaires et les deux autres chars qu'une demi-heure plus tard… les renforts ayant débarqué plus au sud, dans un secteur beaucoup moins bien défendu.

Deux autres [8] H39 accompagnent le 2e bataillon de la 13e DBLE près de Meby et bousculent les défenses allemandes. Partout, les *Gebirgsjäger* abandonnent le terrain, incapables de résister à la progression des Français. Seuls les Polonais connaîtront de graves soucis à cause de la météo et ne parviendront à Bjerkvik depuis l'ouest qu'une fois le village entre les mains des Français. Avec la pression franco-norvégienne et celle de la Légion ainsi que des H39 au sud, les Allemands au nord de Bjerkvik sont dans une situation catastrophique… Mais c'est sans compter les problèmes de communication entre Français et Norvégiens, qui leur permettent d'éviter l'encerclement à un cheveu près. Le résultat est quand même à la hauteur des espérances des Alliés : le nord de Narvik est entre leurs mains, et la seconde partie du plan de Béthouart peut se dérouler.

LES BRITANNIQUES SE REDÉPLOIENT

Devant ce succès, les Britanniques décident de se redéployer plus au sud afin de couper la route aux unités allemandes progressant depuis Trondheim, au sud de Narvik. Alors que le *Lieutenant-General* Auchinleck, commandant des forces terrestres britanniques, se dirige vers le sud, Béthouart reçoit le commandement général des forces polonaises et françaises autour de Narvik – avec pour objectif de collaborer avec les Norvégiens.

▲▲ Ces soldats norvégiens se reposent avant la bataille. Ceux de la 6e division se battront comme des lions pour libérer Narvik. NHM

▶ Ces *Gebirgsjäger* traversent un fjord à Narvik sur des canots pneumatiques. La prédominance de la *Royal Navy* et la destruction des éléments de la *Kriegsmarine* sur place vont fortement gêner les déplacements allemands dans la région. DR

[8] Seuls cinq H39 de la 342e CACC participeront effectivement au débarquement du 13 mai, car les navires britanniques les convoyant n'ont pas la place pour embarquer tous les engins.

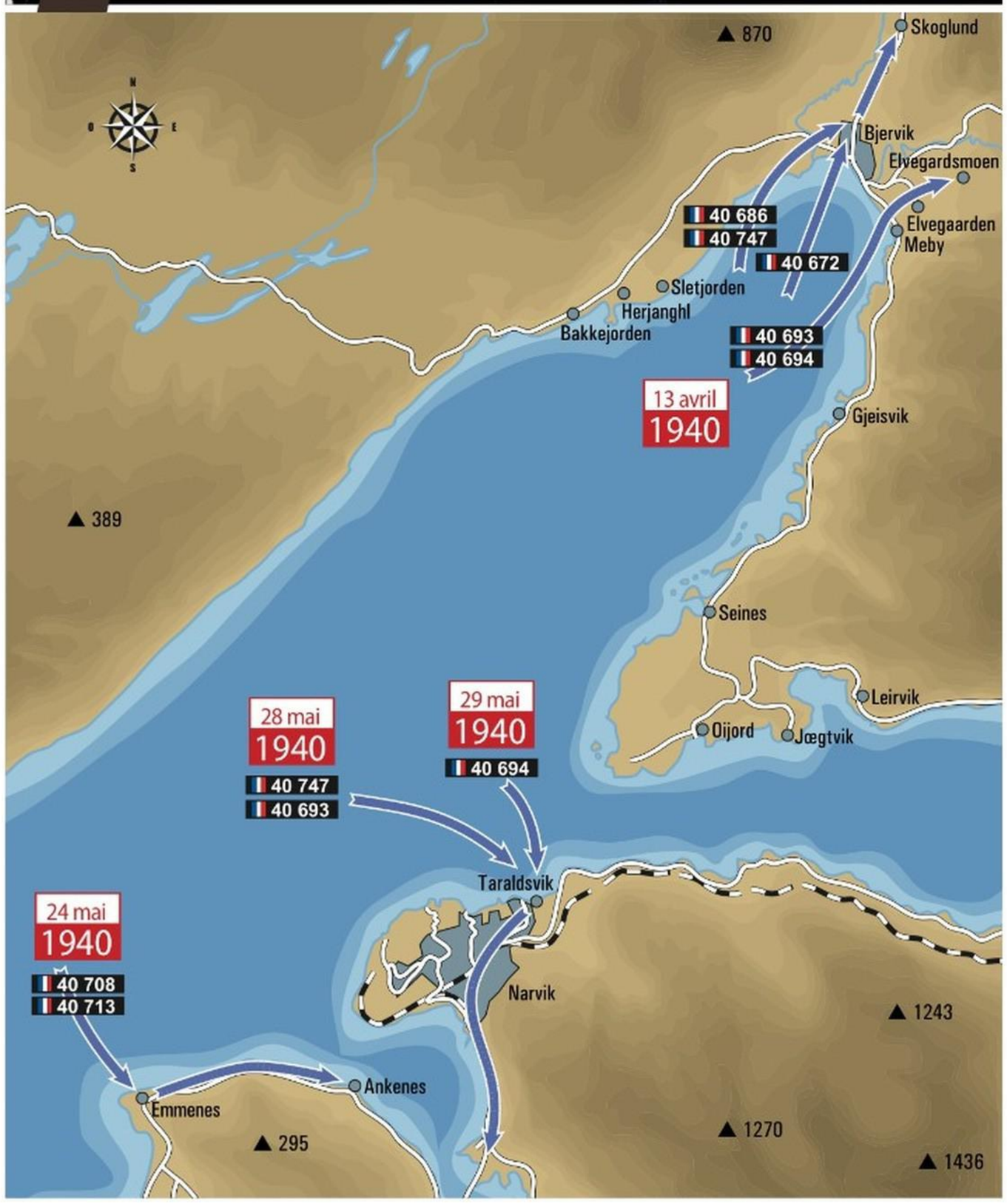
Le 19 mai, le plan pour capturer le port de Narvik est arrêté sous la forme d'une très classique manœuvre en étau par le nord puis par le sud. Au sud de la ville, les Polonais, soutenus par des éléments de la 342e CACC, fonceront vers Ankenes puis Narvik tandis qu'au nord trois bataillons (deux français, un norvégien) débarqueront près d'Ornes. Le 24 mai, deux Hotchkiss H39 sont débarqués à Emmenes afin d'appuyer les Polonais lors de l'opération à venir. Les équipages les camouflent rapidement afin qu'ils échappent aux yeux de la *Luftwaffe* omniprésente, puis établissent un dépôt de carburant dans les environs. Enfin, les deux chefs de char prennent contact avec leurs camarades polonais qui vont participer à la poursuite des troupes allemandes vers Narvik. Le plan d'encerclement du port norvégien s'est presque déroulé sans accrocs : malgré la résistance allemande au nord de Bjervik, la progression alliée s'est faite rapidement. Au sud-ouest de Narvik, le 12e BCA est relevé par les Polonais qui se préparent à foncer sur Ankenes ; au nord, la presqu'île d'Oijord tombe entre les mains des Français. Acculée, la garnison allemande court un grave danger malgré l'appui constant de la *Luftwaffe*. La *Royal Navy* dispose de la maîtrise des mers et ses navires n'ont de cesse de pilonner toute position allemande gênant la progression des troupes alliées.

L'ÉTAU SE RESSERRE

Si la situation en Norvège est en faveur des Alliés, celle du front français l'est bien moins. L'état-major cherche des troupes fraîches et expérimentées, dont est composé exclusivement le corps expéditionnaire français en Scandinavie. De plus, l'évolution du front français rend caduc tout succès dans le Grand nord : quel intérêt y a-t-il à couper la route du fer alors que les armées franco-britanniques reculent en France ?

Alors que Béthouart se prépare à donner l'assaut sur Narvik, un message de Paris lui parvient : il doit rembarquer et se rediriger vers la France avec ses hommes. C'est un véritable coup de massue pour l'officier expérimenté qui jusque-là montrait un véritable talent dans la conduite des opérations contre les hommes de Dietl. Afin de ne pas abandonner tout effort, Béthouart demande et obtient de capturer Narvik afin d'y saboter les installations portuaires. Le 28 mai à 3h du matin, deux H39 de la 2e section embarquent sur des barges à Saegnes et se dirigent vers Narvik. Au même moment, les navires britanniques et les pièces d'artillerie françaises ouvrent un feu d'enfer sur les positions allemandes au nord du port norvégien. Les deux blindés français débarquent sur la plage d'Orneset avec le I/13e DBLE ; les défenseurs allemands sont soit anéantis par les obus, soit obligés de se replier vers le tunnel de chemin de fer. La tête de pont est très vite installée… Mais les H39 rencontrent plusieurs problèmes : tout d'abord, face à la plage se trouve une levée de terre d'environ deux mètres, impossible à franchir pour eux. Qu'à cela ne tienne : les chars contournent, traversent un torrent… puis tombent dans un bourbier composé de terre, de boue et de galets. Malgré les efforts des équipages, rien n'y fait : les deux Hotchkiss ne peuvent plus avancer avec les légionnaires. Il faudra attendre midi pour que des soldats français arrivent à leur hauteur, sans pour autant que leurs efforts soient récompensés.

DÉBARQUEMENTS DES CHARS DE LA 342e CACC - AVRIL/MAI 1940



Ces soldats allemands s'abritent derrière un obstacle lors des combats autour de Narvik. Malgré l'appui de la *Luftwaffe*, la défense du port sera très compliquée pour les hommes de Dietl. Bundesarchiv Bild 146-1984-105-13A

Le II/13e DBLE a quant à lui progressé davantage, atteignant les hauteurs de Narvik. Les Français vont cependant marquer une pause afin de laisser aux Norvégiens du bataillon « Hylmo » l'honneur de pénétrer les premiers dans la ville. De furieux combats s'ensuivent, les Allemands s'accrochant à chaque maison transformée en forteresse. À 19h, la gare passe sous pavillon allié : la pression franco-norvégienne a obligé Dietl à ordonner à ses hommes de se replier vers l'est en suivant la voie ferrée.

Près d'Ankenes, les chasseurs polonais s'élancent eux aussi à l'assaut avec l'appui des deux H39, mais leur progression est beaucoup plus mesurée car les Allemands sont solidement retranchés. Si Ankenes n'est pas pris, les Polonais ont néanmoins capturé une position surplombant les Allemands, ce qui pousse les *Gebirgsjäger* au repli. Le lendemain, le H39 du lieutenant Divry ouvre la route aux Polonais, et les deux chars s'approchent des maisons… Sans subir aucun tir. Et pour cause : Dietl a ordonné l'évacuation d'Ankenes dans la nuit. Le 30 mai, la progression vers le centre de Narvik reprend, les légionnaires repoussant violemment les Allemands vers l'est, où se trouve la frontière suédoise. Le 31, les Polonais rattrapent leur retard et entrent dans la bataille.

◥ Les *Gebirgsjäger* recevront bien des renforts amenés par parachutes, mais c'est loin d'être suffisant pour rétablir la parité avec les troupes alliées. ©ECPAD/Photographe inconnu

▶ Des prisonniers allemands fraîchement capturés circulent sous bonne garde. Contrairement aux Français, ils sont loin d'être correctement équipés contre le froid. La scène a probablement été prise dans la région d'Ankenes, les soldats britanniques qui encadrent ces captifs appartenant alors au *2th South Wales Borderers*. DR

▼ Des soldats britanniques, parmi lesquels figure un *MP* (policier militaire), échangent quelques mots avec un équipage français de la 342e CACC. IWM

▲ Une patrouille française à skis se dirige vers son objectif au début du mois de mai 1940 à Narvik. Les BCA sont des unités parfaitement adaptées à cet environnement… et l'équivalent français des *Gebirgsjäger* de Dietl. NHM

▶ DLe H39 n°40686 dans une mauvaise posture à Bjervik ! Après avoir glissé dans le fossé, il casse une chenille et nécessitera de lourds travaux pour être sorti de ce mauvais pas. NHM

▼ Jusqu'au 5 juin, le front ne sera pas véritablement actif au-delà de quelques escarmouches. Pourtant, la neige a totalement fondu et les Français sont à deux doigts de jeter les Allemands en Suède… NHM

Pendant cinq jours, les Alliés vont malmener les *Gebirgsjäger* qui ne peuvent répliquer efficacement. Dietl est désespéré : le passage en Suède signifierait son internement ainsi que celui de ses hommes en tant que prisonniers de guerre.

Cependant, à partir du 5 juin, les Français n'attaquent plus ; les Norvégiens sont les seuls à maintenir la pression sur les Allemands depuis le nord. Béthouart a été plus loin que prévu, mais l'évacuation des troupes a démarré le 1er juin. Pendant une semaine, les éléments français vont être repliés et chargés à bord de navires britanniques petit à petit : le 8 juin, Béthouart lui-même embarque tandis que la famille royale norvégienne rejoint son embarcation au soir. Pendant ce temps, le Génie mine le port de Narvik, faisant sauter les installations portuaires. La 342e CACC devra abandonner trois de ses engins sur place, sabordés avant le départ des équipages.

Les soldats franco-polonais débarqueront plus tard en Bretagne avant d'être jetés dans la bataille à la mi-juin 1940. D'autres n'atteindront jamais la France à temps et se trouveront au Royaume-Uni lorsqu'un certain général de Gaulle lancera son appel le 18 juin. Les héros de Narvik, qui ont remporté la première victoire française de la guerre, seront aussi les premiers à rejoindre les Forces Françaises Libres. Les survivants de la 342e CACC restés au Royaume-Uni formeront le noyau dur de la 1ère compagnie de chars de la France libre, avec leurs Hotchkiss rapatriés de Norvège. Ces hommes seront les seuls tankistes français à n'avoir jamais cessé le combat entre 1939 et 1945. Après avoir porté les couleurs françaises dans le Grand nord, ces derniers participeront aux premiers combats des FFL en Afrique… Mais c'est un autre chapitre de leur Histoire.

La capture de Narvik, quant à elle, n'aura pas de lendemain. Invaincus, les légionnaires, chasseurs alpins et chasseurs polonais auront tenu tête à la fine fleur de la *Wehrmacht* et auront infligé à Dietl une défaite importante dans ce fjord norvégien, écrivant une page de gloire pour l'Armée française en ce printemps 1940 si difficile. ■

▲ Les deux photos ci-dessus : Le H39 n°40708 devra aussi être abandonné par les Français après avoir déchenillé. NHM

◀ Le Hotchkiss H39 n°40747, embourbé au nord de Narvik, ne sera jamais libéré de sa gangue de boue par les Français. Il est ici inspecté par des Allemands après la bataille. NHM

PAR JACQUES WIACEK

DESSERRER L'ÉTAU ALLEMAND !

L'OPÉRATION LENINGRAD - NOVGOROD

Saint-Pétersbourg, Petrograd, Leningrad... Trois noms pour la deuxième plus grande ville russe, à la fois capitale de l'empire Romanov et berceau de son avatar soviétique. En 1944, la levée de son siège revêt une importance tellement cruciale dans l'esprit de Staline, qu'elle prend le pas sur les opérations bien plus spectaculaires de reconquête de l'Ukraine entamées vingt jours plus tôt. Avec à la clé un enjeu de taille - soulager une population réduite depuis plus de deux ans aux dernières extrémités.

UN SIÈGE DE 872 JOURS

À l'aune des planificateurs de « Barbarossa », la capture de Leningrad relève de la responsabilité du *Feldmarschall* Wilhelm Ritter von Leeb, dont le *Heeresgruppe Nord* aligne les *16.* et *18. Armee* assorties du *Panzergruppe 4*. En deux mois, après avoir conquis les pays baltes, ses pointes motorisées coupent la magistrale ferroviaire Moscou – Leningrad pour arriver début septembre à Chlisselbourg, sur le lac Ladoga. Or, obnubilés depuis la fin des années 1930 par une bien improbable menace finlandaise, les Soviétiques ont négligé les approches occidentales et méridionales de la ville de Pierre le Grand, qui se trouve dégarnie de toute fortification. Dans l'urgence, un million d'habitants se relayent pour creuser tranchées et fossés antichars. Milices d'ouvriers, brigades d'infanterie de marine et compagnies d'étudiants étoffent les défenses [1].

Heureusement, les hésitations de la *Wehrmacht* leur accordent un répit. Avec la décision de se focaliser sur Kiev et Moscou, l'*Oberkommando des Heeres* (*OKH*) retire à von Leeb trois corps motorisés, laissant la soumission de la cité à l'artillerie lourde et à la *Luftwaffe*. Le 12 septembre, un bombardement entraine la destruction des principaux entrepôts de grains et condamne à une longue famine les 3 millions d'habitants restés dans l'agglomération. Avant la fin de l'année, cinq restrictions successives abaissent le rationnement de nourriture à concurrence de 250 grammes quotidiens pour les travailleurs physiques et 125 grammes pour les autres [2].

L'ouverture d'une frêle route de glace sur le lac Ladoga – doublée à l'été d'une voie maritime – ne remédie que partiellement à la criticité de la situation. On parvient à évacuer 1,4 millions de civils mais les considérations humanitaires ne sont pas vraiment une priorité pour Staline, qui s'inquiète en premier lieu de récupérer les infrastructures industrielles. Début 1942, les rues pimpantes de la métropole se couvrent de cadavres d'hommes et de femmes de tous âges et de toutes conditions, tombés çà et là, gelés, à bout de forces. Les enfants ont interdiction de sortir seuls, tant on craint qu'ils ne soient enlevés pour être mangés : au 30 juin 1942, on recensera 1 216 arrestations pour cannibalisme !

Mais la faim, le froid et les bombardements échouent à faire plier la ville, malgré l'introduction côté allemand de la *División Azul* espagnole et de batteries d'artillerie lourde [3].

◀◀ Page de gauche : 19 janvier 1944. Les éclaireurs du lieutenant Vasily Punanov sautent de leurs véhicules blindés BA-10M pour s'engouffrer dans un village à proximité de Krasnoe Selo. Le groupe appartient à la 71e brigade autonome de fusiliers marins, elle-même attachée à la 2e Armée de choc. DR

▼ Dès le lancement de l'opération « Barbarossa », la *Wehrmacht* balaie les troupes soviétiques dans les pays baltes et se rapproche rapidement de Leningrad. Or, c'est devant cette même ville que le front va se figer pendant plus de deux ans… DR

[1] ZHUKOV, G., *Reminiscences and reflections* volume 1, Moscou 1985, p. 420

[2] REID, A., *Leningrad: Tragedy of a City under Siege, 1941-44*, London 2012, p. 291

[3] C'est aussi devant Leningrad, à l'automne 1942, qu'est envoyé le premier peloton de chars lourds Tiger I. Engagé prématurément et en dépit du bon sens dans un terrain détrempé, il perd un premier blindé, qui tombe en parfait état de fonctionnement aux mains des soviétiques.

En revanche, les offensives lancées dans la précipitation par les Soviétiques pour briser l'étau du *Heeresgruppe Nord* se soldent toutes par des échecs sanglants. Il faut attendre 1943, et le retournement progressif du rapport de force entre la *Wehrmacht* et l'Armée rouge, pour voir les efforts de désenclavement se montrer plus fructueux. En janvier, l'opération « Iskra » parvient à ouvrir un étroit corridor le long de la berge sud du lac Ladoga, permettant la remise en service d'un chemin de fer. Néanmoins, l'opération « Polyarnaya Zvezda » lancée dans la foulée par Joukov pèche par excès d'ambition, et débouche sur un fiasco.

▲ Automne 1941. À Leningrad, des KV-1 traversent la place de l'état-major avant de gagner le front. Le blindage de ces mastodontes ne suffit pas à stopper la ruée du *Heeresgruppe Nord*. B. Kudoyarov

LIBÉREZ LENINGRAD !

En janvier 1944, le *Heeresgruppe Nord* a perdu de sa splendeur passée. Ses *16.* et *18. Armee* alignent certes 40 divisions et 397 000 hommes, mais doivent se partager à peine 109 canons d'assaut, alors que son front court sur 700 kilomètres des périphéries de Leningrad au lac Ilmen *(18. Armee)* et plus loin jusqu'à Polotsk *(16. Armee)*. Le *schwere Panzer-Abteilung 502* dispose des redoutables Tiger I, mais seuls 16 d'entre eux sont immédiatement fonctionnels. Quant au soutien aérien, il

A22, *INFANTRY, TANK, MK. IV,* CHURCHILL *MK. III*

49e régiment de chars lourds de la Garde
Armée rouge
Leningrad, janvier 1944

se limite à 213 appareils opérationnels, dont 45 chasseurs [4].

Privées de réserves et peu mobiles, les troupes allemandes peuvent néanmoins compter sur le réseau de fortifications construit au cours des deux années passées, dont la profondeur autour de Leningrad n'est pas sans rappeler les tranchées de la Première Guerre. De plus, le terrain coupé de forêts et de zones humides favorise globalement les défenseurs. En revanche, le *Heeresgruppe Nord* est alors le seul groupe d'armées allemand avancé au-delà de la frêle ceinture de retranchements qui constituent la ligne Panther [5].

En face, les Soviétiques alignent 822 000 hommes soutenus par 650 blindés et épaulés par un nombre croissant de partisans qui opèrent sur les arrières des occupants [6]. Ils sont répartis entre le front de Leningrad et le front de Volkhov, respectivement commandés par les généraux Leonid Govorov et Kirill Meretskov. Élégant officier d'artillerie au visage barré d'une fine moustache, le premier a rejoint le secteur en juillet 1942 ; il a conçu et dirigé avec talent l'opération « Iskra ». Le second est un ancien de la guerre d'Espagne, dont la carrière a connu des fortunes changeantes ; il a été arrêté fin juillet 1941 et torturé par le NKVD, avant d'être relâché contre la signature de confessions forcées accablant d'autres officiers.

En concertation avec la *Stavka*, les deux généraux rouges ont soigneusement préparé l'offensive qui doit dégager le « berceau de la révolution ». Afin d'éviter un simple assaut frontal, la 2e Armée de choc disponible à Govorov a été transférée sur Oranienbaum, étroite tête de pont à l'ouest de la ville assiégée. Profitant de la glace qui fige le golfe de Finlande depuis novembre, elle a assemblé pas moins de cinq divisions de fusiliers, 600 canons et un assortiment d'unités blindées. La 42e Armée doit accompagner sa percée depuis le sud de Leningrad. À l'extrémité méridionale du *Heeresgruppe Nord*, le 2e Front baltique du général Markian Popov doit effectuer une démonstration sur le flanc de la *16. Armee* pour prévenir un redéploiement.

En prélude à l'offensive, les bombardiers de la Flotte de la Baltique ouvrent les hostilités en menant dans la soirée du 13 janvier des raids contre les centres de commandement et les nœuds de communication allemands. L'artillerie de Govorov leur emboite le pas aux premières lueurs de l'aube, effectuant une préparation de 60 minutes malgré les averses de neige.

À 10 heures, dans un brouillard impénétrable, trois divisions de fusiliers de la 2e Armée de choc attaquent les positions tenues par les *9.* et *10. Luftwaffen-Felddivision*. Bien que formées de personnels peu aguerris, ces unités vendent chèrement leur peau, ralentissant la progression soviétique ; de violents combats font rage pour Gostilitsy. Le lendemain, la 42e Armée s'élance à son tour depuis les collines de Poulkovo et ébranle le dispositif allemand. Un soldat de la *170. ID*, positionné en travers de sa route, témoigne [7] :

▲ Les civils sont rapidement réquisitionnés pour édifier des défenses autour de la cité impériale : bunkers, fossés antichars et autres obstacles sont installés à la hâte afin de freiner la progression allemande. DR

▼ La population de Leningrad est aussi appelée à prendre les armes : plusieurs bataillons d'ouvriers, dont certains ont servi lors de la guerre civile russe, sont formés et installés à des endroits vitaux de la cité pour soulager les troupes d'active. Il va sans dire que la qualité combative de ces troupes est proche de zéro. DR

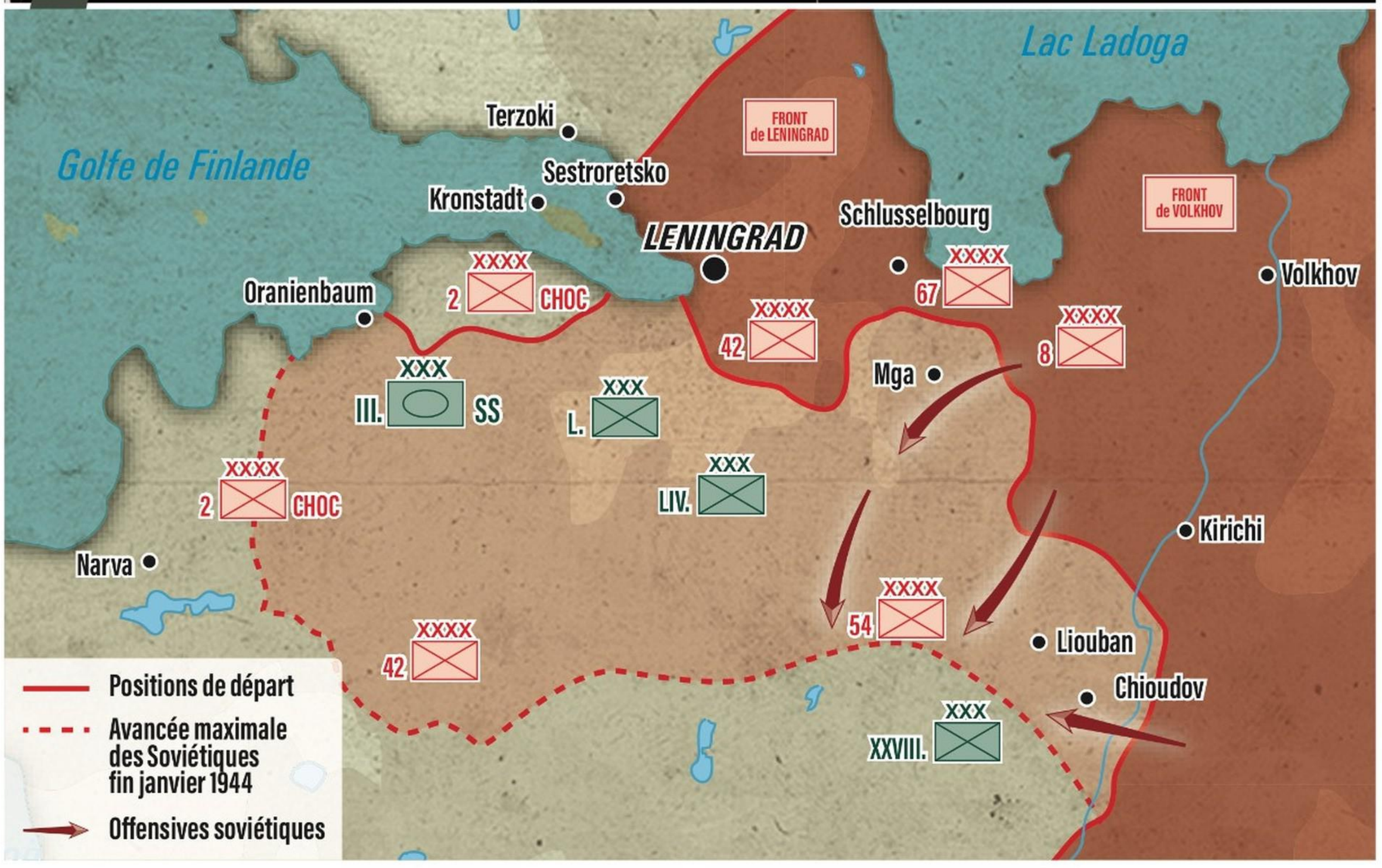
[4] FRIESER K.-H., SMERIN, B., WILSON, B., *Germany and the second world war. Volume VIII - The Eastern Front 1943–1944 : The War in the East and on the Neighbouring Fronts*, Oxford, 2017, p. 283

[5] La ligne Panther-Wotan était une ligne défensive allemande. Sa construction fut entreprise à l'automne 1943, à la suite de la bataille de Koursk, mais resta largement inachevée.

[6] Les chiffres font état de 43 000 hommes mais, compte tenu des mythes forgés par l'historiographie soviétique au sujet des opérations de diversion, l'importance numérique et l'impact réel doivent être maniés avec prudence.

[7] KARDEL H., *Die Geschischte der 170. Infanterie-Division*, Bad Nauheim 1953, p. 88

OFFENSIVE SOVIÉTIQUE AUTOUR DE LENINGRAD, JANVIER 1944



▲ Photo ci-dessus et page de droite ◥◥ Point de contrôle du trafic sur la route de la vie passant par le lac Ladoga, en mars 1943, et cliché de l'hiver 1943-1944. De l'autobus au camion en passant par le traineau, tous les moyens sont mis à contribution

« Les impacts de mortiers et d'artillerie ne pouvaient se distinguer des explosions de bombes, du bruit des orgues de Staline et des canons des navires de Kronstadt. À 8h20, le feu s'est déplacé vers l'arrière, et les compagnies et bataillons russes ont avancé à travers les tranchées aplaties par le feu. Du 391e régiment désormais commandé par le colonel Arndt, les capitaines Moeller et Meyer – commandants de bataillons – sont tombés au combat.
Les rares soldats encore en état de lutter restés sur la ligne de défense principale ont fait de leur mieux. Ils ont tenu leurs positions [...] tandis que de nouvelles vagues arrivaient sur eux, alors même que le feu de nos armes lourdes s'abattait sur les positions amies et les fossés antichars derrière elles. »

Le 17 janvier, les deux armées soviétiques atteignent respectivement Krasnoye Selo et Pouchkine, menaçant le *L. Armeekorps* d'encerclement. Devant la crise qui se profile, le commandant du *Heeresgruppe Nord*, le *Feldmarschall* Georg von Küchler, n'a d'autre choix que de défier Hitler – qui exigeait de tenir les positions – en ordonnant la retraite. Pour des unités dont le parc de transport motorisé est réellement famélique, cette consigne arrive déjà trop tard : dès le 19, les deux armées soviétiques opèrent leur jonction à Ropcha, piégeant un millier de *Landser* et quantité d'armement lourd.

Malgré tout, le plus gros du corps de bataille allemand se retire en bon ordre, amenant Govorov à multiplier les remontrances à l'encontre de ses subordonnés [8] : « Vous n'avez pas rempli la mission qui vous était assignée aujourd'hui. [...] Malgré mes ordres, les unités de l'armée continuent à prendre leur temps face à des forces ennemies sévèrement malmenées » écrit-il au général Ivan Fediouninski, commandant la 2e Armée de choc, le 23 janvier.

[8] BUTTAR, P., *Between giants. The battle for the Baltics in World War II*, New-York 2013, p. 168

SHERMAN M4A2

Unité non identifiée
Armée rouge
Secteur de Leningrad, janvier 1944

Ces admonestations tardent pourtant à produire leur effet. Le 26 à Gubanitsy, les Soviétiques perdent 48 chars face à la *SS-Panzer-Aufklärung-Abteilung 11*, bataillon de reconnaissance du *III. SS-Panzerkorps* qui couvre la retraite. Juste au sud, le *Kampfguppe* « Wengler » – formé autour de la *227. Infanterie-Division* assortie de quelques Tiger – tient Volossovo pendant plusieurs jours, et recueille les trainards des unités défaites. L'attaque du front de Volkhov a démarré de manière concomitante mais dans un premier temps, les combats mettent surtout à nu le niveau de sclérose des officiers de Meretskov, anesthésiés par deux années de guerre de position. Maladroits à coordonner l'action de l'aviation, du génie et des blindés avec celle de l'infanterie, ils montent des attaques désordonnées ou au contraire, recourent à des schémas tactiques figés à l'extrême. De ce fait, Meretskov peine dans un premier temps à tirer parti de sa supériorité numérique, à tel point que son ineptie autorise les Allemands à redéployer devant Leningrad deux compagnies de Tiger de la *schwere Panzer-Abteilung 502*, jusqu'alors engagées dans le secteur de Nevel. Heureusement pour les Soviétiques, la situation se débloque aux périphéries de Novgorod. Malgré les intempéries qui obstruent la visibilité, et une couche de glace des plus minces, deux bataillons de la 59e Armée traversent le lac Ilmen en traîneaux à moteur. Au matin du 14 janvier, ils parviennent à établir une tête de pont profonde de quatre kilomètres à proximité de Troitsa. Depuis cette position, les Soviétiques peuvent déborder la *1. Luftwaffe-Felddivision* et dépasser Novgorod, qui tombe entre leurs mains le 20. Le journal de la *28. Jäger-Division*, stationnée juste au nord de la ville, relate [9] :

« La nuit du 19 janvier, les troupes de la *28. Jäger-Division* encerclées à Novgorod reçurent l'ordre de percer. Il fallut abandonner les blessés graves dans les ruines, les équipes médicales se portant volontaires pour rester avec eux ; tous ceux qui pouvaient porter des armes, y compris les blessés capables de marcher, essayèrent de se retirer sous couvert de l'obscurité. [...] Tous souffraient de l'humidité ainsi que du manque de sommeil et de nourriture, et bien que les commandants des colonnes de ravitaillement déploient les meilleurs efforts pour garder le contact, le réapprovisionnement faisait défaut. Les divisions de la *Luftwaffe* se désintégraient et dans certaines divisions d'infanterie, presque tout le commandement des régiments et des bataillons fut tué ou blessé. Les états des divisions d'infanterie

◤ Des fantassins soviétiques montent au front dans la région de Novgorod, fin janvier 1944. Les troupes allemandes y sont surprises par l'offensive soviétique et ne parviennent que difficilement à rétablir la situation… Sans être capables de la retourner à leur avantage. DR

◥◥ Page de gauche, en haut : Cliché de propagande du barrage d'artillerie tiré le 27 janvier 1944 pour célébrer la libération de la ville… et la fin de plusieurs années de privations pour les habitants. DR

◢◢ Page de gauche , en bas : Un soldat allemand observe à la jumelle des carcasses de Churchill Mk. III et de canons automoteurs SU-85 détruits lors d'une attaque infructueuse autour de Pogostishche, dans la région de Pskov. DR

◀ Chars T-34 de la 7e brigade autonome de chars de la garde et canons automoteurs SU-122 du Front de Volkhov détruits dans le district de Louga. DR

[9] SEATON A., *The Russo-German war 1941-1945*, New-York 1971, p. 411

[10] CARIUS, O., *Des Tigres dans la boue*, Overlord 2019, p. 56

tombèrent à seulement 500 hommes. »
La perte de Novgorod menace désormais d'éventrer le *Heeresgruppe Nord* à la jonction des *16.* et *18. Armee*. Tandis que la première ne peut redéployer ses divisions en raison de l'attaque concomitante montée par le 2e Front de la Baltique, la seconde voit ses deux flancs menacés, exposant le saillant de Siniavino qui pointe encore en direction du lac Ladoga. Cette dernière position allemande autour de Leningrad doit être évacuée à son tour le 21 janvier, permettant à Joseph Staline de proclamer cinq jours plus tard la délivrance de la ville.
Le 27 janvier, d'interminables salves d'artilleries célèbrent la levée du siège et une victoire hautement emblématique. Leningrad a tenu, mais à quel prix ? Les statistiques les plus prudentes parlent de 800 000 victimes civiles, auxquelles il convient d'ajouter les pertes militaires : au bas mot 1,1 million de morts et de disparus au cours des combats livrés depuis la fin 1941, qui font du siège de Leningrad la bataille la plus sanglante de toute la Seconde Guerre mondiale.

ENTRE LAC ILMEN ET LAC PEIPUS

Pour les Allemands, le coup porté par la perte de Leningrad est loin d'être uniquement symbolique. Militairement parlant, cette déconfiture évince la *18. Armee* du système de retranchements qui ceinturait la ville. Dorénavant, il lui faut improviser des positions défensives dans un terrain qui alterne plaines ouvertes battues par le vent et forêts impénétrables.
En outre, malgré l'urgence d'une retraite en profondeur vers la ligne Panther, Hitler continue à s'opposer à tout repli, y compris à un décrochage intermédiaire vers la rivière Louga. Parmi les raisons invoquées par le *Führer*, le besoin de retenir la Finlande dans la belligérance et le contrôle de l'approvisionnement en minerai de fer, acheminé depuis la Suède par le golfe de Botnie. De ce fait, plutôt qu'un ordre de retraite, le *Heeresgruppe Nord* reçoit un maigre renfort sous la forme de la *12. Panzer-Division* du *Generalleutnant* Erpo Freiherr von Bodenhausen.
En attendant l'arrivée de ces quelques dizaines de blindés, l'avance soviétique approche déjà de la Louga et instille bientôt le désarroi parmi les unités allemandes, comme l'illustre cet épisode survenu à proximité de Volossovo, que rapporte le *Leutnant* Otto Carius, de la *schwere Panzer-Abteilung 502* [10] :
« Peu avant minuit, des véhicules apparaissent à l'ouest. Juste à temps, nous les reconnaissons comme des amis. C'est un bataillon de fusiliers qui a loupé son rendez-vous, et qui a commencé sa progression sur la *Rollbahn* bien après les autres. J'apprendrai plus tard que le chef de ce bataillon se tenait dans le seul blindé, avançant en tête de la colonne, et qu'il était ivre mort. Mais pour l'instant, je vois surtout venir le désastre, horrifié… Les choses vont très vite.
L'unité entière se déplace à découvert, défilant sans méfiance en plein dans la ligne de mire des Russes ! Une terrible panique s'empare des hommes quand les mortiers et les mitrailleuses adverses entament leur sinistre besogne. Beaucoup de soldats s'effondrent. Tous s'enfuient en faisant instinctivement demi-tour sur la *Rollbahn* au lieu de se mettre à l'abri au sud de celle-ci. Il n'a plus aucune once de camaraderie parmi eux. « Chacun pour soi ». Les véhicules avancent sans se soucier des blessés allongés sur la route, nous offrant une vision d'horreur.

▲ Des chars Churchill Mk. III du 49e régiment lourd de la garde montent au front. Le premier porte le numéro d'identification 81 et appartient probablement au commandant de la compagnie. En arrière-plan, on distingue la maison des Soviets. B. Kudoyarov

Si le commandant de cette unité avait fait son devoir et guidé ses hommes, au lieu de cuver son vin dans son blindé, tout cela aurait pu être évité.

Après les tirs russes, des opérateurs-radio et des chefs de char de nos Tiger rampent jusqu'à la *Rollbahn*, afin d'essayer de sauver les plus gravement atteints. Nous nous occupons d'eux du mieux que nous le pouvons, les installant sur nos chars. »

Le 29, von Küchler ne peut plus se payer le luxe d'attendre et, de sa propre initiative, donne à la *18. Armee* l'ordre de se retrancher sur la rive gauche de la rivière. Mal lui en prend : deux jours plus tard, il est relevé de ses fonctions et remplacé par le général Walther Model.

Pugnace et agressif, le nouveau commandant du *Heeresgruppe Nord* s'est construit une solide réputation en défendant brillamment le saillant d'Orel à l'été 1943, puis en l'évacuant dans un ordre exemplaire. Devenu en quelques mois l'un des généraux favoris de Hitler, il va s'employer à mettre en œuvre son approche *Schild und Schwert* – bouclier et épée – consistant à reculer en rendant coup sur coup. Conscient que la ligne Panther ne représente qu'un ensemble illusoire de fortifications inachevées et incomplètes, il interdit d'évoquer sa simple existence pour éviter à ses hommes tout désir de retraite.

Si cette posture volontariste séduit à Berlin, elle ne suffit pas à restaurer une situation largement compromise sur le front. Bénéficiant d'un avantage irrattrapable en matière de motorisation, les Soviétiques foncent vers l'ouest. Des nuées d'Iliouchine Il-2 Sturmovik pilonnent les colonnes allemandes qui, le plus souvent à pied ou en chariots hippomobiles, tentent de gagner la Louga. Seule la prudence excessive des officiers rouges, toujours reluctants à la prise d'initiative, évite l'effondrement du front. Malgré tout, les troupes de la *18. Armee* n'arrivent sur la rivière qu'au moment où les assaillants l'ont déjà franchie aux ailes. Au nord, les 43e et 122e Corps de fusiliers de la 2e Armée de choc évincent les Danois et les Norvégiens de la *11. SS-Freiwilligen-Panzergrenadier-Division* « Nordland » et s'emparent de Kingisepp le 1er février, après 48 heures de combats acharnés. Au sud, la 67e Armée pousse en direction de Louga avec en ligne de mire la ville de Pskov, à l'extrémité sud du lac Peipus.

Alors que le front craque de partout, que faire de la *12. Panzer-Division* ? Model décide de l'employer à hauteur de Strazhevo, à la charnière branlante des deux *Armee* dont il dispose. Son choix va s'avérer payant. Bien qu'épuisée au terme de son transfert, et réduite à 36 chars opérationnels, la *Panzer-Division* attaque le 1er février pour s'enfoncer dans le flanc de la 8e Armée soviétique, jusqu'à l'isoler. Conjuguée à celle de trois *Kampfgruppen* rassemblés à la hâte, son action permet de restaurer la continuité du front du *Heeresgruppe Nord* et facilite le reflux de la *16. Armee*, encore isolée à l'est. Cette stabilisation, à la fois locale et temporaire, ne saurait en aucun cas masquer l'affaissement général. Lorsque Louga tombe le 12 février à la 67e Armée, Hitler finit par accéder aux demandes réitérées par Kurt Zeitzler, chef d'état-major de l'*OKH*, et autorise la retraite sur la ligne Panther.

Entamé cinq jours plus tard, le décrochage est mené avec une remarquable adresse et bénéficie d'une météo exécrable, si bien que les Soviétiques se révèlent incapables de le déceler. Mieux, leurs échecs répétés permettent à la *16. Armee* de raccourcir progressivement ses lignes et de transférer vers le nord une partie de ses effectifs. Fin février, le front court de Narva au lac Peipus, puis au sud en longeant le tracé de la frontière lettonne. La guerre est revenue aux portes des pays baltes.

CONCLUSION

Démarrée le 14 janvier 1944, l'opération stratégique Leningrad-Novgorod a repoussé en six semaines le *Heeresgruppe Nord* jusqu'aux portes de l'Estonie. Mais cette victoire a été chèrement acquise : avec 314 000 hommes hors de combats dont 76 000 tués et disparus, les deux fronts soviétiques ont perdu près de

PANZER VI AUSF. E TIGER I

2. Kompanie
Schwere Panzer-Abteilung 502
Wehrmacht
Secteur sud-ouest de Leningrad, février 1944

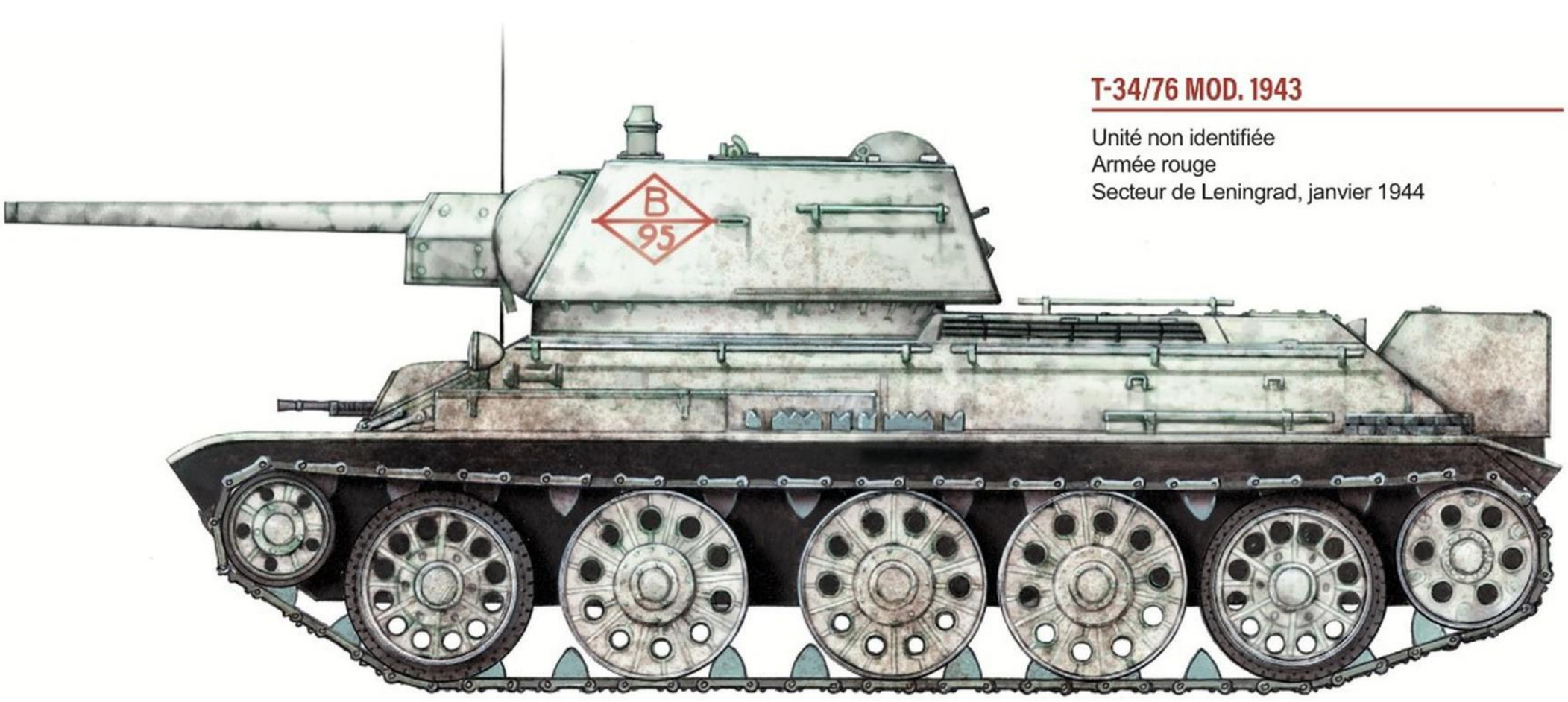
▲ Motoneiges NKL-26 du 44e bataillon autonome aéroporté au moment de partir en mission au sud de Novgorod. Le bataillon était commandé par le capitaine M.A. Prokhatilov. Pour ses mérites lors de la libération de Novgorod, le bataillon a reçu le nom honorifique « Novgorodsky » le 21 janvier 1944. DR

▼ Des équipages du 222e régiment autonome de tanks de la 2e Armée de choc sur l'avenue Karl Marx, à Kingisepp. Kingisepp Central City Library

40% des effectifs engagés. Côté allemand, les pertes se montent à 98 921 hommes dont 17 772 tués, 69 995 blessés et 11 154 disparus [11].

L'importance des pertes subies au regard d'un gain territorial somme toute modeste est directement liée à l'inexpérience manifeste de l'Armée rouge sur le théâtre d'opération septentrional. Les fronts de Leningrad et de Volkhov sont loin d'égaler le savoir-faire démonté à la même période en Ukraine, dans les encerclements successifs de Tcherkassy-Korsun puis de Kamianets-Podilskyï. Il reste que l'opération stratégique Leningrad-Novgorod apporte peut-être plus de soulagement aux populations civiles que toute autre offensive stalinienne, sur un front oriental cruellement dépourvu d'humanité. ■

[11] FRIESER K.-H., SMERIN, B., WILSON, B., *Germany and the second world war. Volume VIII - The Eastern Front 1943–1944 : The War in the East and on the Neighbouring Fronts*, Oxford 2017, p. 290



T-34/76 MOD. 1943

Unité non identifiée
Armée rouge
Secteur de Leningrad, janvier 1944

PAR LOÏC BECKER

T-26 CONTRE *BEUTE*

LA DERNIÈRE BATAILLE DE CHARS EN FINLANDE

En ce début d'octobre 1944, la petite ville de Tornio, installée sur une île fluviale (sur le Torne) au sud-ouest de la Laponie et non loin de la frontière suédoise, voit sa quiétude bouleversée par l'arrivée de plusieurs navires déchargeant des soldats finlandais. Quelques heures plus tard, voilà que des bruits de chenilles et de véhicules à moteur font leur apparition, alors que l'enfer semble se déchaîner dans la campagne environnante. Alors que les Finlandais ont déclaré la guerre à l'Allemagne nazie après la signature du traité de Moscou, les deux anciens alliés vont devoir s'affronter dans cette région perdue du fond du golfe de Botnie… C'est donc sous ces latitudes septentrionales que la dernière bataille de chars de Finlande aura lieu, opposant T-26 finnois aux *Beute* de la *Panzer-Abteilung 211*.

UN PAYS À BOUT DE SOUFFLE

À la fin de l'été 1944, les forces finlandaises sont parvenues à arrêter leurs adversaires soviétiques en Carélie mais en ressortent épuisées. Helsinki n'a plus les moyens de continuer cette guerre contre l'URSS, d'autant plus que son allié allemand montre de graves signes de faiblesse. Au vu du contexte militaire et de la pression des chancelleries occidentales, le gouvernement finlandais se résout, début septembre, à engager des négociations de paix avec Moscou. Le 2 septembre, le président Mannerheim annonce la rupture de tous les liens diplomatiques avec Berlin et déclenche l'ouverture de pourparlers avec les Soviétiques. Ces derniers, en plus d'exiger la cession de territoires finnois, donnent deux semaines aux troupes allemandes pour évacuer la Finlande. Or, à cette date, la *20. Gebirgs-Armee* commandée par le *Generaloberst* Dietl compte encore plusieurs dizaines de milliers d'hommes éparpillés à travers le pays, et dont le repli risque d'être rendu compliqué par la présence des anciens alliés finlandais devenus ennemis.

Malgré des affrontements locaux entre troupes finlandaises et allemandes, Berlin et Helsinki tiennent des discussions informelles, les premiers acceptant de se retirer du pays (sauf de la région de Petsamo et ses mines de nickel, vitales pour l'industrie allemande) pendant que les seconds donnent le change en offrant un simulacre de poursuite. Situation plus que compréhensible alors que les deux armées combattent ensemble depuis près de trois ans ! Le rythme de repli des unités allemandes est alors étrangement similaire à celui des troupes finlandaises les « pourchassant » pendant quelques jours. Les Alliés ne sont cependant pas dupes et la supercherie est rapidement éventée ; Staline enrage et fait savoir aux Finlandais que les conséquences du non-respect de l'accord pourraient être terribles pour leur pays. Or, certains officiers finlandais sont loin d'être totalement opposés à l'idée d'affronter les Allemands, et notamment le lieutenant-général Siilasvuo. Ce dernier est chargé par le président Mannerheim de monter une opération au nord du golfe de Botnie visant à neutraliser les forces allemandes qui s'y trouvent. Son choix se porte très vite sur la petite ville de Tornio, qui a l'avantage d'être accessible par la mer… et où un débarquement frapperait dans le dos des Allemands.

◀◀ Page de gauche : La compagnie de T-26 se dirige vers le front, le 6 octobre 1944 : on distingue un T-26 modèle 1933 suivi par un T-26 modèle 1939, reconnaissable à sa tourelle moins anguleuse. Léger, ce char est aussi employé à Tornio car les Allemands n'ont pas de blindés modernes à opposer aux Finlandais. Sauf mention contraire, toutes photos SA-Kuva

▼ Ces fantassins du *JR11* montent en ligne après avoir débarqué à Röyttä. Si certains affichent un sourire, la plupart de ces hommes ont déjà combattu depuis de nombreux mois et souhaitent que ce conflit s'arrête. Le moral est au plus bas dans l'armée finlandaise de 1944.

UNE OPÉRATION AUDACIEUSE

Vers la fin septembre, les derniers détails de l'opération sont réglés : l'assaut amphibie sur Tornio se fera en même temps qu'une attaque terrestre sur Kemi, au sud-est. La zone est plus ou moins défendue par la division Kräutler, composée principalement de bataillons de *Jäger* (dont le *SS-Gebirgs-Aufklärungs-Abteilung 6* et le *SS-Schützen-Bataillon* « Nord » *6*), dont les commandants n'imaginent pas un seul instant devoir faire face à un débarquement. Tablant sur l'arrivée du *Jalkaväkirykmentti* [1] *11*, Siilasvuo réquisitionne trois cargos stationnés au port d'Oulu (à environ 50 kilomètres au sud de Tornio) pour acheminer ses troupes vers Röyttä, le port de Tornio situé à l'embouchure du Torne.

[1] Régiment d'infanterie.

Sur cette page :
Le « quai » de Röyttä n'est pas adapté à un débarquement conventionnel, d'autant plus qu'il est à quelques kilomètres de la ville de Tornio. Le train affrété par les « insurgés » de la ville sera des plus utiles pour prendre les Allemands de vitesse.

[2] Équipée de *Beute* français, notamment Somua S35 et Hotchkiss H39.

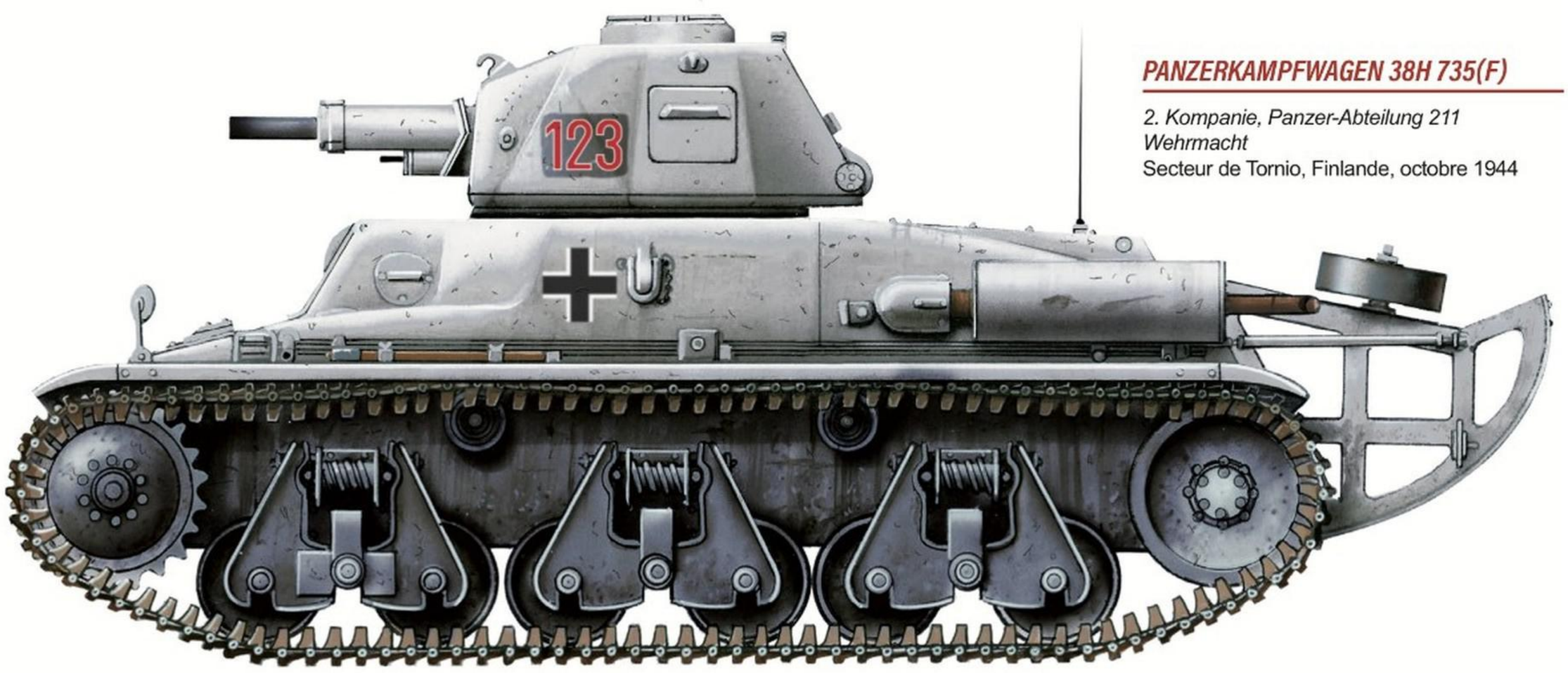
[3] Alors le seul char à la disposition des Finlandais pouvant être transporté sans infrastructures « lourdes ».

Dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, les 3000 hommes du *JR11* montent silencieusement à bord des navires qui s'élancent vers leur objectif, profitant du couvert offert par le mauvais temps. Or, à Tornio, les Finlandais disposent d'un bataillon chargé de surveiller les infrastructures industrielles – laissé sur place avec l'assentiment des Allemands. Le *Major* Larjo, plus haut gradé sur place, est prévenu par les services de Siilasvuo du débarquement à venir et doit prendre les devants : après avoir rassemblé ses hommes (ainsi qu'une unité de milice présente sur place), il marche sur les rares positions défensives allemandes de Tornio et s'empare de la ville – les défenseurs, surpris, n'opposent que peu de résistance. En quelques dizaines de minutes, Tornio est contrôlée par les Finlandais – seul un assaut sur un dépôt de ravitaillement près de la gare échoue. Au même moment, un détachement finlandais capture le port d'Ajos situé à Kemi. Les Allemands sont totalement surpris par cette action et pensent, à tort, que ce dernier va servir de base de débarquement pour les Finlandais.

Alors que les cargos arrivent à Röyttä sans essuyer un coup de feu à 7h45, les premiers éléments y trouvent un train affrété par les hommes de Larjo pour les convoyer vers Tornio plus rapidement. Le lieutenant-colonel Halsti, à la tête du *JR11*, abandonne l'idée de foncer vers Kemi après avoir été prévenu de la présence d'un bataillon allemand gardant

PANZERKAMPFWAGEN 35S(F)

42. Kompanie, Panzer-Abteilung 211
Wehrmacht
Secteur de Tornio, Finlande, octobre 1944



PANZERKAMPFWAGEN 38H 735(F)

2. Kompanie, Panzer-Abteilung 211
Wehrmacht
Secteur de Tornio, Finlande, octobre 1944

les ponts entre les deux villes. Halsti préfère diriger deux bataillons vers le dépôt qui résiste toujours, mais les Finlandais tombent sur des Allemands qui ne lâchent pas un pouce de terrain. Pendant ce temps, le troisième bataillon est envoyé en reconnaissance vers Kemi… qui capture un détachement allemand en chemin.

REPRENDRE RÖYTTÄ

Ce n'est qu'à ce moment, vers la mi-journée, que Kräutler prend conscience de l'importance de l'opération finlandaise. Il redéploie alors ses troupes et leur confie la mission de reprendre Röyttä, notamment grâce à des batteries d'artillerie et les rares appareils de la *Luftwaffe* encore sur place. Le haut-commandement sur place fait flèche de tout bois et envoie sur zone la *2. Kompanie* de la *Panzer-Abteilung 211* [2] ainsi que plusieurs bataillons. Le *Grenadier-Regiment 379* ainsi que le *Gebirgsjäger-Regiment 206* sont mis à contribution, tout comme la *MG-Ski-Brigade* « Finnland ». Cependant, la situation est en faveur des Finlandais qui ont réussi à s'installer à Kemi et Tornio… alors que les trois cargos reviennent, chargés cette fois-ci des hommes du *JR53* et d'une compagnie de chars T-26 [3]. Mais tout n'est pas au mieux pour les assaillants : en choisissant de ne pas se porter sur Kemi, Halsti laisse l'initiative aux Allemands. Pis : en fin de journée, le dépôt allemand à l'est de Tornio – dans un quartier nommé « petit Berlin » - tombe enfin… notamment ses réserves conséquentes d'alcool. Le 2e bataillon du *JR11*, arrivé le premier sur les lieux, perd toute cohérence alors que les officiers sont incapables d'empêcher leurs hommes d'ouvrir les bouteilles. Quelques dizaines de minutes plus tard, c'est au tour du 2e bataillon du *JR53* d'arriver sur place (après une erreur d'itinéraire) et de se « joindre à la fête »… La progression finnoise est enrayée pour la journée, alors que les Allemands sont encore en train de se rassembler.

IN EXTREMIS !

Le plan de Kräutler est simple : tout d'abord, il est essentiel de sécuriser les ponts et les routes entre Tornio et Kemi. La *Kampfgruppe* « Tornio », nouvellement formée, s'élance alors le 3 octobre pour tomber sur des positions défensives des Finlandais. Ces derniers utilisent leur artillerie en tir direct pour neutraliser les *Beutepanzer*, dont plusieurs sont même détruits par des casseurs de chars équipés de *Panzerschreck*. Alors qu'un bataillon finlandais s'élance pour contre-attaquer, il tombe sur un bataillon allemand avec la même mission, les deux unités se neutralisant mutuellement sous les tirs.

Malgré tout, les Allemands disposent de la supériorité générale, forçant les Finlandais à céder un peu de terrain sans que le repli ne se transforme en débandade. Les combats vont durer jusqu'au 5 octobre où les Finlandais vont contenir une fois pour toutes les Allemands sur la rive de la Raumo, une rivière s'écoulant non loin de Tornio.

Au nord de la ville, la situation est plus compliquée pour les Finlandais qui n'y disposent que de trois bataillons d'infanterie. Or les Allemands s'élancent aussi depuis le nord le 4 octobre vers le village d'Alavojakkala, aux mains des Finlandais… qui doivent se replier dans la précipitation et abandonner le dépôt de carburant qui s'y trouve. Dans la journée du 4, les Allemands repassent à l'attaquent, cherchant à capitaliser sur leur initiative. Leur pari est couronné de succès : les défenseurs sont malmenés et ne se reprennent qu'une fois dos à la Keropudas, un cours d'eau sur lequel a été installée une ligne défensive sommaire.

LES ALLEMANDS S'ACTIVENT

Le 6 octobre au matin, Kräutler reçoit un coup de téléphone de ses supérieurs, qui s'agacent de voir Tornio encore entre les mains des Finlandais. L'évacuation par voie maritime doit

Sur cette page :
La *Panzer-Abteilung 211* dispose encore de *Beutepanzer* en 1944, des engins qui ne sont plus capables de s'opposer aux blindés plus récents. Surtout, les Allemands préfèrent conserver leurs *Panzer* les plus modernes pour les fronts « actifs » ; pour une tâche d'appui, ces vénérables blindés français sont jugés suffisants ! Coll. privée Yannis Kadari

se faire le plus rapidement possible, d'autant plus que les troupes finlandaises ont déclenché des offensives sur toute la totalité du front. Les Allemands sont donc sur la brèche et vont tenter de parer au plus urgent.

Kräutler n'a plus le choix et comprend qu'il doit résorber les poches de résistance près de Tornio dans la journée. Choisissant de submerger d'un coup de boutoir les défenses finlandaises (deux régiments éparpillés), il réunit six bataillons appuyés par les chars de la *Panzer-Abteilung 211* et de l'artillerie. L'assaut initial, prévu à l'aube, est décalé car le matériel de franchissement des coupures humides est en retard (les équipes se sont perdues en chemin). Ces préparatifs n'échappent pas aux Finlandais, prévenus par des civils, qui réorganisent alors leur dispositif : lorsqu'ils passent à l'attaque, les Allemands ont la surprise d'affronter pas moins de 10 bataillons finlandais, soutenus par la compagnie de T-26 et une artillerie un peu plus conséquente que les jours précédents ! Chaque camp cherche alors à gagner l'initiative : pendant que les hommes de Kräutler attaquent simultanément depuis le nord et l'est de Tornio, les Finlandais passent à l'offensive avec le *JR50* au nord de la ville pour frapper les Allemands sur leurs arrières. Jouant de leur mobilité, les fantassins finlandais parviennent à déborder les hommes de la *MG-Ski-Brigade* « Finnland » et les encerclent, créant un *motti* d'environ trois kilomètres de long. Par conséquent, l'assaut allemand à l'est ne peut plus compter sur sa pince nord tandis que les Finlandais se redéploient rapidement afin de le contrer à l'est.

Pendant ce temps, le *JR53* tient tant bien que mal ses positions le long de la Raumojoki, subissant le gros de l'assaut allemand à l'est de Tornio. Si quelques sections allemandes parviennent à traverser la Keropudas au nord, la progression des assaillants est globalement minime, gênée par la défense acharnée des Finlandais. Les combats sont terribles, les deux anciens alliés se jetant dans des corps à corps dévastateurs alors que leur artillerie pilonne la ligne de front.

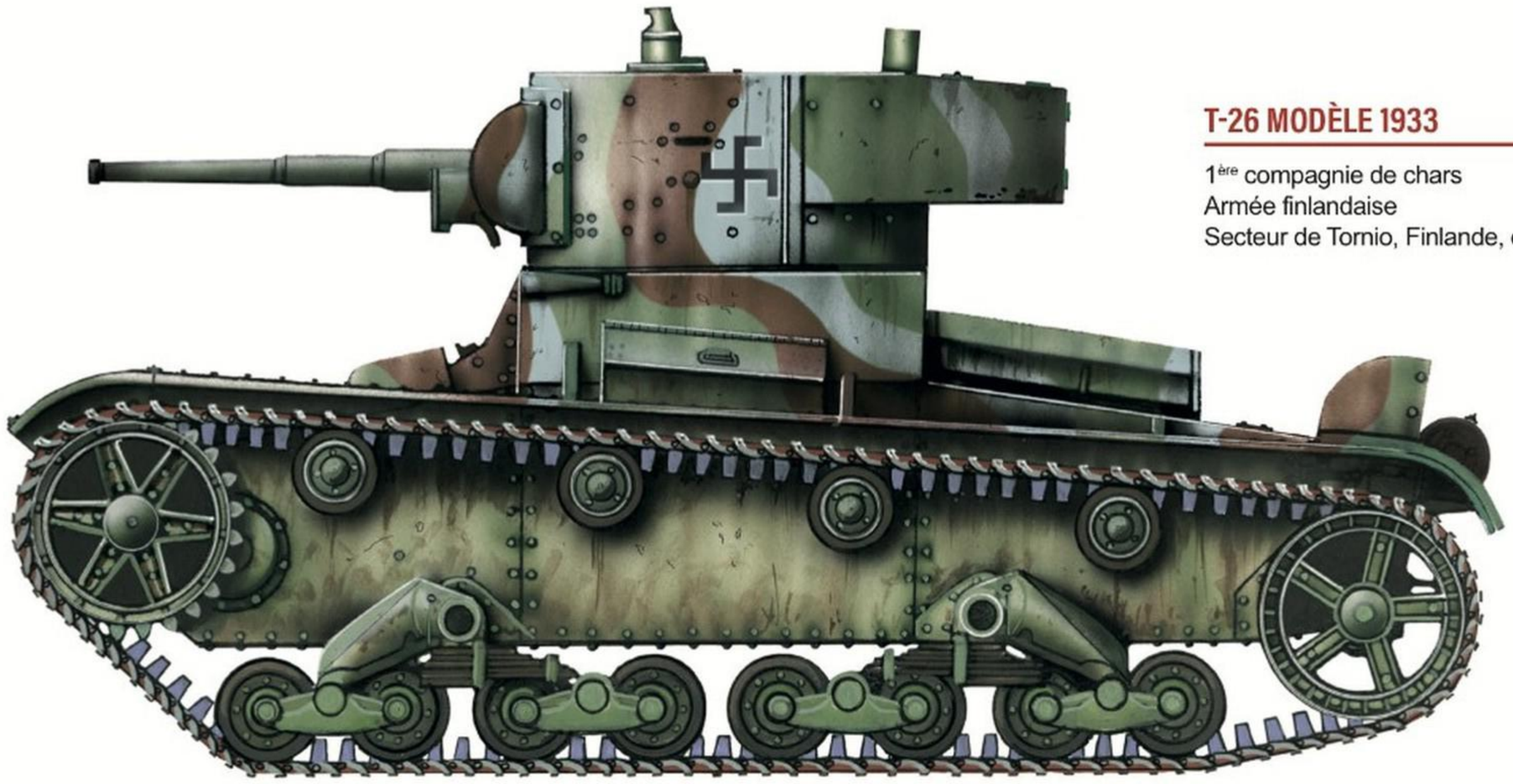
Une équipe de casseurs de chars finlandais près de Tornio, le 4 octobre 1944. Les hommes sont équipés du *Panzerschreck*, mortel pour les *Beutepanzer* qui n'ont pas le blindage suffisamment épais pour résister à une charge creuse.

AFFRONTEMENTS AUTOUR DE TORNIO, 1ER - 6 OCTOBRE 1944

COMMENT EXPLIQUER LE MANQUE D'EFFICACITÉ DES FINLANDAIS ?

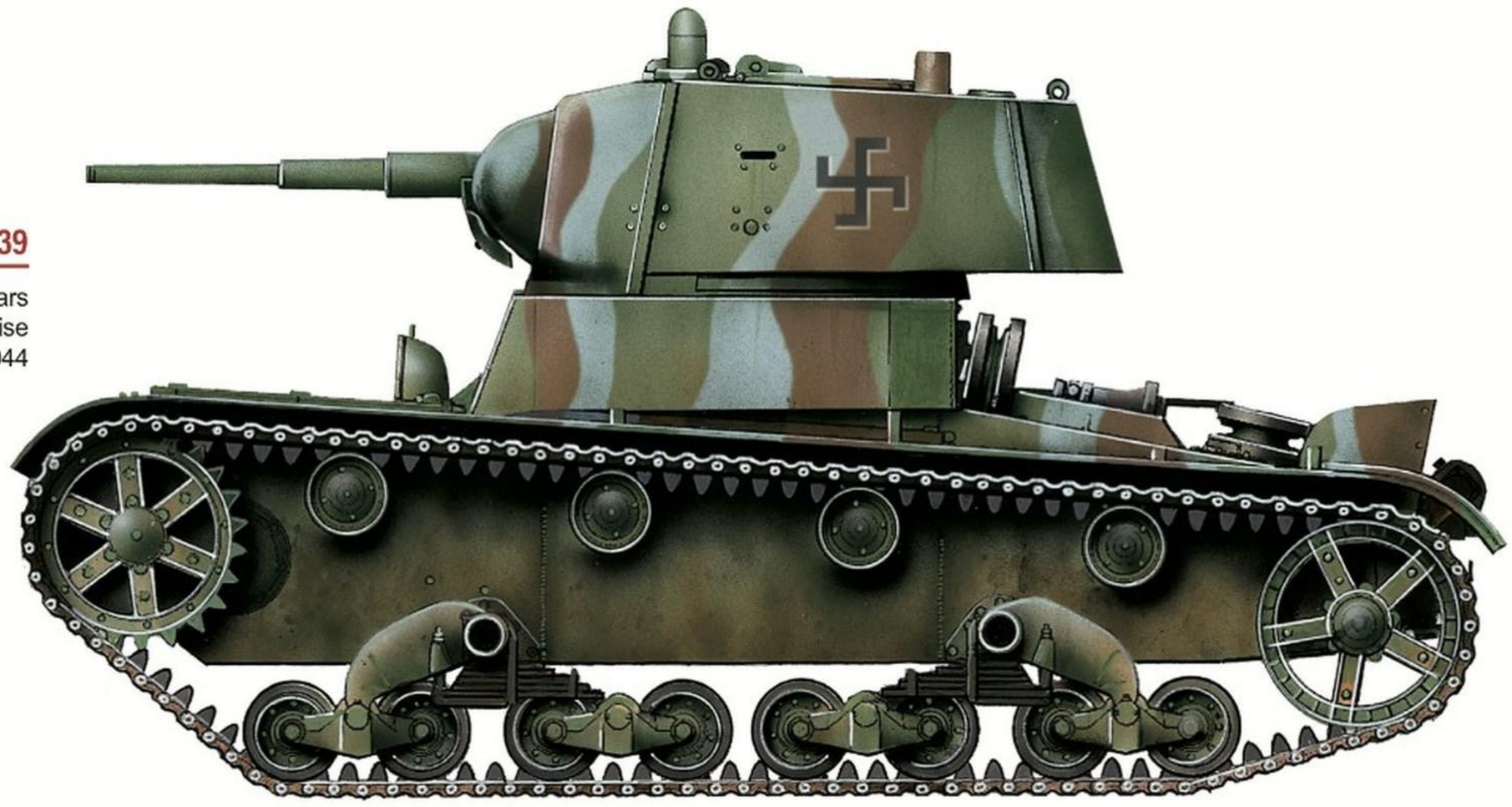
Le 1er octobre, lors de l'arrivée du *JR11* à Röyttä, tous les voyants sont au vert pour les Finlandais : ils disposent de l'effet de surprise, ont la supériorité numérique et les Allemands sont désorganisés par les actions des soldats finlandais déjà sur place à Tornio et Kemi. De plus, Kräutler met près d'une demi-journée à réaliser que l'opération n'est pas qu'un soulèvement local mais bien une invasion amphibie en bonne et due forme. Le manque d'efficacité des Finlandais, qui ne parviennent pas à prendre totalement Tornio et qui laissent l'initiative aux Allemands à Kemi, peut étonner alors que le *JR11* est une unité expérimentée et surtout fraîche.

Tout d'abord, une des raisons tient dans le manque d'armement lourd : les Finlandais n'ont amené avec eux que quelques batteries d'artilleries et aucun canon antichar. Les T-26 sont les bienvenus, mais ne sont pas suffisamment pour l'emporter définitivement. L'autre point problématique concerne les cartes : les officiers des *JR11* et *JR53* n'en ont que quelques exemplaires à leur disposition, dans une zone découpée par les cours d'eau et les forêts, et n'ont pas pu se familiariser avec le terrain avant leur arrivée. Enfin, le moral est loin d'être au beau fixe au sein des unités finlandaises, dont les hommes apprécient peu avoir à combattre leurs anciens alliés – d'autant plus que la guerre touche à sa fin et qu'aucun n'ignore les conditions infamantes pour leur pays du traité de Moscou.



T-26 MODÈLE 1933

1ère compagnie de chars
Armée finlandaise
Secteur de Tornio, Finlande, octobre 1944



T-26 MODÈLE 1939

1ère compagnie de chars
Armée finlandaise
Secteur de Tornio, Finlande, octobre 1944

▲ Qu'ils soient au nord ou à l'est de Tornio, les Finlandais n'ont pas le temps d'établir des positions défensives importantes. Parfois (comme ici, au nord de Tornio) un simple fossé sera jugé suffisant pour les abriter des tirs allemands.

T-26 CONTRE *BEUTEPANZER*

La *2. Kompanie* de la *Panzer-Abteilung 211* doit alors venir à l'aide des hommes de la *SS-Aufklärungs-Abteilung 6*, en grande difficulté face aux contre-attaques violentes du *JR11*. Aucun des deux camps ne parvient à renverser la vapeur, mais les Allemands assistent, consternés, à l'arrivée de plus en plus fréquente de renforts finlandais. Vers 14h, toutes les batteries finlandaises sont dirigées contre les *SS*, dont le moral est au plus bas… Une situation qui se dégrade encore quand, une heure plus tard, des bruits de moteurs se font entendre : la compagnie de chars T-26 est arrivée sur zone, bien décidée à rayer de la carte la *SS-Aufklärungs-Abteilung 6* ! Le T-26 de l'*Alikersantti* [4] Pentti Isokangas est en tête du dispositif finlandais, ouvrant le feu avec sa pièce de 45 mm sur l'infanterie allemande. Soudain, alors que son blindé s'approche d'un pont détruit sur un cours d'eau, Isokangas repère du coin de l'œil un *Beutepanzer* affairé

LE *MOTTI*, HÉRITAGE DE LA GUERRE D'HIVER

Désignant à l'origine un stère de bois, le mot *motti* est présent dans l'argot militaire finlandais depuis 1939 et la première guerre contre l'Union soviétique. Il traduit une tactique où la mobilité des unités finlandaises leur permet d'isoler lors des combats des unités adverses plus ou moins conséquentes afin de « découper » le dispositif ennemi. Chaque unité encerclée est ainsi réduite à la défensive, permettant au commandement finlandais de s'occuper distinctement de chaque *motti* en y allouant les forces nécessaires. Si le *motti* est trop important, alors les Finlandais maintiennent simplement un encerclement strict mêlé à du harcèlement par des troupes légères, et ce afin de consommer le ravitaillement et les munitions de l'unité piégée jusqu'à ce que cette dernière se rende. Cette tactique sera employée pendant toute la durée de la guerre par l'armée finlandaise, aussi bien contre les Soviétiques que contre les Allemands.

à détruire une position de mitrailleuse finlandaise. Le *Bordführer* du *Panzerkampfwagen 38H 735(f)* [5] aperçoit son adversaire quelques secondes plus tard, et les deux tourelles commencent alors à tourner pour placer leur arme respective dans le sens de l'opposant. Le premier tir provient de l'Allemand, mais l'obus de 47 mm passe à côté du T-26 finlandais ; quelques secondes plus tard, le *Panssarimies* Halttunen, tireur de l'engin d'Isokangas, ouvre le feu. L'obus file droit vers sa cible mais ricoche sur la tourelle, forçant Halttunen à doubler le tir très rapidement. Cette fois, le blindage du *Beutepanzer* est percé, et l'engin s'enflamme quelques dizaines de secondes plus tard. En ce 6 octobre, le dernier combat « char contre char » en Finlande a eu lieu, et le T-26 l'a emporté sur son ancien allié.

▲ La Finlande (notamment sa partie côtière) est constellée de cours d'eau qui sont des obstacles majeurs pour les belligérants. Ici, un pont sommaire destiné à l'infanterie a été installé près de Tornio.

◀ L'équipage de ce T-26 finlandais entretient ses armes à Tornio avant leur montée au front. S'il n'est plus employé au feu depuis au moins deux ans, ce char est toutefois encore capable d'appuyer efficacement l'infanterie.

[4] Équivalent finlandais de caporal-chef.

[5] Désignation allemande du Hotchkiss H39.

LA SITUATION SE TEND

L'échec de l'offensive allemande est consommé dans la nuit du 6 au 7, quand Kräutler compile les rapports de pertes des unités avec lesquelles il a encore des contacts. Alors que ses éléments de réserve sont harcelés par des soldats finlandais ou encerclés, les unités au contact n'ont plus les moyens de renouveler leur offensive – d'autant plus que les Finlandais ont fait preuve d'une réactivité à toute épreuve.

Ces derniers ont cependant aussi beaucoup souffert, notamment le *JR50* qui a été précipité dans la bataille à peine débarqué à Röytta : ses éléments logistiques n'ont pas suivi, et le ravitaillement doit être acheminé à pied à travers les marais environnants. Le 8 octobre, les Finlandais commencent à nettoyer les dernières poches de résistance allemandes : beaucoup de *SS* ou de *Gebirgsjäger*, épuisés, se rendent même si certains parviennent à rejoindre leurs lignes plus à l'est.

Les Allemands n'ont plus l'initiative au sol mais la conservent dans les airs, avec des *Stukas* qui effectuent plusieurs sorties au-dessus de Röyttä. Les chasseurs finlandais installés plus au sud sont incapables de décoller, cloués au sol par le mauvais temps, et ne peuvent donc pas intervenir quand deux cargos sont envoyés par le fond à quai. Le 6, quatre navires finlandais (deux canonnières et deux garde-côtes) arrivent afin de palier le manque de DCA, alors que le même jour des Fw 200 attaquent la ville – en vain.

Devant leur échec, les Allemands prennent plusieurs centaines de civils en otages et proposent de les échanger contre leurs hommes faits prisonniers. Mais cette action va fortement choquer les Finlandais, qui vont menacer d'exécuter tous leurs prisonniers allemands si les civils ne sont pas libérés, et entacher la

▲ Après les combats, ces soldats finlandais cherchent des souvenirs au milieu d'une colonne allemande anéantie. Cette dernière a été prise dans le *motti* formé au nord de Tornio et surprise par des unités légères finlandaises.

▲▲ Le petit gabarit du T-26 (ici photographié près du fleuve à Tornio) lui permet d'être difficile à toucher, mais les Allemands disposent de *PaK 40* de *7,5cm* qui peuvent le détruire très facilement.

◀ Sans les infrastructures portuaires nécessaires, les Finlandais ne peuvent débarquer que de l'artillerie « légère », et ce à un rythme assez lent. Ces servants ouvrent le feu sur les troupes allemandes avec leur canon de 76,2 mm M1902, une pièce russe du début du siècle

◀ Ci-contre et ci-desosus ▼
Plusieurs *Panzerkampfwagen 35S(f)*, d'anciens Somua S35, seront touchés par des tirs finlandais entre Kemi et Tornio. Celui ayant versé dans le ruisseau a, selon la légende, été touché par un tir de *Panzerschreck* qui a déclenché un incendie dans le compartiment moteur.

réputation des Allemands dans le pays… le poussant un peu plus dans la guerre contre Berlin. Ce n'est que le 12 octobre, soit plus d'une semaine plus tard, que les otages seront libérés lors de la fuite des troupes allemandes.

TORNIO, L'ÉPINE DANS LE FLANC ALLEMAND

Le succès de l'opération finlandaise à Tornio oblige le haut-commandement allemand à revoir ses plans : il décide ainsi d'abandonner le nord de la Finlande et la Norvège, d'autant plus que l'Armée rouge vient de lancer l'opération Petsamo-Kirkenes. Dans les faits, l'opération finlandaise n'a pas forcément remporté le succès escompté mais le résultat reste néanmoins à la faveur d'Helsinki : en attaquant les Allemands, les Finlandais ont prouvé aux Alliés que leur indulgence envers leurs anciens alliés était révolue. Moscou, rassuré, cesse alors toute menace sur Helsinki – ce qui n'empêchera pas les Finlandais de devoir s'acquitter de très lourdes réparations de guerre envers l'URSS, sans parler des concessions territoriales. Enfin, malgré son épuisement après cinq longues années de guerre, l'armée finlandaise demeure toujours un adversaire coriace à la fin de l'année 1944. Mais il reste alors de nombreux affrontements à mener, car les Allemands tiennent encore à la Finlande, tout en étant bien décidés à ne pas céder un pouce de terrain. ■

▶ SLe *Panzerkampfwagen 38H 735(f)* détruit par le T-26 de l'*Alikersantti* Isokangas photographié après la bataille : l'équipage a eu le temps d'évacuer le blindé. On distingue le tourelleau du chef de char version allemande, principale modification de ce blindé sous les couleurs de l'Axe.

SUS À ATTILA !

LA « FELDHERRNHALLE » FACE À L'ARMÉE ROUGE

PAR DIDIER LAUGIER

Profils couleurs © Caraktère, 2023/2024

BUDAPEST, DÉCEMBRE 1944

Cet article est basé sur un cas concret émanant d'un long rapport soviétique recensant plusieurs opérations et leurs analyses après combat, destiné aux officiers des formations blindées de l'Armée rouge. Il est intéressant de croiser un de ces cas concrets avec la vision allemande lors de cette offensive sur Budapest en décembre 1944. À ce sujet, les archives sont rares. Celles du *III. Panzerkorps*, de la *Panzergrenadier-Division* « Feldherrnhalle » et de la *13. Panzer-Division*, principales unités engagées dans ce secteur, ont totalement disparu. Néanmoins, les rapports journaliers et les annexes du *Heeresgruppe Süd* et de l'*Armeeoberkommando* « Fretter Pico » (*Aok.6*) sont bien présents pour cette période, permettant de donner une idée précise de la situation autour de la capitale hongroise.

LA SITUATION

En novembre 1944, les unités de l'Armée rouge infligent revers sur revers aux troupes allemandes entre la Tissa et le Danube, obligeant ces dernières à se replier. Les troupes soviétiques atteignent le nord-est de Budapest début décembre, et le sud un mois plus tard. La capitale est protégée par trois ceintures d'ouvrages bétonnés, fossés antichars et obstacles divers nommées *Attila I* à *III*. Les troupes soviéto-roumaines dirigées par les maréchaux Malinovski (2e Front ukrainien) et Tolboukhine (3e et 4e Fronts ukrainiens) vont entamer petit à petit le contournement puis le siège de la capitale hongroise. Le 5 décembre, Hitler nomme le *SS-Obergruppenführer* Karl Pfeffer-Wildenbruch, commandant du *IX. SS-Korps*, à la tête de la *Festung* Budapest. En tout et pour tout, Pfeffer-Wildenbruch dispose de deux unités, les *8.* et *22. SS-Kav.Div.*. C'est le 2e Front ukrainien qui va être chargé de traiter Budapest par le nord et centre ; à cette fin, Malinovski peut compter sur la 7e Armée de la garde, trois armées classiques (27e, 40e et 53e) ainsi que sur le groupe de cavalerie mécanisée Pliev.

FORCES DE L'AXE

Ces défenses (dans le secteur nord/est) sont tenues par un mélange d'unités hongroises et allemandes réparties, au 10 décembre 1944, comme suit :

- Allemandes : *III. Panzerkorps* (*General der Panzertruppe* Breith) composé de la *13. Panzer-Division*, de la *Panzergrenadier-Division* « Feldherrnhalle » et de la *357 Infanterie-Division*.
- Hongroises : 10e et 12e divisions d'infanterie, 1ère division blindée.

Toutes ces unités ont été fortement amoindries par les combats incessants qu'elles ont menés ces dernières semaines. La « Feldherrnhalle » sera l'adversaire principal des Soviétiques dans le cadre de cet article, flanquée à sa droite par la 13*. Panzer-Division*. L'unité n'a pas véritablement les moyens de s'opposer à l'Armée rouge, comme le montrent ses effectifs :

Panzergrenadier-Division « Feldherrnhalle » (*Gen. Maj*. Pape) :

- Infanterie : 2 bataillons forts - 1 moyennement fort - 1 moyennement fort (bataillon de remplacement)
- *Panzer* et *Pak* : 4 *Panther* – 4 *StuGe*. – 1 *Jagdpanzer IV* - 4 *Pak 40*. Degré de mobilité : 76%.

13. Panzer-Division (*Gen.Maj.* Schmidthuber) :

- Infanterie : 2 bataillons faibles (dont celui de remplacement) - 1 bataillon épuisé.
- *Panzer* et *Pak* : 4 *Panther* – 2 *Panzer IV* – 1 *PzBefhl. III* - 1 *Flak-Pz.IV* – 2 *Jagdpanzer IV* - 4 *Pak 40.* Degré de mobilité : 80%.

Comme on peut le constater, les dotations en blindés et *Pak* sont bien loin des dotations prévues.

◀◀ Page de gauche : Un convoi soviétique dépasse une carcasse d'un *Panzer IV* neutralisé par un tir de char. Les dotations en chars des unités de l'Axe sont au plus bas en décembre 1944 près de Budapest ! DR

▼ Les différentes lignes Attila sont souvent mises en place hâtivement : ici, des soldats hongrois se sont installés derrière une simple palissade de bois. Ils n'ont, en tout et pour tout, qu'une antique Schwarzlose M.07/12, mitrailleuse règlementaire austro-hongroise de la Grande Guerre, à la cadence de tir très faible (400 coups/min). FHM

AVANT L'ATTAQUE

Le 5 décembre à 10 h 15, après une préparation d'artillerie de 45 minutes, huit divisions soviétiques attaquent les positions situées au nord-est de Budapest, entre Acha et Galgamechy. Au cours des deux premières heures de l'offensive, elles percent le front germano-hongrois sur une section de 12 kilomètres de large. Presque immédiatement, les unités de l'Armée rouge s'enfoncent de 6 kilomètres en direction de Vac (Waitzen).

Le 9, des éléments du *Panzergrenadier-Regiment* « Feldherrnhalle » et de la *13. Panzer-Division* sont attaqués au nord de Budapest sur les rives de l'île de Csepel. Dans les terrains forestiers à l'est d'Isaszeg, les Soviétiques font une percée locale face aux unités hongroises (en fait, des unités de police) qui reculent. Une contre-attaque de la *Pz.Aufkl.Abt.13* arrive trop tard pour colmater la brèche. La ligne de défense est remaniée et mise en place de part et d'autre de la bordure orientale d'Inazseg. Gödollö est assailli par l'est et le nord-est avec d'importantes forces qui percent elles aussi le rideau défensif, l'avancée est bloquée par des éléments de la *13. Panzer-Division* sur un coude de la voie ferrée à 3,5 km à l'est de Gödöllo. Dans le camp de l'Axe, les rapports deviennent très vite alarmants, notamment quand des deux côtés de Veresegyhaz et Felsögöd sont détectés de vastes mouvements de chars. La 25e brigade blindée de la Garde entre en action, et en force ! Depuis l'île du Danube au sud-ouest de Vac, pas moins d'une soixantaine de chars sont repérés, fonçant de Sendehely vers Vac. Le 10 décembre, à la veille de l'assaut blindé, la 10e division d'infanterie hongroise installée au sud-est de Gödöllö est attaquée. Les troupes soviéto-roumaines lancent plusieurs assauts dans le vaste massif forestier au nord-est et au nord de ses positions. Les unités de la *13. Panzer-Division* sont contraintes de reculer sur une ligne bord nord-est de Gödöllö - bord nord-est de Szada - bord sud de Veresegyhaz, mais une contre-attaque est lancée depuis Gödöllö… avant de s'enliser rapidement. À l'ouest de Veresegyhaz, une offensive en force avec l'appui de chars réalise une percée locale : la « Feldherrnhalle » est à la manœuvre. Une contre-attaque menée par une compagnie du *I./* bloque la progression des Soviétiques. Plusieurs de ses semi-chenillés, armés du redoutable système *Drilling* (3 tubes de *1,5cm*), taillent en pièces les fantassins de l'Armée rouge et forcent les chars à s'arrêter. Un autre assaut, à l'ouest de Csomad, mené sur un large front, n'a pas plus de succès. À la fin de cette journée, l'état-major de l'*Aok* « Fretter Pico » indique que les Soviétiques ont repris leurs combats contre la tête de pont en se concentrant sur le front nord entre Veresegyhaz et Felsögöd. L'Armée rouge concentre alors énormément de blindés dans le secteur. Pour contre-carrer cette masse, l'état-major ordonne la mise en place d'une position défensive (*Schützpunkt*) composée notamment de *Flak* et des *Pak*. Dans les faits, on ne trouve pas trace de pièce de *Flak* dans les archives. D'après l'officier *Ic* (renseignement), « l'ennemi semble préparer une opération contre le détroit du Danube au nord-ouest de Vac ». La menace ennemie se précisant au nord, le 10 décembre, les *8. SS-Kav.Div.* « Florian Geyer » et *22. SS-Kav.Div.* « Maria Theresa » doivent être subordonnées au *III. Panzerkorps*. Le *M.G. Btl.*

◀◀ Page de gauche, en haut :
La pièce de *Flak* de *8,8cm* est toujours aussi efficace pour contrer les percées soviétiques, mais une fois encore cette dernière n'est pas disponible en nombre autour de Budapest. Dès qu'un emplacement est repéré par l'Armée rouge, il subit un matraquage en règle de l'artillerie. FHM

SITUATION AU 10 DÉCEMBRE 1944 / LIGNES DÉFENSIVES ATTILA

◀◀ Page de gauche, au milieu et en bas :
Si certaines sections des lignes Attila sont composées de dents de dragon et d'obstacles importants, d'autres n'ont qu'une capacité d'arrêt très théorique avec des barbelés et quelques hérissons tchèques.
Fortepan, Mihalyi Balazs

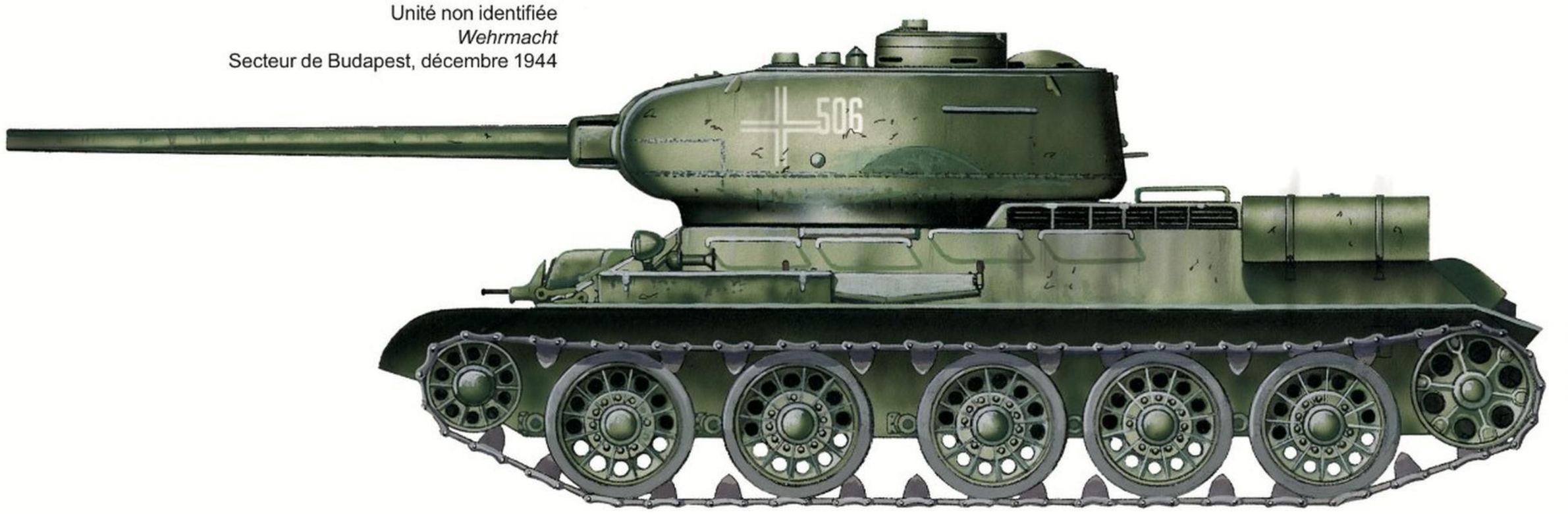
« Sachsen » (moins sa *3./*) est détaché auprès de la *Panzergrenadier-Division* « Feldherrnhalle » pour lui donner plus de puissance de feu.

DE L'AUTRE CAMP

Maintenant que nous disposons du contexte, voyons de quelle manière cette attaque est traitée par les Soviétiques :
« Les unités de notre brigade de chars passèrent à l'offensive le 5 décembre, pour percer les défenses ennemies et s'emparer de Budapest. Six jours plus tard, la première et la deuxième ligne de défense ennemie sont percées (NDA : en fait, uniquement la première ligne, *Attila I*, est attaquée). Surmontant la résistance acharnée de l'ennemi, les unités de notre bataillon de chars (deux compagnies de chars), avançant en direction du sud-ouest, par des actions nocturnes avec l'infanterie, attaquèrent à l'improviste la troisième ligne de défense de l'ennemi (NDA : uniquement la première ligne encore une fois, chacune disposant de deux lignes d'ouvrages défensifs, mais pas sur toute leur longueur), y pénétrèrent sur une profondeur de 1,5 à 2 km et s'emparèrent de la grande agglomération de Veresegyhaz. Après avoir détruit l'ennemi à cet endroit, les compagnies de chars se concentrèrent à l'aube du 12 décembre (NDA : en fait le 11) dans les près situés à la périphérie ouest de Veresegyhaz.

T-34/85

Unité non identifiée
Wehrmacht
Secteur de Budapest, décembre 1944



Les unités du régiment de fusiliers atteignirent la ligne à 0,5 km à l'ouest de Veresegyhaz, ayant un contact direct avec l'ennemi défendant la ligne de la colline 213 et la colline 180. Le 1er bataillon de chars de la brigade, soutenant le bataillon de fusiliers de la division, qui avançait sur la droite, s'est retiré derrière son infanterie et s'est positionné à la périphérie nord de Veresegyhaz.
Dans la matinée du 12 décembre (NDA : toujours le 11), le commandant du 1er bataillon de chars est appelé auprès du commandant du régiment de fusiliers, qui lui donne la mission de combat suivante : en coopération avec les bataillons de fusiliers du premier échelon du régiment :
- percer les défenses ennemies sur le site de la hauteur 213, l'espace à 1,2 km au sud de cette hauteur
- détruire l'ennemi dans la zone de la hauteur 213, puis Katulso'h, gare de Csamod et en donner la possession à l'infanterie
- poursuivre la progression le long de la voie ferrée vers l'ouest et s'emparer de la lisière ouest de la forêt « noire » (NDA : il s'agit de la forêt où sont situés les hameaux de Magas'h et Oldal'h)

Chaque bataillon de fusiliers du premier échelon du régiment doit soutenir une compagnie de chars.
À droite, en coopération avec le régiment voisin de fusiliers, le 2e bataillon de chars de la brigade de chars avance avec pour mission de détruire l'ennemi au nord de la cote 213 et de s'emparer du village de Csomad. À gauche, les unités du régiment de fusiliers de la division avancent, détruisent l'ennemi à l'ouest de la cote 213 et s'emparent de la lisière ouest de la forêt au sud-ouest de la gare de Csomad. L'ennemi, n'ayant pas réussi à tenir Veresegyhaz, renforça pendant la nuit ses unités dans la zone de la cote 213 et, avec les forces et les moyens retirés des zones non attaquées, reprit la défense à la périphérie est de

▼ Début décembre 1944, le général Beregffy (regardant une carte), ministre hongrois de la Guerre, inspecte une des lignes Attila occupée par des troupes de la *8. SS-Kavalerie-Division* « Florian Geyer ». Fortepan

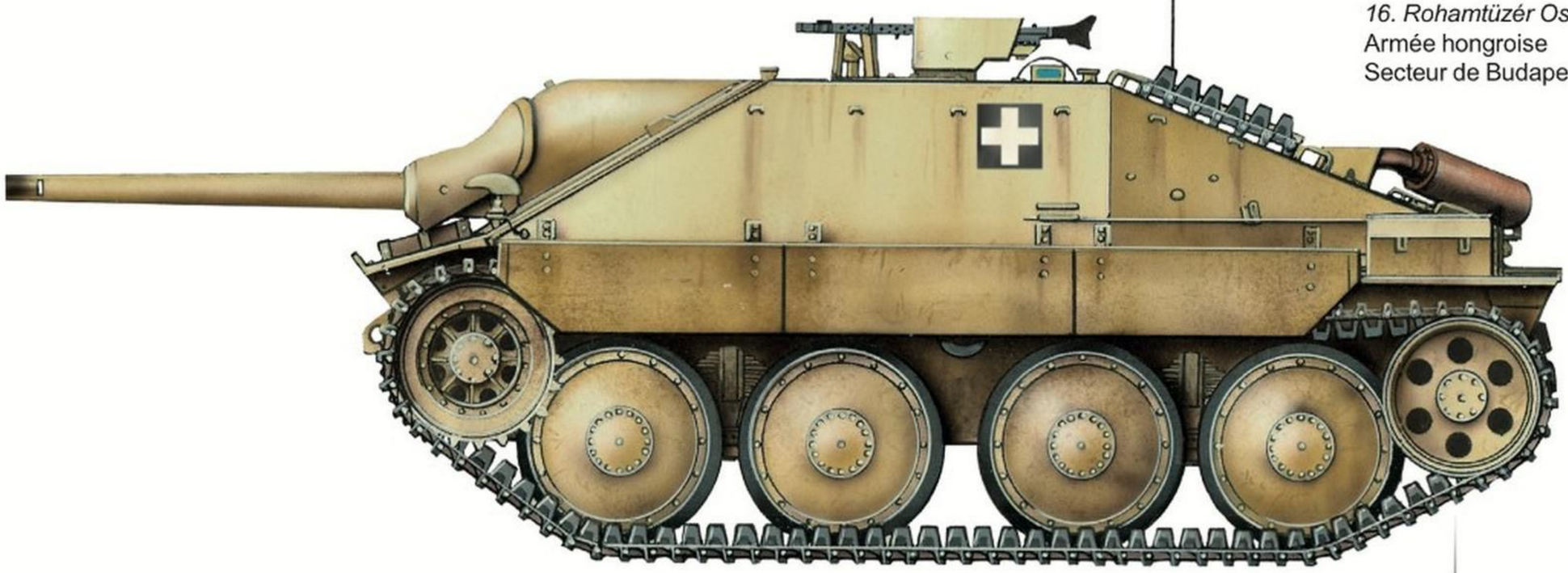
◀ L'artillerie est un atout majeur pour l'Armée rouge, qui dispose de réserves de munitions importantes pour ses obusiers. La concentration de pièces d'artillerie de tous calibres sera largement supérieure à celle des forces de l'Axe devant Budapest. DR

Csomad. La défense de la colline 213 a été préparée avec la plus grande fermeté. Ici, un solide bastion antichar a été créé, couvrant le village et la station de Csomad depuis l'est et le nord-est. Dans la forêt à l'ouest de Katulso'h, comme il a été établi au cours de l'offensive, l'ennemi avait concentré sa réserve, qui pouvait atteindre un bataillon d'infanterie, avec plusieurs canons automoteurs de type « Ferdinand » (NDA : il n'y aucun *Ferdinand* dans toute la région).

Après avoir évalué la situation, le commandant du bataillon décide, en coopération avec les 1er et 2e bataillons d'infanterie du régiment, de détruire l'ennemi dans les secteurs précédemment cités.

Pour appliquer cette décision, les unités du bataillon se voient confier les tâches suivantes :

- La 1re compagnie de chars, en coopération avec le 1er bataillon de fusiliers du régiment, devra attaquer en direction de la colline 213, de la colline 220, détruire l'ennemi dans la zone de la colline 213 et s'emparer de ses bords ouest ; de plus, protéger le flanc droit du régiment de fusiliers des coups de l'ennemi depuis Csomad, aider le 1er bataillon de fusiliers à s'emparer de la limite de la colline 220, Katulso'h ; avec la sortie vers la ligne de défense ennemie, être prête à concentrer les tirs de toute la compagnie pour détruire la puissance de feu et les effectifs de l'ennemi à la périphérie est de Csomad et à la lisière est de la forêt « noire ».



JAGDPANZER 38(T)

16. Rohamtüzér Osztály
Armée hongroise
Secteur de Budapest, décembre 1944

JAGDPANZER 38(T)

20. Rohamtüzér Osztály
Armée hongroise
Secteur de Budapest, décembre 1944

◀ Une équipe d'éclaireurs soviétiques chargée de repérer les positions allemandes autour de Budapest fait le point avec un officier. En arrière-plan se trouve un *Scout Car M3A1*, dont l'équipage a installé les chaînes sur les roues. DR

▼ Les Katiouchas, grâce à leur coût relativement faible, accompagnent toutes les offensives de l'Armée rouge. Si les abords de Budapest sont matraqués par les roquettes, ces dernières n'ont qu'un faible impact sur les fortifications allemandes. DR

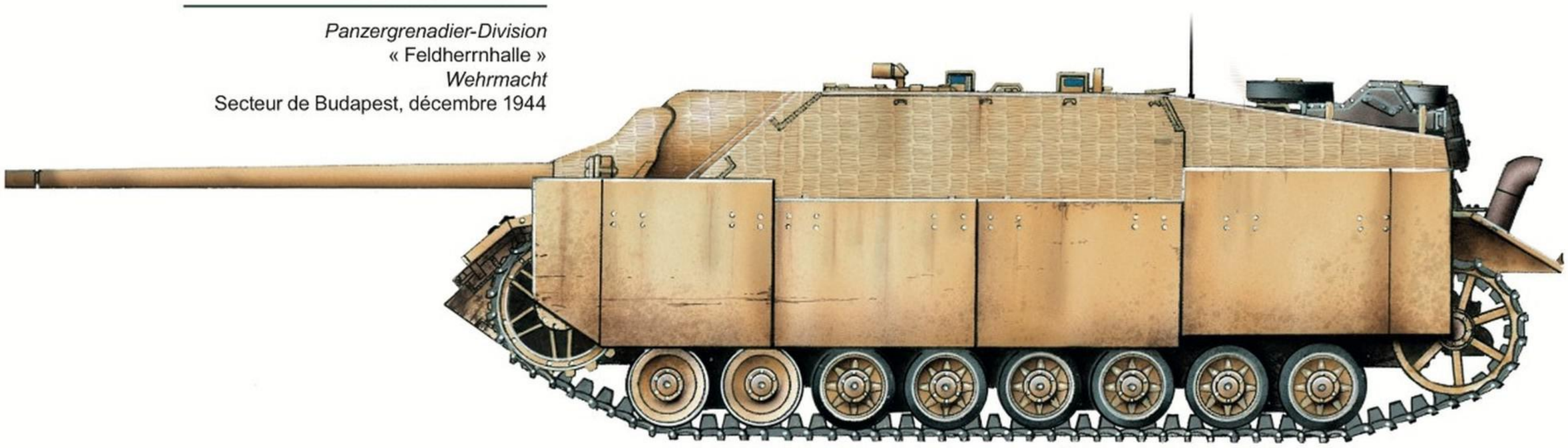
- La 2e compagnie de chars, en coopération avec le 2e bataillon de fusiliers, devra attaquer en direction de la périphérie sud de Katulso'h, détruire l'ennemi dans la zone au sud de la colline 213, zone à 1,2 km au nord de la colline 211, Katulso'h. Veiller en outre à ce que l'infanterie prenne possession de la frontière Katulso'h, gare de Csomad.

Lors de l'organisation de l'interaction, les commandants des compagnies de chars organisèrent soigneusement les tirs, indiquèrent les points de repère à leurs subordonnés, établirent la désignation des cibles. En particulier, le commandant de la 1re compagnie de chars donna les instructions suivantes aux commandants de peloton sur l'organisation du feu :

- après avoir dépassé nos positions d'infanterie, les équipages de chars ouvrent le feu de

JAGDPANZER IV/L70

Panzergrenadier-Division
« Feldherrnhalle »
Wehrmacht
Secteur de Budapest, décembre 1944



manière indépendante et détruisent la puissance de feu ennemie qui entrave l'avancée des unités de fusiliers.
- les canons antichars (s'ils ne sont pas gênés par les tirs d'artillerie) doivent être détruits :
- ceux situés sur les pentes nord de la colline 213 par le tir concentré de la 2e section de chars
- sur les pentes sud par le tir concentré de la 3e section

La 1re section de chars doit être prête appuyer les 2e et 3e sections, ainsi qu'à détruire les canons antichars ennemis dans la zone qui n'ont pas été identifiés au début de l'attaque.
- Lorsqu'ils atteignent la hauteur de 213, les pelotons avançant sur les flancs de la compagnie, tirent en mouvement, avancent rapidement, contournent la hauteur par le nord et le sud, et le 1er peloton de chars, tire lors de courts arrêts et assure leur avancée.
- La 2e section de chars, à partir de la ligne de hauteur 213, avance sur la corniche derrière la 1re section, dispose une zone de feu supplémentaire sur la périphérie est de Csomad ; pour assurer la formation de combat de la compagnie contre les tirs des armes antichars ennemies provenant des périphéries est et sud-est de Csomad, ainsi que de la lisière est de la forêt « noire ».

En liant l'interaction avec l'infanterie et l'artillerie, une attention particulière a été accordée à la désignation mutuelle des cibles, ainsi qu'à la coordination des actions de combat des chars et de l'infanterie après l'exécution de la tâche immédiate, en particulier au moment où les unités s'approcheraient de la forêt « noire ». »

LA 25e BRIGADE DE LA GARDE PASSE À L'ACTION

« À 12h17, au début du dernier barrage de notre artillerie, les compagnies de chars, au signal du commandant de bataillon, sont passées à l'attaque. La 1re compagnie de chars, en atteignant la ligne où l'infanterie qui la soutenait était positionnée, fut accueillie par un feu nourri de l'artillerie ennemie et des canons antichars situés sur les pentes nord et sud de la colline 213. Souhaitant diminuer plus rapidement le feu des canons ennemis, les pelotons de la compagnie ralentirent le rythme de l'attaque et, faisant feu à partir de courtes haltes, engagèrent l'ennemi dans un échange de tirs. Le commandant de la compagnie demande immédiatement au commandant du bataillon de fusiliers de détruire les canons antichars de la colline 213 avec des tirs d'artillerie et la puissance de feu du bataillon. Cependant, malgré les tirs de nos batteries, des chars et de l'infanterie, l'ennemi continue d'opposer une résistance opiniâtre.

L'attaque de la 2e compagnie de chars se déroule alors avec succès. Ne rencontrant pas beaucoup de résistance de la part de l'ennemi, la compagnie, à la tête de l'infanterie, avance rapidement.

Le commandant du bataillon de chars, suivant le flanc gauche de la 1re compagnie de chars, évalua rapidement la situation et ordonna au commandant de la 2e compagnie de chars d'attaquer en direction des pentes sud-ouest de la colline 213 et, par le feu concentré de toute la compagnie, d'aider la 1re compagnie à détruire rapidement l'ennemi sur la colline 213 ; puis de continuer à avancer dans la même direction.

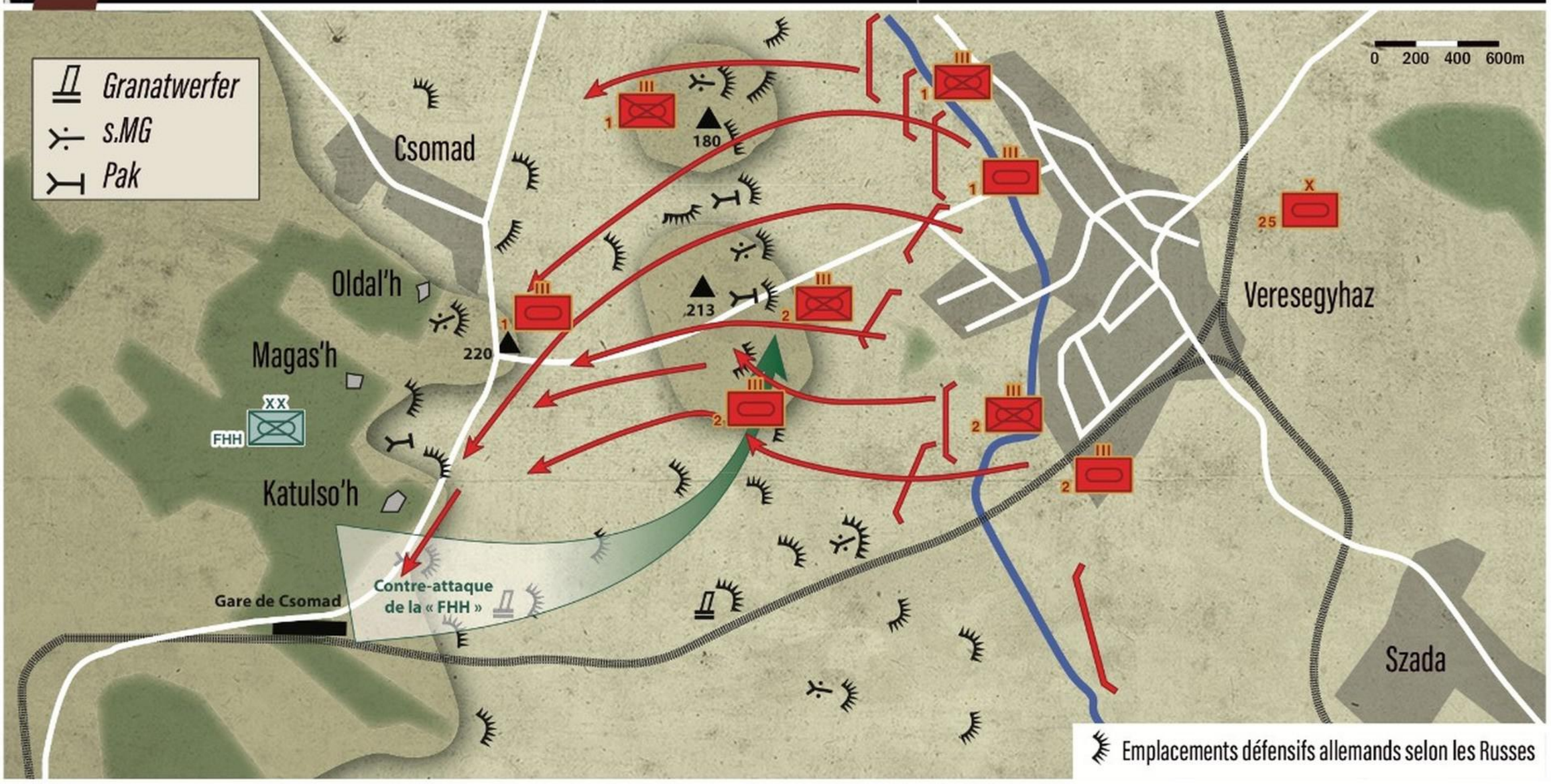
Ayant reçu cette mission, le commandant de la 2e compagnie de chars donne l'ordre suivant :
- la section de chars du flanc droit doit détruire les canons antichars sur les pentes sud de la colline 213 avec de courts arrêts pour tirer
- les autres sections doivent tourner vers le nord-ouest et, en tirant en mouvement, détruire l'ennemi dans la zone de la colline 213. En outre, la section du flanc gauche reçut l'ordre de protéger le flanc gauche de la compagnie contre les tirs des installations antichars ennemies situées dans la zone de Katulso'h.

Changeant rapidement la direction du front de l'ordre de combat, les chars de la 2e compagnie ouvrent un feu concentré sur la colline 213, ce qui a pour résultat de museler les canons antichars qui s'y trouvaient, et la 1re compagnie de chars, avec l'infanterie qui la soutenait, commence à avancer avec succès.

Ayant à peine eu le temps de détruire l'ennemi dans la zone des pentes sud de la colline 213, la 2e compagnie de chars et les unités du 2e bataillon de fusiliers furent inopinément bombardées par des canons automoteurs et des mortiers ennemis depuis la zone de Katulso'h.

▼ Le tandem de la victoire pour les Soviétiques : T-34/85 et infanterie, juchée « à la Russe » ! C'est aussi – et surtout – la vitesse d'exécution qui permet à l'Armée rouge de l'emporter. DR

OFFENSIVE DU 11 DÉCEMBRE 1944



Ensuite, depuis la forêt au sud de Csomad, l'ennemi, fort d'un bataillon d'infanterie soutenu par plusieurs canons automoteurs, a contre-attaqué, frappant le flanc gauche de la formation de combat de notre régiment de fusiliers.

Les tirs intenses de la section du flanc gauche de la 2e compagnie de chars, le flot d'obus traçants et de fusées éclairantes en direction de la ferme Katulso'h, puis le rapport du commandant de la 2e compagnie de chars sur la menace pesant sur le flanc gauche du régiment, ont permis au commandant du bataillon de chars de comprendre immédiatement la situation et de démêler le plan de l'ennemi. Évaluant rapidement les besoins, il donne l'ordre à la 2e compagnie de chars de neutraliser l'ennemi depuis ses positions et de détruire en premier lieu les canons automoteurs ; puis de poursuivre l'attaque en direction de l'ouest et d'assurer la sortie des unités du 2e bataillon de fusiliers vers la ligne du Katulso'h, gare de Csomad.

- la 1re compagnie de chars, doit frapper en direction de la colline 220, à la périphérie nord du Katulso'h, en coopération avec la 2e compagnie de chars, pour vaincre l'infanterie qui contre-attaque et assurer le repli du 1er bataillon de fusiliers sur les abords sud-ouest de Csomad et Katulso'h.

Après avoir fait part de sa décision au commandant du régiment de fusiliers, le chef de bataillon lui demande d'appuyer l'attaque des compagnies de chars grâce à nos batteries. Ayant reçu une nouvelle tâche, le commandant de la 2e compagnie de chars ordonne à la section de chars du flanc gauche de tirer sur les canons automoteurs ennemis, et lui-même se place rapidement derrière la ligne de bataille des deux autres sections et, tournant son char en direction de l'ennemi qui contre-attaque, ouvre le feu sur lui à l'aide d'obus traçants.

En même temps, il ordonne par radio aux pelotons de chars de concentrer leurs tirs sur place pour détruire les canons automoteurs ennemis, puis d'attaquer en direction de la ferme et de tirer en mouvement pour détruire l'infanterie qui contre-attaque.

Par de brefs ordres transmis par radio, le commandant de la compagnie indique l'objectif à détruire et la ligne à prendre par la compagnie. L'utilisation des moyens radio et l'exemple personnel du commandant des chars assurent la fiabilité et la rapidité de l'attribution des tâches de combat aux unités. Les tirs précis et concentrés des chars sur place ont immédiatement donné des résultats. L'ennemi subit de lourdes pertes. L'adversaire qui contre-attaque s'arrête d'abord, puis, subissant des pertes, commence à reculer en titubant, essayant de trouver son salut dans la forêt « noire ».

Après avoir détruit jusqu'à deux compagnies d'infanterie et deux canons automoteurs de l'ennemi, les unités du bataillon de chars prennent possession de Katulso'h et de la gare de Csomad. Sur la droite, le 2e bataillon de chars s'empare du village de Csomad. »

◀ Ces *SS* s'élancent vers le haut d'une colline après la fin d'un bombardement soviétique. Les hauteurs environnant Budapest vont toutes être fortifiées par les troupes de l'Axe afin de retarder au maximum la progression de l'Armée rouge. DR

LES CONCLUSIONS SOVIÉTIQUES

▲ Maigre réconfort pour ce soldat de la « Feldherrnhalle » pendant les combats de décembre 1944 à Budapest. Les soldats de l'Axe ne sont pas dupes sur les possibilités d'encerclement de la ville par l'Armée rouge… FHM

« Notre succès contre un adversaire retranché est dû à la bonne combinaison des tirs et des manœuvres des unités pendant l'offensive.

Le commandant du bataillon a compris que la colline 213 était le point le plus fort de la défense ennemie. Sur cette base, il a assigné à la 2e compagnie de chars une ligne de feu supplémentaire en direction de la colline 213, orientant ainsi le commandant de la compagnie pour qu'il soit prêt à aider la 1re compagnie de chars. La nature spécifique de cette assistance ne pouvait pas être prévue à l'avance, et ce n'est qu'au cours de l'offensive qu'il est devenu clair que pour détruire rapidement la défense ennemie, il était nécessaire d'appliquer une manœuvre, ce qui nécessitait un changement partiel de la direction d'attaque de la 2e compagnie de chars.

Il est connu que la meilleure façon d'aider son voisin lors de son attaque est d'avancer sans considération. Pourtant, le chef de bataillon ne l'a pas fait. Qu'est-ce qui l'a poussé à prendre une telle décision ?

Voici son raisonnement : la cote 213 est une position-clé dans cette zone de défense. L'ennemi, en la défendant, a réussi à retarder l'avance du 1er bataillon de fusiliers et des chars de soutien. Si la 2e compagnie de chars avait avancé malgré tout, l'infanterie progressant à sa suite aurait pu être neutralisée par les tirs de flanc des mitrailleuses ennemies situées sur la côte 213. Les chars de la 2e compagnie de chars, qui se portaient en avant, auraient été accueillis par le feu de l'ennemi à l'approche de la forêt. En conséquence, l'ordre de combat du régiment aurait été disloqué et l'ennemi aurait l'occasion de le frapper séparément. C'est pourquoi le commandant du bataillon a dû attaquer résolument avec les chars de la 2e compagnie de chars sur le flanc de la forteresse ennemie pour la détruire en coopération avec les unités avançant depuis le front.

Une telle manœuvre ne signifiait pas que la 2e compagnie de chars devait abandonner son infanterie et se retirer au-delà de la limite de sa ligne offensive. Elle devait temporairement changer sa direction d'attaque afin de permettre à tous ses chars de tirer sur la cote 213. La vitesse d'exécution était alors essentielle. Cette manœuvre était donc motivée par l'intérêt d'utiliser au mieux la puissance de feu de la 2e compagnie de chars.

La combinaison des feux et de la manœuvre au sein du bataillon était également importante pour vaincre l'ennemi qui a contre-attaqué. Après avoir opposé à l'ennemi la 2e compagnie de chars, le commandant du bataillon a pu le frapper avec les forces de la 1re compagnie de chars sur le flanc, ce qui lui a permis de remplir rapidement sa mission.

La 2e compagnie de chars a joué un rôle important dans le succès du jour. En gérant habilement les tirs et les manœuvres de ses unités, le commandant de cette compagnie a pu rapidement transférer les efforts de ses chars dans une nouvelle direction.

La question de l'appui-feu sur les flancs de l'offensive du bataillon mérite également l'attention. Le changement de direction de l'attaque de la 2e compagnie de chars aurait pu entrainer un résultat négatif, si le peloton du flanc gauche n'avait pas été chargé d'assurer le flanc gauche de la compagnie de chars.

Bien qu'un seul peloton ait été affecté à cette tâche, il était important de détecter à temps le danger émergeant, d'en avertir les forces principales et d'empêcher un coup soudain sur le flanc des unités effectuant des manœuvres. »

QUE RELATENT LES UNITÉS ALLEMANDES À CE SUJET LE 11 ?

Voici ce qu'indiquent les rapports journaliers du *III. Panzerkorps* : « Alors que les Russes sont restés calmes devant le front sud-sud-est du *Panzerkorps*, ils attaquent soudainement au sud de Gödöllö et progressent jusqu'à 2 km à l'ouest de la ligne de chemin de fer Gödöllö-Isaszeg. Nous n'avons plus aucune unité disponible pour combler cette brèche d'au moins 3 km de large. Pendant toute la journée, les combats font rage. Les Russes avec un fort soutien blindé (environ 70 chars supposés) (NDA : nous ignorons les effectifs engagés de la 25e brigade de chars de la Garde, mais une telle unité a en dotation 65 T-34 en théorie) attaquent sur un large front contre le secteur de la « Feldherrnhalle » avec une pression particulière sur la ligne Csomad - sud d'Ilka, ce qui conduit à une percée jusqu'à la région nord de Kisalag. Notre propre contre-attaque avec des *StuGe* et la *Pz.A.A* « Feldherrnhalle » n'a pu que stopper temporairement l'attaque ennemie. Près de vingt chars ont été détruits durant la journée, dont cinq en combat rapproché. Nos pertes sont élevées. Mise

JS-2

30e régiment de chars lourds de la Garde
2e Front ukrainien
Armée rouge
Secteur de Budapest, décembre 1944

en place d'une nouvelle position faiblement occupée avec retrait de l'aile gauche de la *Gruppe Schmidthuber* sur une ligne dans les bois au nord de Mogyorod - bordure nord d'Alag. Sans l'apport des renforts demandés par le *Panzerkorps*, les tentatives de percées de forces ennemies supérieures sur Budapest, attendues avec certitude le 12 décembre, ne pourront être arrêtées que dans la périphérie de la ville.
La journée se termine sans autre combat, avec des tirs de barrage normaux et une activité de reconnaissance de part et d'autre. La construction d'une nouvelle ligne de défense à 2 km au nord de Mogyorod - bord nord de Kis Alag - bord nord d'Alag est toujours en cours.
Le 12, après que la *Panzergrenadier-Division* « Feldherrnhalle » ait engagé son dernier homme le 11 décembre, avec des pertes considérables, l'unité s'est retrouvée dans l'impasse contre un adversaire largement supérieur. Elle a pu remporter un succès défensif et empêcher ainsi la percée surprise vers Budapest. Les Russes, se regroupant durant cette journée, et n'ont mené que des attaques incohérentes, appuyées par quelques chars, contre le front nord-est et nord du *Panzerkorps*. Elles ont toutes été repoussées, les incursions ont été interceptées. Après que l'ennemi a retiré la masse de ses chars vers le nord, il faut s'attendre le 13 décembre à une poursuite de ses attaques contre les fronts nord-est et nord, avec l'engagement de forces importantes. Il sera probablement très difficile de tenir nos propres positions avec des forces affaiblies sans l'apport immédiat de renforts. (NDA : des renforts il n'y en aura pas, à part le transfert d'éléments des *8.* et *22. SS-Kav.Div*. de leurs positions à l'est et au sud de Budapest, mais ils sont déjà bien éprouvés. Néanmoins, il ne faut pas négliger certaines unités hongroises dont la division Sz*ent László* et son régiment de redoutables parachutistes dont le 1er bataillon va combattre avec la « Feldherrnhalle » près de Fot dès le 13 décembre). »
Toutes les unités engagées ont pu compter sur le soutien efficace de l'artillerie du *Panzerkorps*. Pendant la seule journée du 11, 475 tonnes de munitions (NDA : y compris les munitions de 7,92 mm pour les *MG*, soit 13 tonnes à elles seules, ce qui est énorme) ont été tirées. Les plus grandes portions étant celles dédiées au *le.FH.18* (*10,5cm*) -153 tonnes, et *s.FH.18* (*15cm*), 113 tonnes.
Si l'on compare les états des 11 et 12 décembre (*Panzer* et *Pak lage*) on peut affirmer que la « Feldherrnhalle » a perdu deux *Pak 40* (ceux de la cote 213 indiqués par les Russes sans nul doute). De même, trois *StuGe* et le *Jagdpanzer IV* manquent à l'appel. Un Panther en supplément fait son apparition, certainement remis en état par les mécaniciens de l'atelier de la « Feldherrnhalle ». Le rapport soviétique indique la destruction de deux automoteurs. Mentionnons à ce sujet qu'il est relativement rare de trouver si peu de véhicules déclarés détruits dans les rapports après combat des Soviétiques. Des chiffres de démolitions, parfois hallucinants, sont retranscrits dans ces documents. Ici, ils sont cohérents.
Les pertes humaines des deux côtés ne sont pas connues faute d'archives, mais pour les Allemands, elles sont lourdes de leur propre aveu. Un unique rapport cite les pertes… entre le 11 et 20 décembre, amplitude trop vaste pour se faire une idée des pertes au jour de l'offensive. Seul le nombre d'officiers de la « Feldherrnhalle » perdus le 11 décembre sont connus :
- 1 tué (le *Ltn* von Waldenwang *5./G.R.* « Feldherrnhalle »)
- 3 blessés (*Ltn* Rothe *2./Pio.Btl.* « Feldherrnhalle »), *Ltn* Broehl (*I./Pz.Abt.* « Feldherrnhalle ») et l'*Oblt* Schuster (*1./Pz.Gr.* « Feldherrnhalle »).

◀◀ Page de gauche : Ces *Landser*, fourbus, montent en ligne au mois de décembre 1944 à Budapest. Certains se battent depuis plusieurs semaines contre des forces soviétiques supérieures en nombre et qui disposent de l'initiative : le moral est au plus bas. DR

▼ Les faubourgs de Budapest sont eux aussi amplement fortifiés, mais les défenseurs savent que les Soviétiques ne reculeront devant rien pour prendre la capitale hongroise. Les opérations de décembre 1944 vont sonner l'alarme au sein des forces de l'Axe. Fortepan

◀ À la neige succède la boue en décembre 1944 autour de Budapest. Des infirmiers soviétiques évacuent un soldat blessé en passant près de T-34/85 ; celui en arrière-plan semble s'être embourbé puisque l'équipage a glissé des planches sous les chenilles. DR

▼ La « Feldherrnhalle » va combattre au côté de la *13. Panzer-Division* malgré ses moyens faméliques ; ici, une épave de *Sd. Kfz. 231* de l'unité sur une rive du Danube en février 1945. AMC # R00022-28

La comparaison entre le rapport soviétique et les rapports allemands concordent en tous points. Le bilan de cet assaut blindé est pour le moins en faveur des troupes soviétique, et ce pour plusieurs raisons : une brèche a été ouverte dans la ligne *Attila II* et la « Feldherrnhalle » a subi des pertes importantes tout en parvenant à stopper cette offensive vers le centre de Budapest. Opération qui - si elle avait abouti – aurait provoquer une grave crise dans la défense de la capitale hongroise, en permettant aux Soviétiques de frapper les arrières de la *13. Panzer-Division* déjà exsangue. En réalité, la ligne *Attila III* ne sera atteinte par les Soviétiques que le 28 décembre dans ce secteur. Le *III. Panzerkorps* (et les unités qui lui sont subordonnées) va opposer à l'Armée rouge une défense acharnée, cependant sans pouvoir définitivement arrêter les assaillants. Ces derniers ont bien appris de leurs échecs et ont évolué dans l'art

de la guerre. Dès la fin 1942, Staline avait commencé à « lâcher la bride » (toute proportion gardée) à ses généraux dans la conduite de leurs unités. Ils peuvent ne plus s'en tenir aux ordres à la virgule près, mais gare aux sanctions en cas de revers… ■

SOURCES

Tages et *Morgenmeldung – Pak* et *Pz Lage Aok* « Fretter Pico »

▲ Cette pièce de *2cm Flak 30* est mise en batterie par des hommes de la « Feldherrnhalle » près de Budapest, alors que les premières neiges sont tombées. En tir direct, ses projectiles sont mortels pour l'infanterie soviétique. FHM

◀ Beau cliché de propagande pour cette équipe de servants de mortier de 82 mm soviétique ! L'artillerie est importante pour l'Armée rouge, d'autant plus que les forces de l'Axe sont alors retranchées autour de la capitale hongroise... DR

PAR CAMILLE VARGAS

LA TOURELLE MONOPLACE

UN NON-SENS FRANÇAIS

Profils couleurs ©Caraktère Batailles & Blindés, 2024

Le Renault R35, successeur du FT, n'est pas foncièrement différent de son « ancêtre » puisque comme lui il dispose de deux membres d'équipage, d'un canon de 37 mm pour appuyer l'infanterie et d'une vitesse lui permettant de suivre les fantassins. On distingue l'étroitesse de la tourelle lors de ce défilé pour la propagande. DR

Le choix français des tourelles monoplaces est l'une des critiques les plus courantes à propos de l'ergonomie des chars français en 1940. « Pas de radio, des tourelles monoplaces, une consommation de carburant trop importante ! ». Si l'argument des moyens radios ainsi que la consommation d'essence peut se défendre, il est irréfutable que la tourelle monoplace est un véritable handicap ergonomique. Retour sur un matériel qui a fait couler beaucoup d'encre !

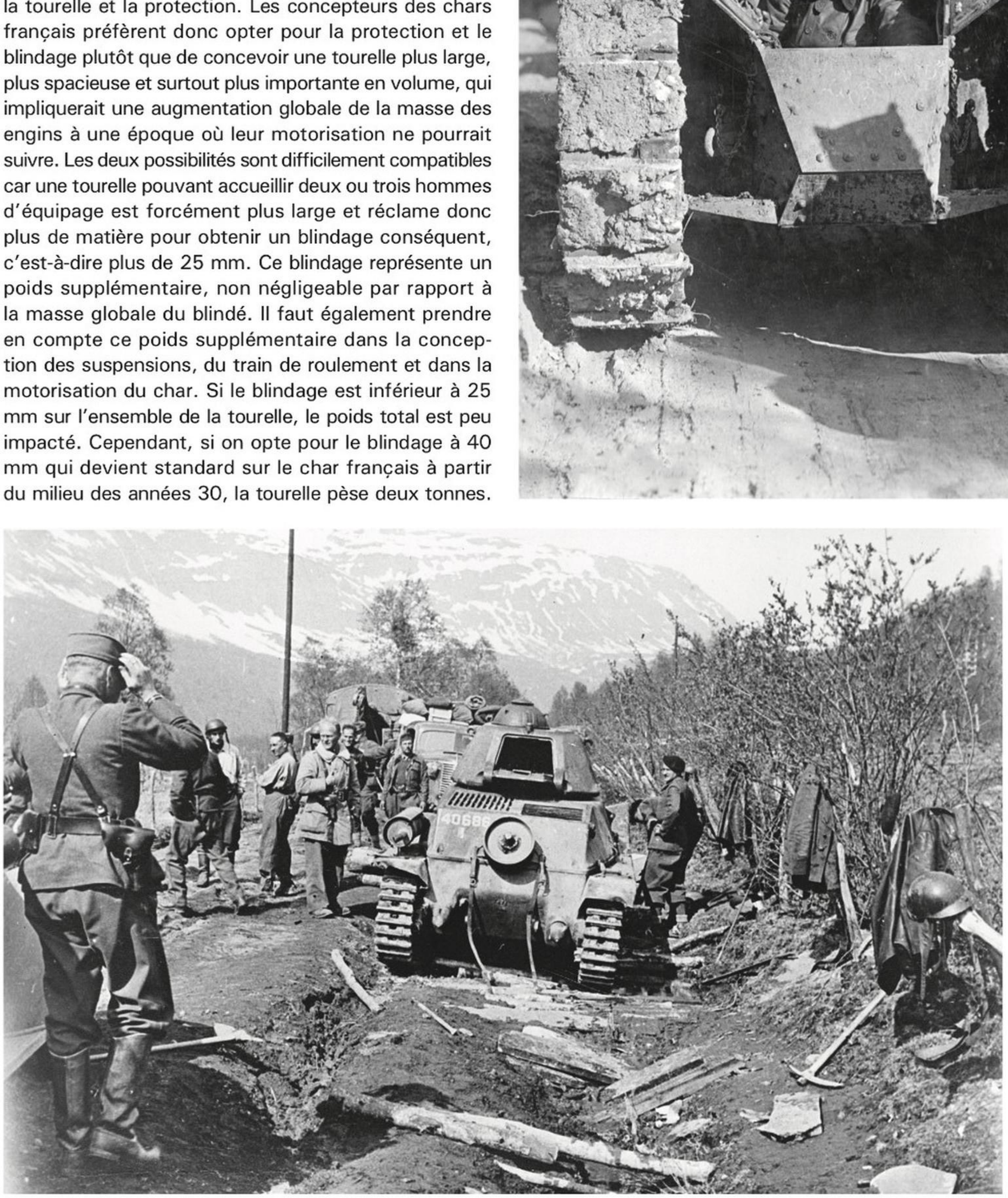
RETOUR SUR L'INVENTION DE LA TOURELLE FRANÇAISE ET HÉRITAGE DE LA GRANDE GUERRE

L'une des premières explications du choix de la tourelle monoplace pour les chars français en 1940 provient directement de l'héritage de la Grande Guerre. La France est le premier pays à concevoir sur un char une tourelle rotative moderne. Il existe déjà des types de tourelles rotatives sur les différentes automitrailleuses du début du conflit, mais c'est bien sur le Renault FT que figure la première véritable tourelle de char. Il s'agit d'une véritable rupture technologique avec les premiers chars qui ressemblent plutôt à des casemates, comme le Schneider et les différents Mark britanniques. La France capitalise donc sur cette invention dans l'après-guerre, et le modèle du FT s'impose. Le Renault R35, véritable successeur du Renault FT, char léger d'infanterie biplace est naturellement équipé d'une tourelle rotative monoplace. Le seul modèle qui ne possède pas ce type de tourelle au début des années 1920 est le char super lourd de rupture FCM 2C. Ce mastodonte de presque 69 tonnes qui comporte une douzaine d'hommes d'équipage ne peut vraisemblablement pas se contenter d'une tourelle monoplace ! Conceptuellement, la tourelle apposée est une sorte de tourelle de Renault FT élargie et plus spacieuse afin d'accueillir trois hommes. Là encore, il s'agit d'une innovation par rapport aux différents autres chars présents sur le marché au même moment. Le char Mark V ou V* par

exemple reprend globalement l'architecture générale des modèles antérieurs, sans marquer de rupture. La répartition des rôles et des tâches au sein de l'équipage et du char joue dans le choix de la tourelle. La France comme la Grande-Bretagne possède une dichotomie Infanterie/Cavalerie dans la répartition des types de chars selon leurs caractéristiques et missions. Dans l'Infanterie, et particulièrement pour les chars légers on trouve un chef de char/tireur, un pilote et éventuellement un troisième homme qui s'occupe de la radio en caisse. Dans la Cavalerie, le troisième homme (s'il y a) est placé en tourelle comme dans les automitrailleuses.

PRIORITÉ À LA PROTECTION

Le choix de la tourelle monoplace résulte également d'un compromis calculé entre l'espace offert à l'intérieur de la tourelle et la protection. Les concepteurs des chars français préfèrent donc opter pour la protection et le blindage plutôt que de concevoir une tourelle plus large, plus spacieuse et surtout plus importante en volume, qui impliquerait une augmentation globale de la masse des engins à une époque où leur motorisation ne pourrait suivre. Les deux possibilités sont difficilement compatibles car une tourelle pouvant accueillir deux ou trois hommes d'équipage est forcément plus large et réclame donc plus de matière pour obtenir un blindage conséquent, c'est-à-dire plus de 25 mm. Ce blindage représente un poids supplémentaire, non négligeable par rapport à la masse globale du blindé. Il faut également prendre en compte ce poids supplémentaire dans la conception des suspensions, du train de roulement et dans la motorisation du char. Si le blindage est inférieur à 25 mm sur l'ensemble de la tourelle, le poids total est peu impacté. Cependant, si on opte pour le blindage à 40 mm qui devient standard sur le char français à partir du milieu des années 30, la tourelle pèse deux tonnes.



▲ Pris au printemps 1918, ce cliché d'un Renault FT présente l'aménagement sommaire du poste de pilotage, accessible grâce à trois trappes. Sans moyen de communication interne, le chef de char est obligé d'utiliser ses pieds indiquer au pilote quelle direction prendre. US Nara

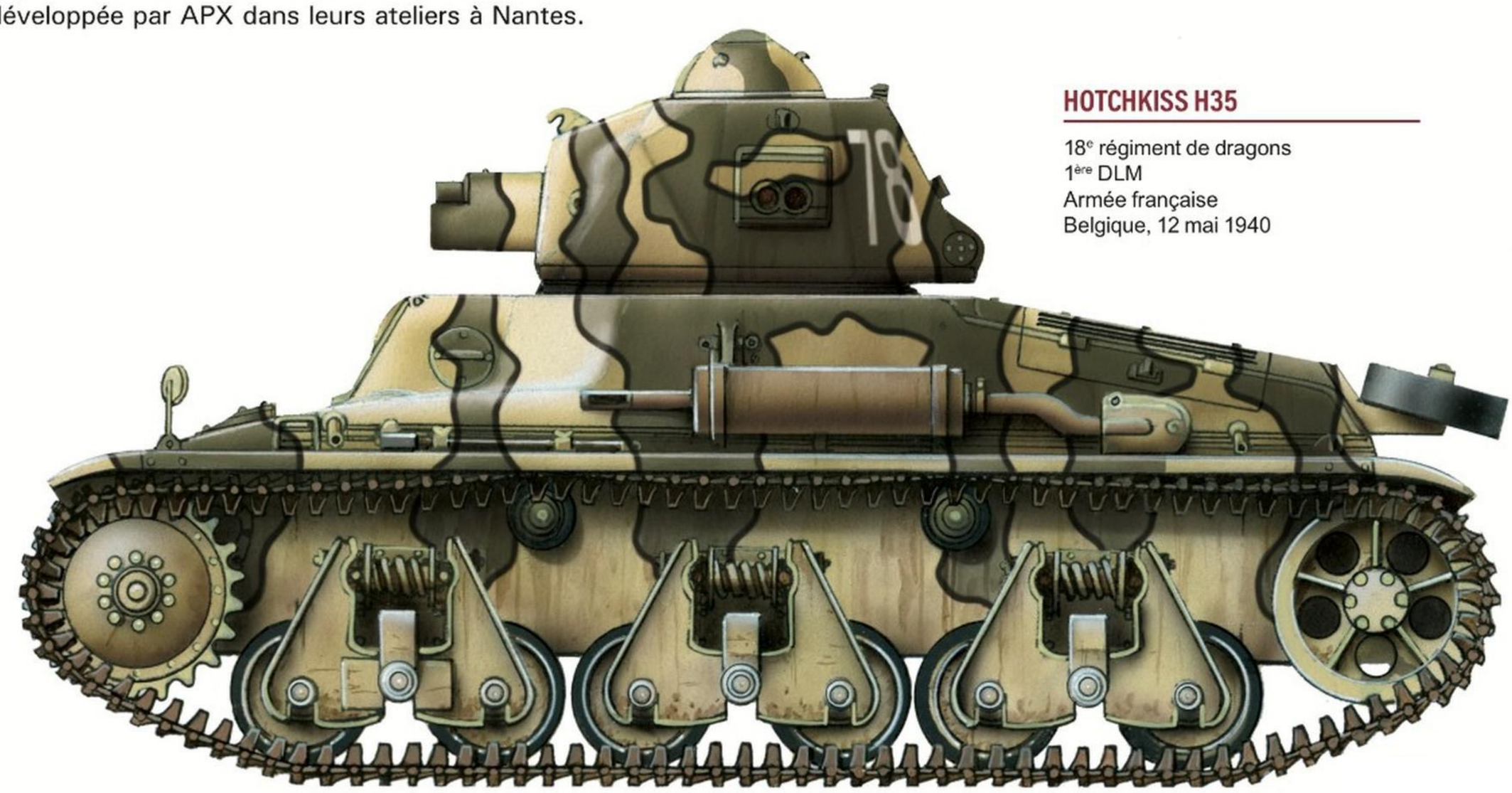
◀ Ce Hotchkiss H35 du 342e CACC à Narvik semble être en mauvaise posture : l'équipage a fait tomber vestes et casques pour travailler sous l'œil de soldats français et norvégiens, en 1940. La trappe du chef de char est ouverte à l'arrière de la tourelle : il est alors aisé d'imaginer qu'un combat dans de telles conditions de promiscuité ne devait pas durer trop longtemps ! DR

Il faut donc choisir entre la tourelle APX 1 CE, pour Chemin Élargi, qui est blindée à 40 mm contre la tourelle APX 2 protégée avec seulement 25 mm de blindage. Le choix de la protection est fait, mais il faut également adapter les chars ou blindés sur lesquels la tourelle APX 1 va reposer. Car il est évident que l'on ne peut poser une tourelle aussi lourde sur un engin qui possède un blindage qui n'excède pas 25 mm ! L'option du blindage épais et homogène oriente donc les choix concernant également l'architecture des chars. C'est à ce titre que la cavalerie souhaite se doter principalement du Somua S35, un char qui combine puissance de feu et protection sans pour autant négliger la vitesse. Les décisionnaires se contentent en effet du fait que la tourelle du type APX 1 CE peut accueillir « un homme et demi », c'est-à-dire qu'un autre homme d'équipage peut prêter main forte au chef de char en cas de coup de feu en lui passant les munitions. Maigre consolation lorsque l'on jette un œil à ce qui peut se faire outre Rhin. En effet, les Allemands quant à eux préfèrent faire le choix d'une tourelle très spacieuse et volumineuse, capable d'accueillir jusqu'à trois hommes. En conséquent, les équipages de *Panzer* bénéficient d'une moindre protection ; pour rappel, un *Panzer III* est blindé à seulement 30 mm au maximum. La majorité des chars allemands que les Français ont dû affronter sont des *Panzer* dont le blindage n'excède pas 15 mm ! Une différence significative par rapport aux chars français, certaines automitrailleuses possédant même un blindage qui est supérieur aux engins allemands engagés dans la campagne.

L'AMC 35, LE CONTRE-EXEMPLE

En mai 1940, le seul blindé en service dans l'armée française à disposer d'une tourelle biplace, hormis les vieux FCM 2C, est l'AMC 35. Il s'agit d'une automitrailleuse de combat légère conçue dans la précipitation et qui a été adoptée dans la hâte pour remplacer des prototypes qui n'ont pas pu donner satisfaction. Elle est également connue sous le nom d'ACG1, modèle que les Belges adoptent au sein de leur armée nationale. Cette automitrailleuse de combat pèse à peine 15 tonnes en ordre de marche et possède un blindage léger de 25 mm. Un poids et une protection légère qui permettent d'opter cette fois-ci pour une tourelle à deux hommes. Cette tourelle est développée par APX dans leurs ateliers à Nantes.

Sa conception relève d'un certain savoir-faire technique car peu de fondeurs sont capable de couler des cloches de plus de 1 300 mm de diamètre. L'APX 2 est une tourelle laminée moulée sur une base circulaire moulée. Ses côtés sont protégés avec des plaques laminées et boulonnées de 25 mm d'épaisseur et elle pèse au total 1 650 kg. Elle est armée d'un canon de 47 mm SA 35 et d'une mitrailleuse



HOTCHKISS H35

18e régiment de dragons
1ère DLM
Armée française
Belgique, 12 mai 1940

de 7,5 mm pour armement secondaire. Il est également possible de désaxer la mitrailleuse pour protéger les abords du blindé si besoin. L'AMC 35 est donc plutôt adaptée à sa mission, c'est-à-dire combattre dans des unités de la Cavalerie. Ce char est doté d'un armement efficace, le 47 mm SA 35 qui est capable de causer du tort à la plupart des engins légers allemands qu'elle peut croiser sur son chemin. Malgré son armement efficace et sa tourelle biplace, l'AMC 35 comporte de très nombreux défauts. Tout d'abord, sa consommation très excessive en carburant qui ne lui offre qu'une très faible autonomie en terrain varié, c'est-à-dire moins d'une heure selon les estimations ! Cette outrageuse gourmandise est dû à son train de roulement qui n'était pas suffisamment au point et surtout héritée d'un modèle Renault antérieur au moteur inadapté. Son autonomie nuit également à sa capacité de se mouvoir rapidement, avec une vitesse de pointe d'une quarantaine de km/h, alors qu'il s'agit d'un bel atout. Outre ces défauts précédemment cités, l'AMC 35 ne peut emporter que moins d'une centaine de munitions. Ce point-ci vient nuire aux capacités de combat de l'automitrailleuse, qui s'est plutôt bien défendue au cours de la campagne de France. En effet, une quinzaine d'AMC 35 prend part à la guerre au sein d'unités de circonstances, des groupes francs de cavalerie, qui se battent sur l'Aisne sur la Seine et jusque sur la Loire. Un mordant qui est dû à leur armement particulièrement efficace. L'exemple de l'ACG1 ou de l'AMC 35 prouve bien qu'une tourelle biplace à la place d'une monoplace n'est pas particulièrement un facteur de réussite et qu'il est difficile d'allier puissance de feu, protection, autonomie et performances en terrain varié.

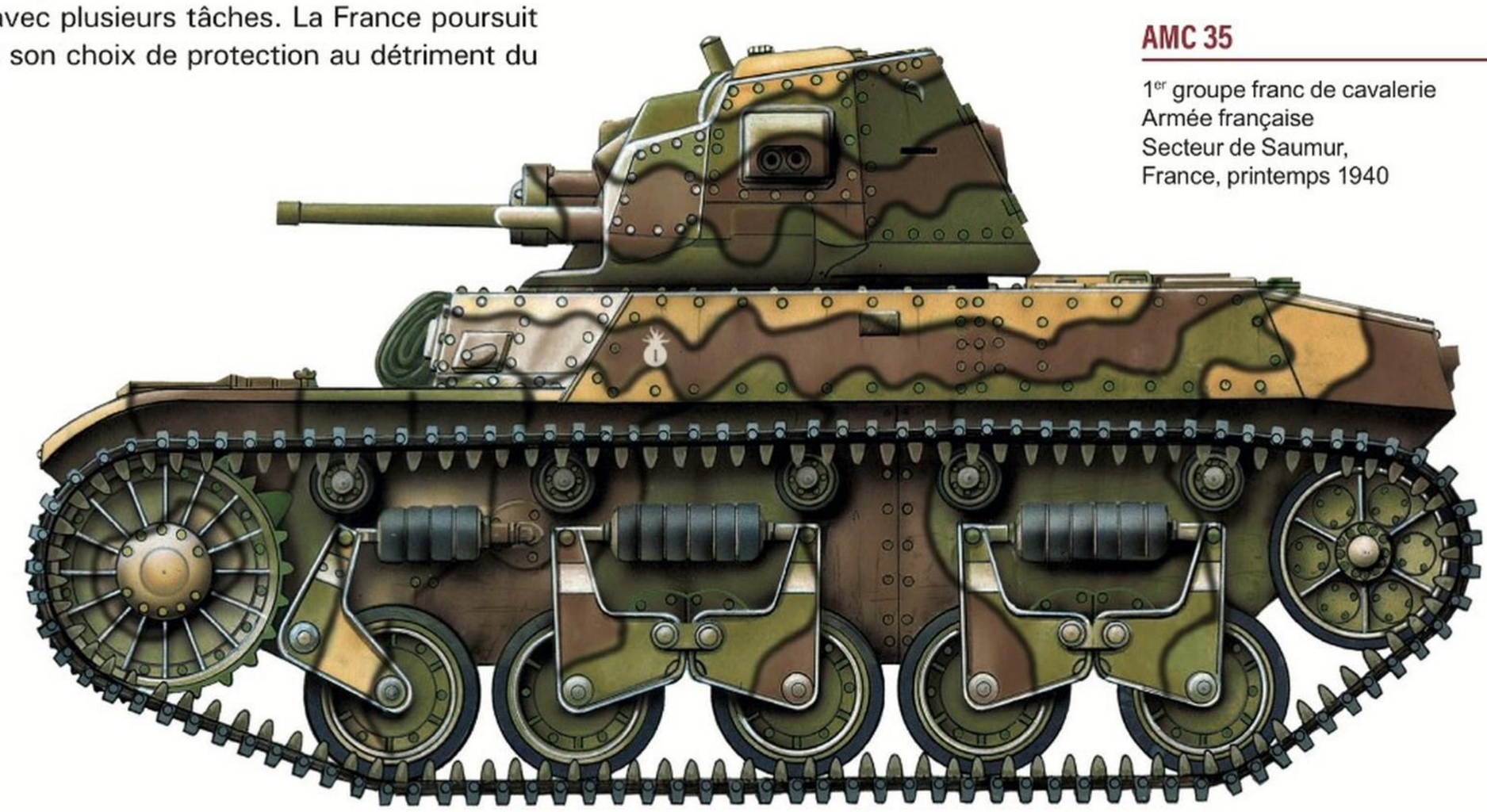
LA TOURELLE MONOPLACE SUR LES PROJETS D'APRÈS 1940

Cette caractéristique de la tourelle à un homme, considérée comme un défaut, perdure néanmoins sur les projets futurs ou en développement des chars à venir. Le B1ter par exemple obtient un blindage plus important par rapport à son prédécesseur ainsi que des chevaux supplémentaires mais conserve une tourelle pour un homme unique. L'explication du choix de la tourelle monoplace sur les chars B1 peut éventuellement se motiver par le fait que la pièce principale sur ce type de char est située en casemate. Cependant, le chef de char reste toujours très sollicité avec plusieurs tâches. La France poursuit naturellement son choix de protection au détriment du volume de la tourelle, en attendant qu'une solution technologique ou technique puisse permettre l'agencement d'une tourelle plus vaste sans négliger le taux de survie de l'équipage. En bref, peut-on affirmer que l'un des choix de la tourelle monoplace ou multiplace était un facteur décisif ou bien crucial pour la victoire à l'issue de la campagne de France ? Non probablement pas, car c'est la performance collective de toute l'armée blindée allemande qui a été meilleure. Mais l'idée pensée comme rationnelle est parfois l'ennemie de l'efficacité… ■

▲ Ci-dessus : À l'hiver 1939-1940, ce B1bis côtoie une AMC 35 en service dans l'armée française. Ce sont alors deux visions du char qui s'opposent : à gauche, celle de l'Infanterie… à droite, celle de la Cavalerie. Cette dichotomie va fortement peser sur l'efficacité des chars français en 1940. ©ECPAD/France/Photographe inconnu

◤◤ Page de gauche, en haut : Le B1bis est certes un engin spacieux, mais sa conception est étroitement liée à l'Infanterie, arme de laquelle il dépend. En tourelle, le chef de char doit diriger son engin, donner les ordres, repérer la cible et en faire l'acquisition, recharger, tirer… Une mission épuisante. Coll. L. Becker

◣◣ Page de gauche, en bas : L'AMC 35 (ou ACG1) est un matériel moderne malgré sa naissance hâtive. Afin de réduire les coûts, la soudure est abandonnée au profit du boulonnage – ce qui rend aussi l'assemblage d'un tel matériel plus aisé à une époque où la soudure est une opération lourde et difficile sur de telles pièces. Coll. F. Vernier



AMC 35

1er groupe franc de cavalerie
Armée française
Secteur de Saumur,
France, printemps 1940

PAR LOÏC BECKER

« MA CHANCE TIENDRA-T-ELLE? »

UN TANKISTE BRITANNIQUE DANS L'ENFER NORMAND

Le 2 août 1944, ces Sherman britanniques foncent vers Vire pendant l'opération « Bluecoat ». Les forces de Sa Majesté ont un rôle capital dans cette opération, car leur succès sécuriserait le flanc des troupes américaines fonçant alors vers la Bretagne… Sauf mention contraire, toutes photos IWM

La bataille de Normandie, à l'été 1944, sonne le retour des combats sur le sol français – mais aussi de l'horreur de ces derniers, notamment à cause de la topographie. Aussi bien dans leurs témoignages que dans leurs mémoires, des soldats des deux camps souligneront le caractère terrible de cette campagne, avec les bombardements massifs alliés d'un côté et les embuscades allemandes de l'autre. Parmi ces voix parfois oubliées, celle de Stuart Hills a longtemps été la plus connue au Royaume-Uni. Engagé dès sa vingtième année, le *Second Lieutenant* Hills combat à l'été 1944 au sein du *1st Nottinghamshire (Sherwood Rangers) Yeomanry*, à la tête du *4 Troop, C Squadron*. Affecté à la *8th Armoured Brigade* en charge de rompre les lignes allemandes lors de l'opération « Bluecoat », Hills va livrer un des témoignages les plus importants de la bataille de Normandie.

L'ENFER DU BOCAGE

Pour les stratèges alliés, la capture de la ville de Caen a été considérée comme essentielle au bon déroulement de la campagne de Normandie. Montgomery, à la tête des troupes britanniques, a très vite promis qu'il capturerait la cité le 6 juin au soir… Mais le sort en voudra autrement. Bloqués par une défense acharnée mise en place par les Allemands, les soldats de Sa Majesté vont éprouver les pires difficultés autour de Caen. La *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » a en effet transformé chaque village en point d'appui et s'est retranchée dans les ruines de la capitale normande.

Après les très durs combats de juin, Montgomery va lancer une série d'opérations visant à enfin faire tomber la ville, ce qui sera chose faite fin juillet 1944. Le 30 du même mois, Avranches est aux mains des Américains dont la *Third Army* de Patton commence à foncer vers l'arrière-pays. L'objectif des Alliés est d'opérer un vaste « coup de faux » visant à neutraliser le gros des forces allemandes dans l'Ouest de la France, et ainsi pouvoir progresser sans coup férir vers la frontière allemande. Fin juillet, les *Sherwood Rangers* prennent part à l'opération « Bluecoat » visant à sécuriser la jonction de Vire et les hauteurs du mont Pinçon, au sud du Calvados… Parmi eux, le *Second Lieutenant* Hills et son M4 Sherman, en tête !

« Nous démarrons les moteurs en attendant les bombardiers. Voilà soudainement le ronronnement diffus de centaines de Lancaster arrivant au-dessus de nos têtes. Nous apercevons les trappes à bombes s'ouvrir puis, quelques secondes plus tard, les environs sont secoués par les explosions. De gros nuages de poussière et de fumée s'élèvent à l'horizon, et je ne peux pas m'empêcher de plaindre les gars qui étaient en dessous. Nous avançons sur une seule route, le *A Squadron* attaquant vers Briquessard avec le *B* en second échelon ; nous sommes en réserve. Le bocage est terriblement épais, avec beaucoup de forêts et de collines, sans oublier les petites vallées au fond desquelles serpentent d'innombrables rivières – un coin parfait pour les embuscades, d'autant plus que routes et champs sont constellés de mines car les Allemands ont pu s'y préparer[1]. »

Une situation à laquelle les soldats alliés ne sont toujours pas véritablement habitués, malgré leur présence depuis le 6 juin. Dans un terrain si compartimenté, les défenseurs disposent d'un avantage non négligeable, d'autant plus qu'ils connaissent le terrain et savent que les Alliés n'ont pas d'autre choix que de suivre les routes préexistantes. La progression des Britanniques, pour cette opération, suit une tactique développée au cours du mois de juin : les blindés progressent au pas sur la route, tandis que l'infanterie d'accompagnement avance sur leurs flancs, ratissant les fossés et autres haies afin d'y débusquer les possibles soldats allemands équipés de *Panzerfaust*. Si une arme automatique se dévoile subitement, les fantassins ont pour consigne de se jeter dans les fossés et d'attendre l'intervention des chars.

▲ Caen sera une noix très dure à craquer pour les Britanniques. Les combats feront rage aussi bien autour que dans la ville, qui sera détruite à plus de 80% par les bombardements alliés. La phrase de Montgomery (« Je prendrai Caen le 6 juin au soir ») se retournera alors contre lui, creusant un peu plus le fossé entre *Monty* et les généraux américains…

◀ Dans le bocage, les fossés sont les seuls abris pour des fantassins pris dans des tirs d'armes automatiques : les haies sont difficilement franchissables, et rien ne garantit que l'adversaire n'attende pas derrière…

[1] Hills (S.), *By Tank into Normandy*, Cassel Military, 2014, p75.

◀ Une fois le verrou de Caen entre les mains des Britanniques s'ouvre une phase de poursuite vers le sud, mais aussi vers l'est : les Allemands, désorganisés, tentent de replier le plus de troupes vers Paris et de passer la Seine. Les soldats alliés ne pourront compter que sur peu de jours de repos et en sortiront passablement épuisés.

Or, tout cela nécessite une bonne coopération entre blindés et fantassins, ce qui n'est jamais gagné d'avance…

En terrain découvert, le fonctionnement est plus simple puisque les chars appuient l'infanterie en cas de résistance, puis interviennent de manière plus importante si des *Panzer* sont signalés.

« Dans le cas d'une agglomération, écrit Stuart Hills, les chars ouvrent préventivement le feu sur tout endroit qui pourrait se transformer en position défensive pour l'adversaire. Ce n'est qu'après avoir copieusement arrosé les bâtiments à coups de 75 mm et de rafales de mitrailleuses que nous signalons à l'infanterie qu'elle peut avancer. Le danger du *Panzerfaust* est cependant toujours présent : rien de plus simple que de se planquer derrière un mur ou une porte en attendant notre passage [2]. »

« BLUECOAT » PATINE

Le lancement de l'opération n'est cependant pas favorable aux *Sherwood Rangers*, qui tombent sur des itinéraires lourdement minés, les Allemands ayant réparti efficacement mines antichars et antipersonnels. Le 31 juillet, c'est au tour du *B Squadron* de s'élancer à l'assaut vers Cahagnes. Les difficultés s'amoncellent cependant très vite : en plus des innombrables mines, le terrain est détrempé ce qui ralentit considérablement la progression britannique. Le village est libéré le lendemain, mais lorsque le *C Squadron* le traverse, Hills ne remarque que des débris et des bâtiments rasés par les combats.

Le 2 août, les *Sherwood Rangers* peuvent déboucher et les *Squadrons* filent chacun de leur côté. Celui du *Second Lieutenant* Hills démarre à l'aube, opérant de concert avec les fantassins du *7th Hampshires*. Le ronflement des moteurs dérange la quiétude matinale de la campagne normande, et toute la colonne s'arrête à une intersection fortement minée. Alors que les sapeurs s'activent à déblayer l'itinéraire, un *Panzer* qui se tenait jusque-là en embuscade ouvre le feu, détruisant le blindé en queue de colonne. Hills, dont le Sherman est en quatrième position, réagit au quart de tour. « J'interpelle mon tireur : « À droite, fixe le *Tiger* [3] ! Fumigène. 1600 mètres. Tire quand tu es prêt. » Notre obus tombe juste devant le *Tiger*, qui disparaît bientôt derrière la fumée. Un autre coup part, cette fois plus à gauche, pour dissimuler davantage le char adverse. Les autres chars font de même tandis que l'officier de liaison de la *RAF* qui nous accompagne demande l'appui de l'aviation. Au bout de quelques minutes, quatre Typhoon passent au-dessus de nous, des roquettes sous les ailes. Nous tirons un fumigène rouge pour identifier la cible, et voilà les Typhoon qui reviennent, presque en rase-mottes. Le bruit est terrible, autant leurs moteurs que les tirs des roquettes ! Le second appareil touche sa cible, ce que nous confirmons lorsque la fumée se dissipe, dévoilant la carcasse en flammes du *Tiger* – sa tourelle a été projetée sur le côté. Aucun signe de survivants parmi l'équipage. Quelle démonstration éclatante de notre puissance de feu – et surtout de la nécessité du contrôle des cieux pour avancer vers la victoire [4]. »

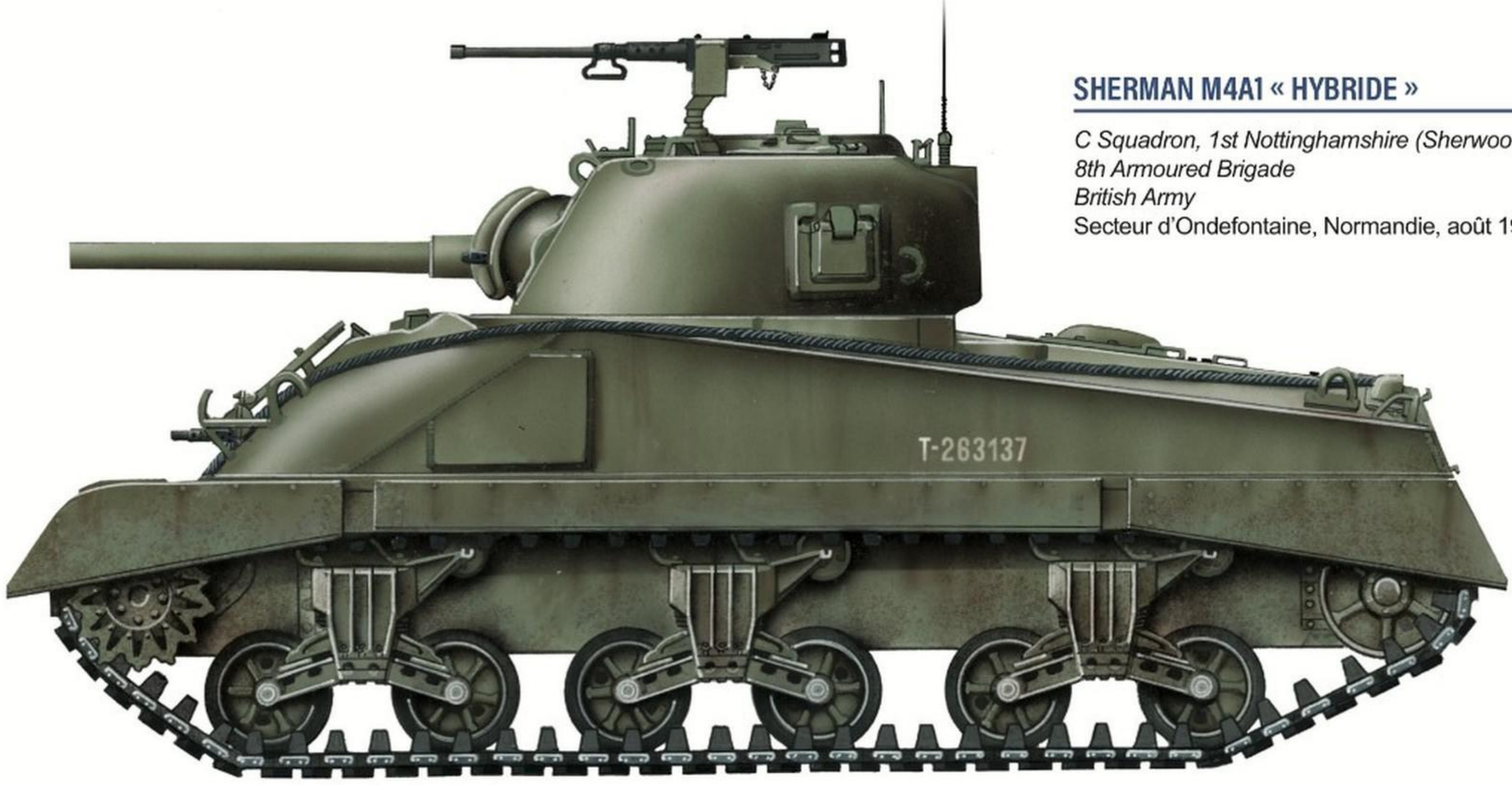
L'ARTILLERIE ALLEMANDE SE DÉCHAÎNE

Malgré cette victoire, les *Sherwood Rangers* sont pris sous un tir d'artillerie de plus en plus précis, les observateurs allemands du mont Pinçon disposant d'une vue parfaite sur les environs. Le *Squadron Leader* du *2nd Lieutenant* Hills est blessé et doit être évacué, touché à l'épaule par du shrapnel, mais cela n'empêche pas les Britanniques de continuer vers Jurcques. « La résistance allemande est alors de plus en plus dure

[2] *Ibid*, p75.

[3] Pour les soldats alliés, le *Tiger* était une hantise, ce qui mènera à de nombreuses mauvaises identifications. Impossible de dire si, dans ce cas, Hills a bien affronté un tel char.

[4] *Ibid*, p76.



SHERMAN M4A1 « HYBRIDE »

C Squadron, 1st Nottinghamshire (Sherwood Rangers) Yeomanry
8th Armoured Brigade
British Army
Secteur d'Ondefontaine, Normandie, août 1944

l'infirmerie régimentaire a même été touchée par quelques obus. Je suis constamment en alerte, attentif à toute menace possible, tout en ne sortant pas trop de la tourelle… ce qui n'aide pas, car je dois garder à l'œil les fantassins du *Hampshire*. Geoff Storey, mon pilote, est un gars en or ; pourtant, ce poste est loin d'être une sinécure dans un char. Incapable de voir quoique ce soit aux alentours (à part à travers sa petite fente d'observation), Geoff se repère aux explosions et aux bruits de la bataille afin d'obéir à mes ordres donnés dans l'intercom : « Tout droit, à fond. Arrêt. À droite – marche arrière ». Enfermé dans cette caisse d'acier, Geoff est surtout celui qui a le moins de chance de s'en sortir en cas de tir fatal.

Nous emportons les fantassins sur nos chars pour la nuit avant d'atteindre Jurcques à l'aube. Les fantassins sautent alors au sol tandis que nous entrons dans le village à toute vitesse. L'endroit, copieusement bombardé, est plein de poussière et de fumée. Certaines maisons sont en feu, mais personne ne nous tire dessus [5]. »

◀ Le peu d'itinéraires disponibles et le cloisonnement du terrain vont fortement gêner le déploiement des troupes alliées, et notamment britanniques. Cette configuration se rencontrera jusqu'à la fin de la bataille de Falaise et marquera durablement les soldats alliés qui y auront combattu.

[5] *Ibid*, p77.

◀ Au début du mois d'août, de nombreuses formations allemandes sont fortement éprouvées par les combats et n'ont plus qu'un potentiel offensif limité. Mais certaines unités conservent une force de frappe conséquente, notamment des unités *SS* rameutées à la hâte. Les prisonniers vont néanmoins s'entasser dans les camps temporaires mis en place par les Alliés.

◥◥ Page de droite, en haut : Ce *Panzer IV* a fait les frais de tirs britanniques ! Difficile de définir ce qui l'a détruit, mais l'allonge de son canon le fera confondre fréquemment, de loin, avec un *Tiger* pour les tankistes alliés terrifier à l'idée d'affronter ce monstre d'acier.

◢◢ Page de droite, en bas : Encore plus qu'en rase campagne, l'infanterie et les chars sont indissociables dans le bocage normand… Autant pour les opérations défensives qu'offensives. Les chars manquent de mobilité pour manœuvrer et ont donc besoin des fantassins pour trouver l'adversaire et empêcher certaines embuscades ; à l'inverse, dès que les fantassins sont en difficulté, les chars sont le seul moyen de les « débloquer ».

Hills et son *Squadron* vont traverser sans encombre Jurcques puis s'arrêter pour quelques heures dans un verger, alors qu'ils sont pris pour cible par des mortiers allemands. Une fois les ordres reçus, Hills donne l'ordre de reprendre la route. « Nous voilà partis pour la Bigne. Nous arrosons consciencieusement chaque maison, les fantassins sur nos talons. Une ou deux fois, nos gars sont bloqués par des mitrailleuses que nous neutralisons – sans jamais que la crainte d'une embuscade par *Panzerfaust* ne nous quitte. Malgré le mauvais temps, la résistance adverse est faible et le village est bientôt entre nos mains [6]. »

ONDEFONTAINE, L'OBJECTIF FINAL

Pour les *Sherwood Rangers*, le petit hameau tranquille d'Ondefontaine demeure un objectif important. Or, dans la soirée du 2 août, le *General* Thomas décide de profiter de la percée obtenue et d'effectuer un ultime effort afin de l'atteindre – alors que les hommes auraient bien besoin de repos.

« Alignés sur notre nouvelle position de départ, les mortiers allemands se réveillent et obligent notre infanterie à s'éparpiller. L'attaque est décalée alors qu'elle n'a même pas commencé ! Nous passons la nuit dans notre char, qui est loin de dégager un fumet agréable avec 17 heures d'affilée passées dedans… Préparer nos repas à l'intérieur du blindé n'aidant en rien. Malgré notre fatigue, nous sommes quand même prêts à partir à l'aube.

Des combats sporadiques ont eu lieu toute la nuit aux environs, et les rapports de pertes commencent à arriver. Le *A Squadron* a été retardé près de Saint-Pierre-du-Fresne par un *Jagdpanther* mais a réussi à se dégager. Le *Sergeant* George Dring, ce « chasseur de chars », a suivi un *Tiger* à pied puis a amené son propre char pour le détruire. Deux autres *Tiger* ont été capturés intacts après avoir été abandonnés dans un terrain trop meuble pour eux.

L'attaque est relancée au petit matin, avec mon char en tête. J'aperçois les maisons qui se découpent sur une crête, dans la lumière matinale. La seule route pour y accéder est étroite et surtout entourée d'arbres. La résistance adverse est faible lorsque nous en sortons pour arriver sur une zone dégagée. Nos chars s'avancent doucement vers l'église pendant que les fantassins scrutent les environs. Soudain, on me signale qu'une section allemande s'est faufilée derrière nous et s'est réfugiée derrière un muret de pierre. Alors que notre char dépasse l'église, deux obus antichars passent à quelques centimètres de ma tourelle ; « Marche arrière », dis-je à Geoff. Beau piège [7] ! »

La situation s'avère plus compliquée que prévue pour Hills : les fantassins britanniques ne souhaitent pas avancer sans l'appui des chars, qui se mettraient ainsi en danger. Une batterie d'obusiers de *25-pdr* est appelée en renfort, en lien avec la doctrine britannique immuable : si l'infanterie ne peut pas passer, l'artillerie doit s'en charger. Quant à lui, Hills retourne rapidement à son engin.

« Mes gars me voient revenir avec un certain soulagement, notamment lorsque je leur demande de faire quitter le village à nos chars. Tous savent quels dangers nous attendent entre ces murs. Les fantassins sont une fois encore sur nos talons ; un de leur officier nous dit avoir repéré un Allemand dans le clocher de l'église, possiblement un observateur d'artillerie. Notre nouveau tireur, Dick Dexter, tire deux fois et fait mouche – plus tard, une patrouille confirmera la présence d'un observateur allemand mort. […]

Le barrage d'artillerie démarre à l'heure prévue

maisons et bouleversant les rues. Nos ordres sont de traverser le village à toute vitesse puis de nous placer en position défensive à l'autre bout une fois le barrage terminé. Au bout de quelques dizaines de minutes, les moteurs de nos engins rugissent et nos chars se cabrent ; nous dépassons l'église, mitraillant chaque maison, les gars du *Hampshire* derrière nous. Derrière moi suivent les chars de Sanders et Robson. L'ennemi semble s'être replié, laissant derrière lui certains de ses morts et des armes brisées. Un des cadavres est celui d'un officier de la *10. Panzer-Division* [8]. Nous continuons vers la sortie du village, attendant le pire, mais il ne se passe finalement rien de grave. Les chars ont franchi le plateau sans encombre : Ondefontaine est à nous.

Il est temps de prendre une pause bien méritée, d'autant plus que les camions de l'intendance arrivent alors avec les rations, du carburant et des munitions. Alors que je sors de mon char, je tombe sur le médecin du régiment qui nous observe estomaqué : les gars sont dans un sale état, avec leurs yeux rougis par la fatigue. Le docteur se rend ensuite auprès du QG de la Brigade et insiste pour que nous prenions un peu de repos – et c'est chose faite, car bientôt nous recevons une annulation des ordres pour le lendemain [9]. »

La prise d'Ondefontaine marque alors la fin d'un cycle éprouvant pour les *Sherwood Rangers*, dont certains n'ont pas quitté leur char en trois jours ! Les hommes sont si épuisés que l'entretien du matériel roulant est décalé, Hills et ses camarades pouvant enfin profiter d'une journée de repos. Si certains éléments combattront dans les environs avec les *13th/18th Hussars* pour participer à la prise du mont Pinçon, ce n'est que le 8 août que les *Sherwood Rangers* recevront l'ordre de quitter leurs positions… pour rejoindre un verger non loin de Beaumont (à quelques kilomètres de Villers-Bocage). Les hommes y profiteront d'un repos bien mérité et y apprendront la prise d'Angers et du Mans par les troupes américaines, ainsi que la progression des Alliés vers l'est. Le temps sera aussi au renforcement des unités : les *Sherwood Rangers* auront payé un lourd tribut aux combats pour Ondefontaine… puisque le *C Squadron* ne comptera plus que trois officiers le 9 août. C'est à cette date que les hommes auront la surprise de recevoir la visite du *General* Horrocks, commandant du *Corps*, qui viendra les remercier pour leur dévouement et les féliciter pour leurs sacrifices. Les *Sherwood Rangers* n'en sont cependant qu'au début de leur offensive, et bientôt il faudra filer vers Paris… pour fermer la poche de Falaise. ■

[6] *Ibid*, p77.

[7] *Ibid*, p79.

[8] Possiblement des éléments de la *10. SS-Panzer-Division* « Frundsberg ». La *10. Panzer-Division* disparaît en Tunisie début 1943 et ne sera jamais reconstituée.

[9] *Ibid*, p80.

caraKtère presse & éditions

(RE)DÉCOUVREZ NOTRE COLLECTION DE LIVRES

PLAN Z
LE FANTASME NAVAL ALLEMAND
par Pascal Colombier

CODE ARTICLE : 1

LES SOUS-MARINS DE LA 2NDE GUERRE MONDIALE
par Erminio Bagnasco

CODE ARTICLE : 2

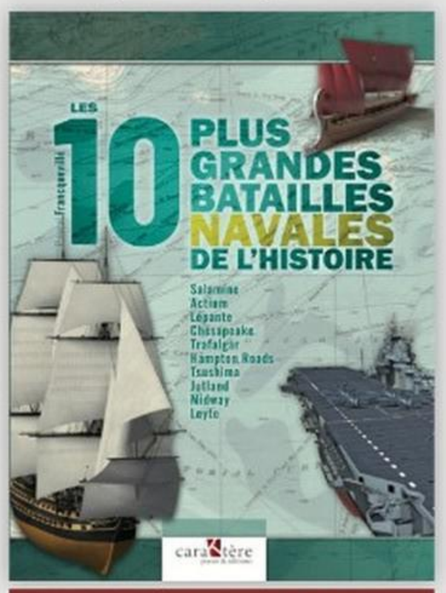
TORPEDO LOS! - TOME 2
par Xavier Tracol

CODE ARTICLE : 3

LA CLASSE YAMATO
par Pascal Colombier

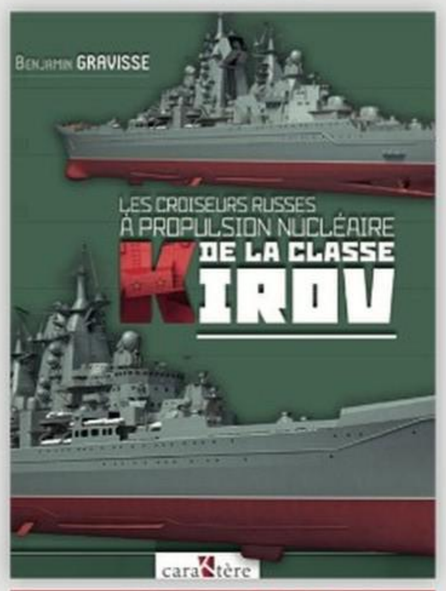
CODE ARTICLE : 4

LES 10 PLUS GRANDES BATAILLES NAVALES DE L'HISTOIRE
par Pascal Francqueville



CODE ARTICLE : 5

LA CLASSE KIROV
par Benjamin Gravisse



CODE ARTICLE : 6

LA CLASSE SLAVA
par Benjamin Gravisse

CODE ARTICLE : 7

ENCYCLOPÉDIE DES AVIONS DE BOMBARDEMENT DE LA LUFTWAFFE
par Chris Goss

CODE ARTICLE : 8

CAMOUFLAGES ET MARQUES DE LA LUFTWAFFE
par Jean-Claude Mermet

CODE ARTICLE : 9

ENCYCLOPÉDIE DES AVIONS DE CHASSE ALLEMANDS
par Chris Goss

CODE ARTICLE : 10

ENCYCLOPÉDIE DES AVIONS DE CHASSE ITALIENS
par David Zambon

CODE ARTICLE : 11

ENCYCLOPÉDIE DES AVIONS DE CHASSE FRANÇAIS
par Christian-Jacques Ehrengardt

CODE ARTICLE : 12

MITSUBISHI A6M REI-SEN ZERO
par Alex Euphrosine

CODE ARTICLE : 13

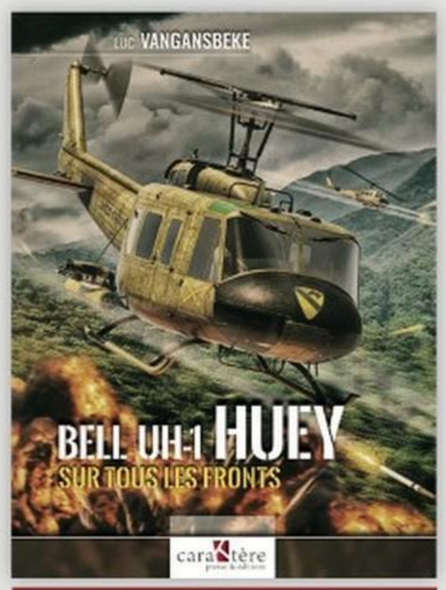
JETS 46
par Jean-Claude Mermet

CODE ARTICLE : 14

MERSSERSCHMITT BF 109 - TOME 2
par Jean-Claude Mermet

CODE ARTICLE : 15

BELL UH-1 HUEY SUR TOUS LES FRONTS
par Luc Vangansbeke



CODE ARTICLE : 16

F4U CORSAIR LA TERREUR DU PACIFIQUE
par Alex Euphrosine

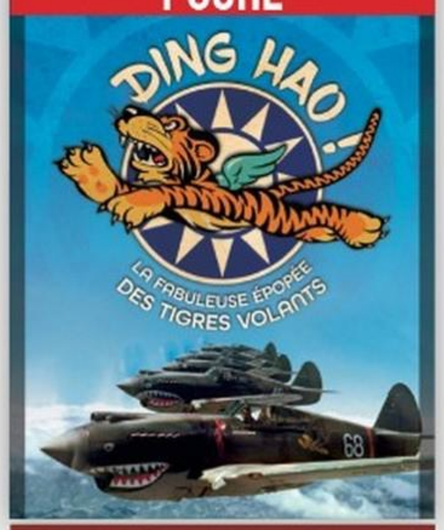
CODE ARTICLE : 17

T-72
par Prezmek Skulski

CODE ARTICLE : 18

TUEUR DE B-17
MÉMOIRES D'UN AS AUX 33 VICTOIRES
par Heinz Knoke

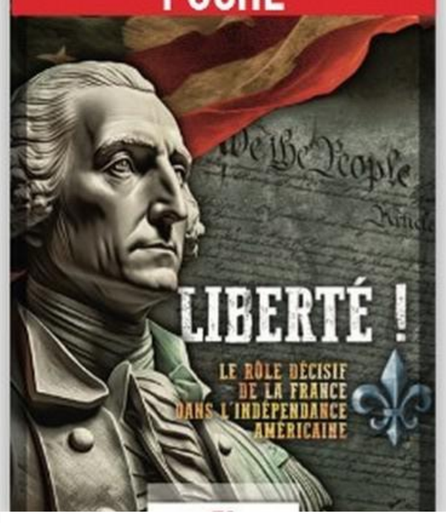
POCHE



CODE ARTICLE : 19

DUELS SOUS LES ÉTOILES
SOUVENIRS D'UN PILOTE DE LA NACHTJAGD
par Wilhelm Johnen

POCHE



CODE ARTICLE : 20

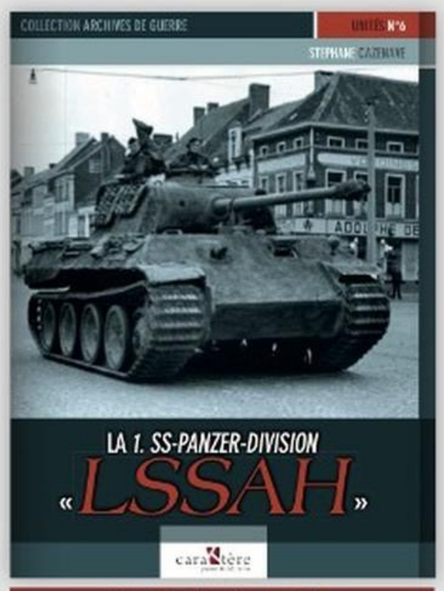
1940 - LES RAISONS D'UN ÉCHEC

par Max Schiavon

CODE ARTICLE : **21**

LA *1. SS-PANZER-DIVISION* « LSSAH »

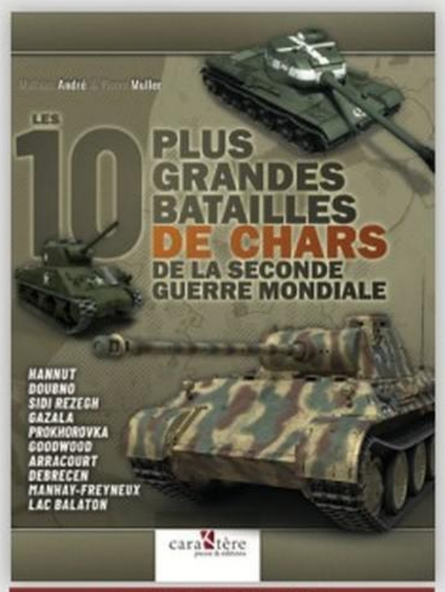
par Stephan Cazenave



CODE ARTICLE : **22**

LES 10 GRANDES BATAILLES DE CHARS

par Mathias André et Pierre Muller



CODE ARTICLE : **23**

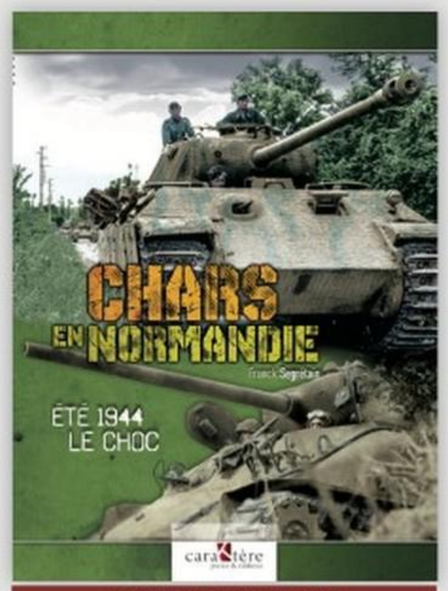
CHARS EN ALLEMAGNE

par Franck Segrétain

CODE ARTICLE : **24**

CHARS EN NORMANDIE

par Franck Ségrétain



CODE ARTICLE : **25**

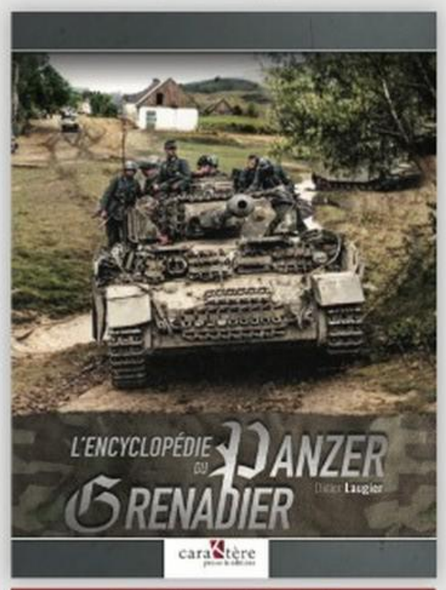
LES ENGINS DES K-VERBAND

par Xavier Tracol

CODE ARTICLE : **26**

L'ENCYCLOPÉDIE DU PANZERGRENADIER

par Didier Laugier



CODE ARTICLE : **27**

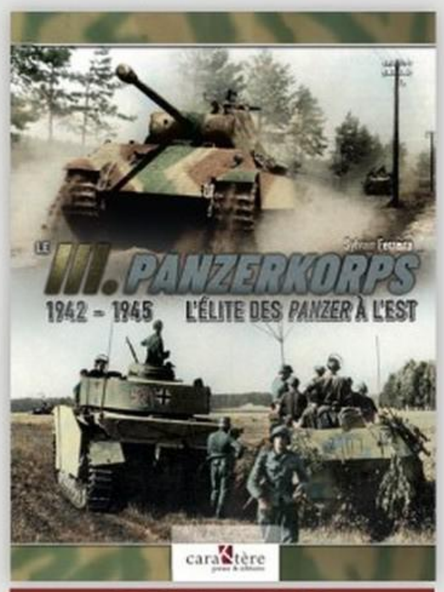
DE L'IS-1 AU T-10 LA FAMILLE DES CHARS STALINE

par Laurent Tirone

CODE ARTICLE : **28**

LE *III. PANZERKORPS* L'ÉLITE DES *PANZER* À L'EST

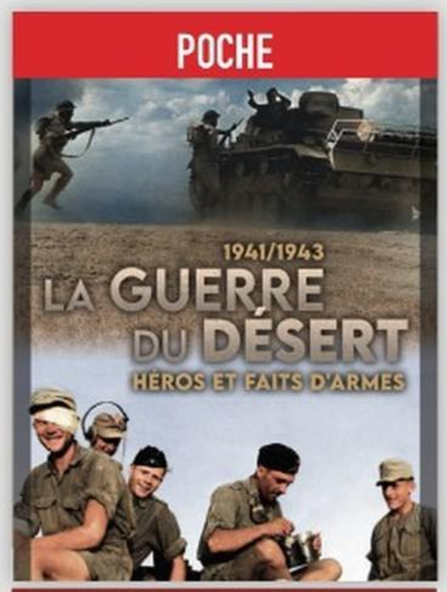
par Sylvain Ferreira



CODE ARTICLE : **29**

LA GUERRE DU DÉSERT HÉROS ET FAITS D'ARMES

par Benoît Rondeau



CODE ARTICLE : **30**

		France métro. UE et Suisse		DOM-TOM + Reste du monde
Code article : 1 (6023)	☐	49,90 €	☐	54,90 €
Code article : 2 (6020)	☐	49,90 €	☐	54,90 €
Code article : 3 (6038)	☐	44.90 €	☐	49,90 €
Code article : 4 (6004)	☐	54,90 €	☐	59,90 €
Code article : 5 (6050)	☐	44,90 €	☐	49,90 €
Code article : 6 (6067)	☐	34,90 €	☐	39,90 €
Code article : 7 (6057)	☐	34,90 €	☐	39,90 €
Code article : 8 (6065)	☐	44,90 €	☐	49,90 €
Code article : 9 (6058)	☐	44,90 €	☐	49,90 €
Code article : 10 (6028)	☐	49,90 €	☐	49,90 €
Code article : 11 (6024)	☐	49,90 €	☐	54,90 €
Code article : 12 (6005)	☐	44,90 €	☐	49,90 €
Code article : 13 (6051)	☐	34,90 €	☐	39,90 €
Code article : 14 (6048)	☐	34,90 €	☐	39,90 €
Code article : 15 (6036)	☐	44,90 €	☐	49,90 €

		France métro. UE et Suisse		DOM-TOM + Reste du monde
Code article : 16 (6034)	☐	34,90 €	☐	39,90 €
Code article : 17 (6037)	☐	34,90 €	☐	39,90 €
Code article : 18 (6069)	☐	34,90 €	☐	39,90 €
Code article : 19 (6064)	☐	29,90 €	☐	34,90 €
Code article : 20 (6060)	☐	29,90 €	☐	34,90 €
Code article : 21 (6063)	☐	29,90 €	☐	34,90 €
Code article : 22 (6061)	☐	29,90 €	☐	34,90 €
Code article : 23 (6043)	☐	44,90 €	☐	49,90 €
Code article : 24 (6049)	☐	44,90 €	☐	49,90 €
Code article : 25 (6032)	☐	44,90 €	☐	49,90 €
Code article : 26 (6054)	☐	34,90 €	☐	39,90 €
Code article : 27 (6042)	☐	44,90 €	☐	49,90 €
Code article : 28 (6045)	☐	34,90 €	☐	39,90 €
Code article : 29 (6059)	☐	44,90 €	☐	49,90 €
Code article : 30 (6055)	☐	29,90 €	☐	34,90 €

TOTAL ..... €

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
.....

Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....

E-mail : .....
Téléphone : .....

RÈGLEMENT :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère

☐ Carte Bancaire : VISA / MasterCard

Numéro : .....
.....
Date d'expiration : .....
Signature :

Bon de commande à retourner à : **Editions CARAKTÈRE**
Résidence Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - FRANCE

Pour faciliter le traitement de vos commandes et suivre l'état des stocks en temps réel des livres, privilégiez les commandes via notre site internet www.caraktere.com
Vous profiterez au passage de notre nouveau programme de fidélité ! *(uniquement valable sur notre site web)*

BATAILLES & BLINDÉS

Bon de commande

ABONNEMENTS À BATAILLES & BLINDÉS :	France	UE, Suisse	Autres*	Quantité	TOTAL
Abonnemment un an, 6 numéros, à partir du n°119 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x ____ =	€
Abonnemment deux ans, 12 numéros, à partir du n°119 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x ____ =	€
ABONNEMENT INTÉGRAL d'un an + **3 numéros HORS-SÉRIE à partir du n°54 inclus**	75.00 €	90.00 €	100.00 €	x ____ =	€

Sous-total abonnements : _____

HORS-SÉRIE (Tarif france : 14,90€ // Tarif UE et Suisse :18,90€ // Tarif DOM-TOM et Monde : 22,90€)

- ☐ HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI 1 (réf.75)
- ☐ HS n°15 : Guderian (réf.185)
- ☐ HS n°16 : *Tiger-Abteilungen !* Tome II (réf.276)
- ☐ HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)
- ☐ HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)
- ☐ HS n°21 : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)
- ☐ HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)
- ☐ HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)
- ☐ HS n°24 : La Cavalerie au combat (réf.284)
- ☐ HS n°25 : L'été des occasions manquées (réf.285)
- ☐ HS n°26 : Afrika Korps - Les unités de l'Axe (réf.286)
- ☐ HS n°27 : L'effondrement du *Reich* (réf.287)
- ☐ HS n°30 : La *Panzerwaffe* : de Koursk à Berlin (réf.290)
- ☐ HS n°32 : Les divisions blindées (réf.292)
- ☐ HS n°38 : As de la *Panzerwaffe* & Sturmartillerie 2 (réf.22038)
- ☐ HS n°39 : Les 10 derniers jours du *Reich* (réf.22039)
- ☐ HS n°40 : Lorraine 1944 (réf.22040)
- ☐ HS n°41 : *Panzerwaffe* versus Armée Rouge (réf.22041)
- ☐ HS n°42 : Finir la guerre à l'ouest (réf.22042)
- ☐ HS n°43 : *Afrika-korps* - La campagne de Tunisie (réf.22043)
- ☐ HS n°44 : *Panzer* en Normandie (réf.22044)
- ☐ HS n°45 : Les allemands ont-ils inventé la guerre moderne ? (réf.22045)
- ☐ HS n°46 : *II. SS-Panzerkorps,* Prétoriens de l'Ordre Noir (réf.22046)
- ☐ HS n°47 : La poche de Falaise (réf.22047)
- ☐ HS n°48 : France 1940, la défaite passée au crible (réf.22048)
- ☐ HS n°49 : Au coeur de l'enfer / Paroles de tankistes (réf.22049)
- ☐ HS n°50 : Ceux des chars - Les Généraux des blindés (réf.22050)
- ☐ HS n°51 : Le char - Retour à la case départ ? (réf.22051)
- ☐ HS n°52 : 1945 - L'agonie de la Panzerwaffe (réf.22052)
- ☐ HS n°53 : « Market Garden », l'occasion manquée (réf.22053)

Nombre de numéros sélectionnés X tarif zone : _____ x _____ = _____€

ANCIENS NUMÉROS (8.50 € pièce, toute destination) :

- ☐ **N°11** : «Tiger Jack» contre le baron (ref.11)
- ☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)
- ☐ **N°17** : Destins croisés en Normandie (ref. 17)
- ☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)
- ☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)
- ☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)
- ☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)
- ☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)
- ☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)
- ☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)
- ☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)
- ☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
- ☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
- ☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
- ☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
- ☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
- ☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
- ☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
- ☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)
- ☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)
- ☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)
- ☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)
- ☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)
- ☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)
- ☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)
- ☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)
- ☐ **N°63** : La *s.Pz.Jg-Abt. 521* sur la route de Stalingrad (réf.263)
- ☐ **N°64** : *Panzer-Grenadier* - 1939/1945 (réf.264)
- ☐ **N°65** : Les *Sturmgeschütz-Abteilungen* (réf.265)
- ☐ **N°67** : Commander une *Panzer-Division* (réf.267)
- ☐ **N°68** : La bataille de Ponyri (réf.268)
- ☐ **N°69** : Ruhr 1945 - La fin de la *Wehrmacht* à l'ouest (réf.269)
- ☐ **N°70** : « Reco », en pointe toujours ! (réf.270)
- ☐ **N°71** : 1945 - L'agonie de la *Panzerwaffe* à l'Est (réf.271)
- ☐ **N°72** : Chars & débarquements - Succès et échecs (réf.272)
- ☐ **N°73** : Bataille de Normandie : le rapport Guderian (réf.273)
- ☐ **N°74** : Combattre à bord du Panther (réf.274)
- ☐ **N°75** : Debrecen, dernier choc blindé à l'est (réf.275)
- ☐ **N°76** : Opération « Market Garden » (réf.21076)
- ☐ **N°77** : Les directives Tychsen (réf.21077)
- ☐ **N°78** : Combats de chars dans Berlin (réf.21078)
- ☐ **N°79** : Les fauves du Dr. Bäke (réf.21079)
- ☐ **N°80** : El-Alamein : Rommel pouvait-il l'emporter ? (réf.21080)
- ☐ **N°81** : Combattre dans un *Stug* ! (réf.21081)
- ☐ **N°82** : 1944/1945 Bataille pour Budapest (réf.21082)
- ☐ **N°83** : La *Wehrmacht* et la course au gigantisme (réf.21083)
- ☐ **N°84** : Caen la Martyre - Le calvaire de la « capitale normande » (réf.21084)
- ☐ **N°85** : Ardennes 44 / Krinkelt-Rocherath (réf.21085)
- ☐ **N°87** : Guderian - Imposteur ou Génie ? 1ère partie (réf.21087)
- ☐ **N°88** : Koursk 1943 : Kempf vs Vatoutine (réf.21088)
- ☐ **N°89** : Opération « Sonnenwende » (réf.21089)
- ☐ **N°90** : France 1941 (réf.21090)
- ☐ **N°91** : La Division « Totenkopf » - Du zénith au crépuscule (réf.21091)
- ☐ **N°92** : L'heure de gloire de Wittmann (réf.21092)
- ☐ **N°93** : Le pont de Remagen (réf.21093)
- ☐ **N°94** : Les Panther de la nuit (réf.21094)
- ☐ **N°95** : Comment devient-on *Panzermann* ? (réf.21095)
- ☐ **N°96** : Voir Moscou et mourir (réf.21096)
- ☐ **N°97** : Jagdtiger et Sturmtiger (réf.21097)
- ☐ **N°98** : Les tactiques des *Panzer* de l'*Afrika-Korps* (réf.21098)
- ☐ **N°99** : Le Pacte de Varsovie (réf.21099)
- ☐ **N°100** : 100 ans de batailles de chars (réf.21100)
- ☐ **N°101** : Massacre aux portes de Berlin (réf.21101)
- ☐ **N°102** : La campagne d'Allemagne des 1re et 5e DB (réf.21102)
- ☐ **N°103** : Les tactiques des *Panzertruppen* (réf.21103)
- ☐ **N°104** : Bir Hakeim - Berceau de la France libre (réf.21104)
- ☐ **N°105** : Tiger en Ardennes (réf.21105)
- ☐ **N°106** : Les tactiques des *Panzertruppen (P.3)* (réf.21106)
- ☐ **N°107** : Königsberg, dernier bestion en Prusse Ori.(réf.21107)
- ☐ **N°108** : Aix-la-Chapelle, 1944 (réf.21108)
- ☐ **N°109** : Arracourt, déluge de feu à Réchicourt (réf.21109)
- ☐ **N°110** : Le char est-il mort ? (réf.21110)
- ☐ **N°111** : Ukraine, six mois de chaos (réf.21111)
- ☐ **N°112** : Tiger I vs Tiger II / Lequel était le plus efficace ? (réf.21112)
- ☐ **N°113** : Tilly-sur-Seulles - L'enfer Normand (réf.21113)
- ☐ **N°114** : «Patton's Bastards» contre Diables verts (réf.21114)
- ☐ **N°115** : Gumbinnen - Goldap / Échec soviétique en Prusse (réf.21115)
- ☐ **N°116** : Les allemands pouvaient-ils l'emporter à Koursk ? (réf.21116)
- ☐ **N°117** : Moselle 1944 - Patton mis en échec (réf.21117)
- ☐ **N°118** : La « Feldherrnhalle » dans l'enfer de budapest (réf.21118)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ **x 8.50€ =** _____€

TOTAL GLOBAL :
abonnements + hors-séries + anciens numéros _____€

www.caraktere.com

ATTENTION :

Les stocks variant très vite, nous vous conseillons de visiter notre site internet afin de prendre connaissance des produits disponibles.

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....
Tél. .....

Merci de nous fournir un numéro de téléphone ou un email afin de pouvoir vous contacter en cas de rupture de stock.

Règlement :

- ☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
- ☐ Virement Swift
- ☐ Mandat postal
- ☐ Carte Bancaire :

Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

T-72

LE CHEVAL DE BATAILLE DE L'ARMÉE RUSSE

Décrivant toutes les versions (du T-72 à la plus récente, le T-72B3 Obr. 2022) avec précision, l'auteur revient sur la destinée incroyable de ce MBT qui a su s'imposer sur les champs de bataille – et qui n'a pas terminé ses tours de chenilles, puisqu'on le croise encore sous pavillon russe ou ukrainien depuis le déclenchement de la guerre entre Kiev et Moscou en février 2022.

120 pages
Format 18,5 x 25,5 cm
Couverture souple

TARIFS*
- **29,90 €** France et Union Européenne
- **34,90 €** Reste du monde

NOUVEAUTÉS LIVRES

caraktère
presse & éditions

2 OUVRAGES À COMMANDER SUR
WWW.CARAKTERE.COM
MAINTENANT DISPONIBLE

ENCYCLOPÉDIE 1939 DES AVIONS 1945 DE BOMBARDEMENT DE LA LUFTWAFFE

Après le succès de son premier volume dédié aux chasseurs allemands de la Seconde Guerre mondiale, l'historien de l'aéronautique Chris Goss publie chez Caraktère un nouvel ouvrage encyclopédique consacré aux bombardiers de la *Luftwaffe*.

TARIFS*
- **39,90 €** France et Union Européenne
- **44,90 €** Reste du monde

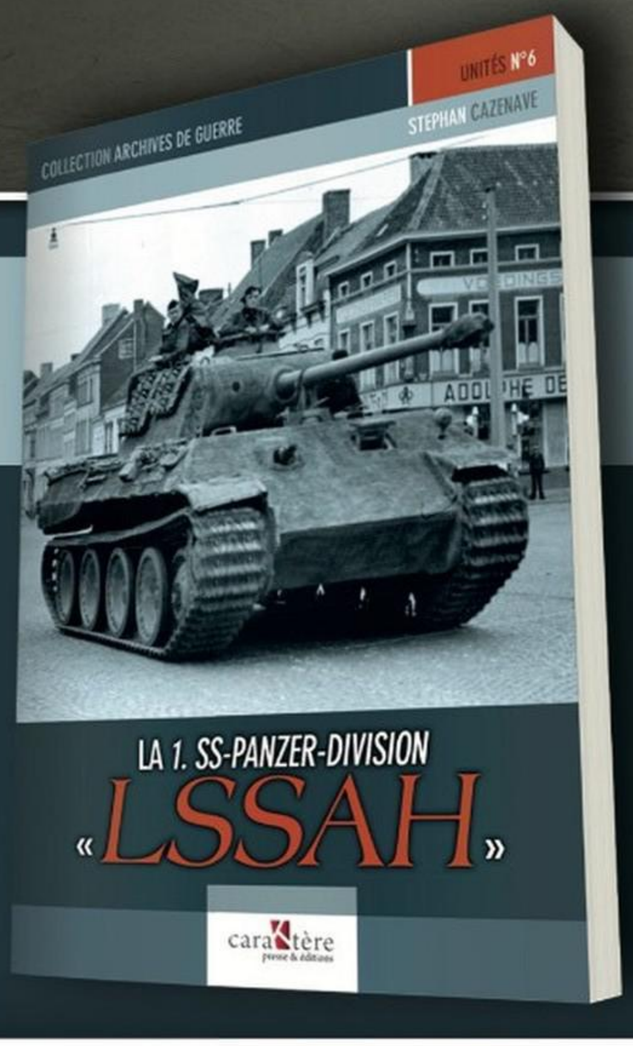
208 pages
Format 21 x 28,5 cm
Couverture cartonnée

* Tarifs TTC, hors frais de port

NOUVEAUTÉS LIVRES DES ÉDITIONS caractère presse & éditions

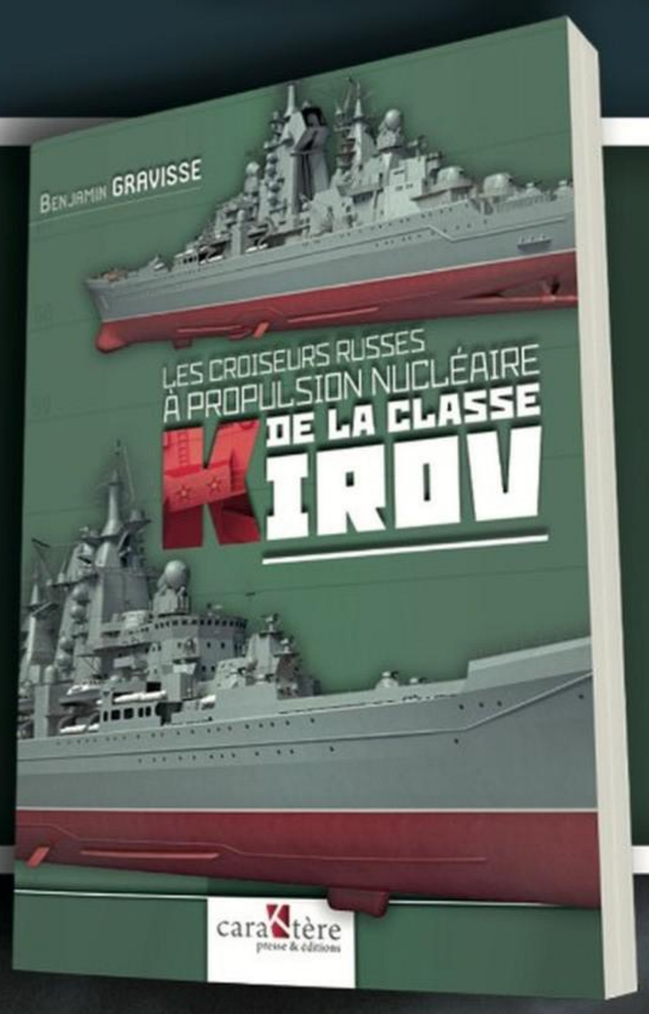
LES NOUVEAUTÉS ET RÉIMPRESSIONS

COLLECTION ARCHIVES DE GUERRE
UNITÉS N°6



NOUVEAUTÉ

LA *1. SS-PANZER-DIVISION*
«LSSAH»

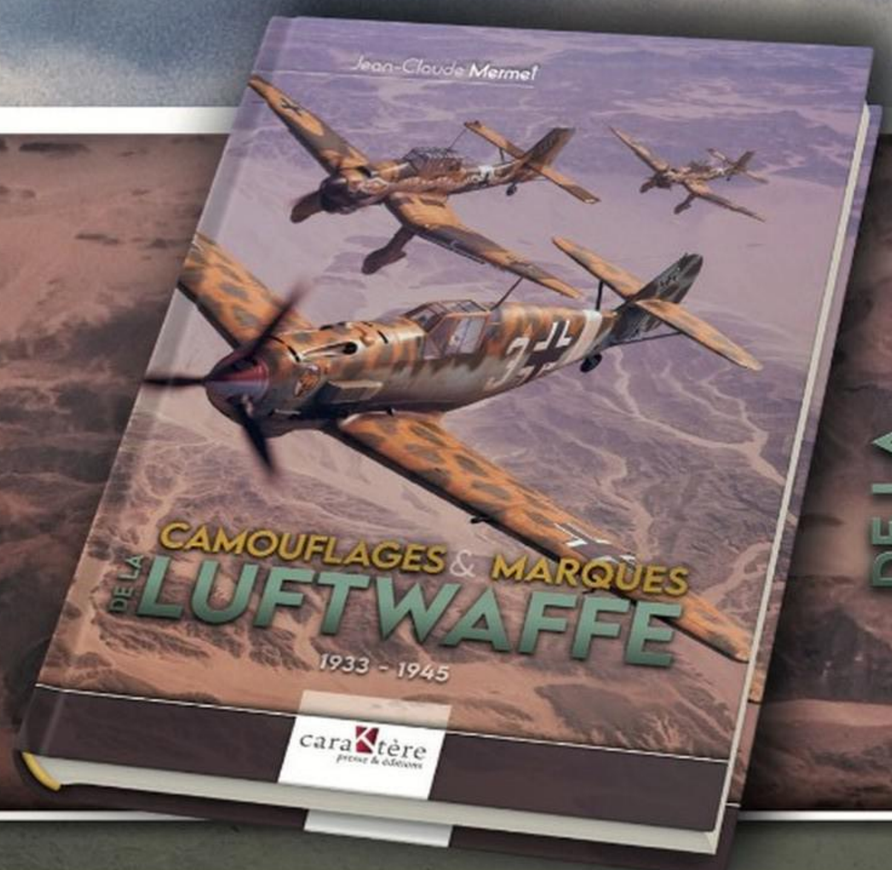


LES CROISEURS RUSSES
À PROPULSION NUCLÉAIRE
DE LA CLASSE KIROV

NOUVEAUTÉ

RÉIMPRESSION

ENCYCLOPÉDIE DES AVIONS DE CHASSE 1939 ALLEMANDS 1945



CAMOUFLAGES & MARQUES DE LA LUFTWAFFE
1933 - 1945

RÉIMPRESSION